

# VINCENTIANA

46<sup>e</sup> ANNÉE - N. 6

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2002



Photo: Sr. M.-G. ROUX

*St Jean-Gabriel Perboyre :  
Bicentenaire de la naissance,  
1802-2002*

CONGRÉGATION DE LA MISSION  
CURIE GÉNÉRALE

## **Saint-Siège**

**Nomination.** Le Saint Père a nommé le révérend **Père Milan Šášik, C.M.**, jusqu'à ce jour Curé de Perečín, en Zakarpatská, **Administrateur Apostolique** *ad nutum Sanctae Sedis* de l'Éparchie de Mukacheve, siège titulaire de Bononia.

*(L'Osservatore Romano, 13 novembre 2002, p. 1)*

Rome, le 15 octobre 2002

*Aux membres de la Congrégation de la Mission*

Très chers confrères,

La grâce de Notre Seigneur soit toujours avec vous !

Un jour, en parlant à ses confrères, saint Vincent s'est écrié : « Qu'heureuse, ô qu'heureuse, est la condition d'un Missionnaire qui n'a point d'autres bornes de ses missions et de ses travaux pour Jésus-Christ que toute la terre habitable! » (Abelly, Livre II, chapitre I, 91).

Peu de sujets excitent saint Vincent comme celui des missions étrangères. Le lecteur perçoit immédiatement l'énergie et l'enthousiasme dans ses conférences et ses lettres sur les missions, quand il parle de Madagascar, d'Algérie, de Pologne, d'Écosse et d'autres lieux. Il pleure la mort des grands missionnaires, mais il n'hésite pas à en renvoyer d'autres pour les remplacer. Il persévère même quand les nouveaux commencements semblent présenter des obstacles insurmontables.

Aujourd'hui je vous écris, comme je le fais chaque année en octobre, pour lancer un appel aux volontaires pour servir dans nos nouvelles missions et aussi pour répondre à d'autres besoins missionnaires urgents. Comme d'habitude, je commencerai par vous donner quelques nouvelles des missions ensuite je vous lancerai plusieurs appels en y ajoutant les nouveaux.

## **QUELQUES NOUVELLES BRÈVES**

- ***RATIO MISSIONUM*** – Je suis heureux de la publication, il y a quelques mois, de la *Ratio Missionum (Vincentiana 2002, n°1)* que l'Assemblée Générale de 1998 avait demandée, et je suis profondément reconnaissant à tous ceux qui ont contribué à son élaboration. J'engage tous les membres de la Congrégation à la lire et j'espère qu'elle sera un document très précieux, particulièrement pour ceux qui sont en formation et pour ceux qui partent dans les missions étrangères. Plusieurs provinces ont déjà utilisé ce document comme une base pour des retraites ou des sessions de formation permanente.
- **LA VICE-PROVINCE DES SAINTS CYRILL ET MÉTHODE** – Je rentre tout juste de la toute première rencontre des membres de cette nouvelle Vice-Province, qui s'est tenue à Kiev du 16 au 20 septembre. Ce fut un événement extraordinaire. Presque tous les membres de la Vice-Province étaient présents ainsi que neuf étudiants en formation. Les Visiteurs de Pologne, Slovaquie et Hongrie étaient aussi présents. Quatre laïques venant

d'Allemagne et d'Italie représentaient les AIC. Józef Kapuściak et moi-même y étions pour le compte de la Curie. Durant cette occasion, nous n'avons pas seulement rêvé l'avenir de la nouvelle Vice-Province, mais nous avons aussi discuté concrètement de l'importance d'une spiritualité saine, intégrale pour chaque missionnaire, les encourageant à préparer un projet personnel qui englobe dans leurs vies les dimensions humaine, spirituelle, communautaire, apostolique vincentienne et la formation permanente. Le Père Paul Roche, le Vice-Visiteur, vient juste d'acquérir une maison et est entrain de l'agrandir. Elle servira de Maison Provinciale et de Séminaire Interne. La Province, Dieu merci, a des vocations. Récemment, quatre de ses étudiants ont commencé leur Séminaire Interne en Slovaquie avec le Père Tomaz Mavrič comme directeur.

- **CHINA** – Il y a des bonnes et des mauvaises nouvelles. Les mauvaises nouvelles : Fin 2001, il y a eu une répression de la part du gouvernement qui nous a tous très préoccupés. Les bonnes nouvelles : les choses bougent en Chine Continentale d'une manière positive que je n'attendais plus. Je souhaiterais pouvoir vous donner de plus amples informations mais je suis certain que vous comprendrez la nécessité pour moi de rester dans le vague. Deux autres volontaires de Pologne ont rejoint cette mission : le P. Andrzej Stepańczuk est déjà arrivé à Taïwan ; Marek Dabrowski, un séminariste, étudie l'anglais en Irlande pour se préparer à cette mission. Deux confrères des Philippines ont aussi rejoint la mission, Ferdinand Labitag et Domingo Seong Doh Hong.
- **PAPOUASIE NOUVELLE GUINÉE** – Homero Marín est arrivé et s'adapte bien. Tulio Cordero se trouve actuellement à l'Université Saint John de New York pour y étudier l'anglais et sera en Papouasie Nouvelle Guinée au début de l'année prochaine. Les conditions politiques et sociales à Port Moresby demeurent agitées. Les confrères supportent ces conditions avec patience et courage.
- **ILES SALOMON** – En plus du séminaire, les confrères ont pris en charge l'animation d'une paroisse missionnaire. Le Père Chacko Panathara, fondateur avec le Père Dick Dehoe de la Mission en Tanzanie, a pris une année sabbatique aux États-Unis. Il arrivera aux Iles Salomon dès le début de l'année 2003 et prendra en charge cette paroisse.
- **TANZANIE** – Comme je vous l'avais souligné dans la lettre de l'an passé, la Province d'Inde du Sud a généreusement assumé la responsabilité de la Mission en Tanzanie pour mieux garantir son avenir. Père Mathew Onatt, auparavant Visiteur en Inde, est maintenant le supérieur de la mission. Il est arrivé en Tanzanie cette année, ainsi que Varghese Ayyampilly et Babu Mattappillil. À présent, ils sont sept missionnaires. Bientôt des séminaristes

d'Inde iront en Tanzanie pour faire leur formation et mieux inculturer la culture locale et la langue Swahili. Le Visiteur et Père Onatt aimeraient construire une maison de formation à Morogoro et une petite maison centrale à Songea. Naturellement la Province d'Inde-Sud a des ressources limitées, aussi ils doivent chercher des fonds pour démarrer ces projets.

▪ **MOZAMBIQUE**

a. La Vice-Province de Mozambique – Je suis très reconnaissant aux Visiteurs du Brésil pour leur vif intérêt manifesté pour le Mozambique. Chacun des trois Visiteurs a accepté d'envoyer un confrère dans la Vice-Province. La Province du Portugal continue également à envoyer des confrères au Mozambique, et ce malgré leur nombre limité en personnel. José Luis Fernandes Azevedo, auparavant Directeur National des JMV au Portugal, puis aumônier militaire en Bosnie, vient juste d'arriver au Mozambique.

b. Nacala – Cette année Sergio Asenjo, de Costa Rica, a rejoint Eugenio López García et David Fernández, tous deux de la Province de Salamanque, Emmanuel Ugwuoke, du Nigeria, et quatre jeunes missionnaires laïques (Consuelo Plaza Nieto, María del Carmen Lupiañez Castillo, Silvia Bravo Grau, María Jesús Cuenca Ramos). Cette mission de la Province de Salamanque a en perspective de nombreuses vocations pour la prêtrise. L'équipe est très inventive dans la Campagne de Lutte contre la Faim que la Famille Vincentienne Internationale a lancée l'an dernier. Ils ont un site web très intéressant et attrayant que vous pouvez trouver : [www.nacalavenciana.org](http://www.nacalavenciana.org). J'ai déjà signalé dans mes précédentes lettres que la malaria est de nos grandes ennemies au Mozambique. Presque tous nos missionnaires ont eu des accès de malaria sérieux.

▪ **RWANDA/BURUNDI** – Je suis très reconnaissant au Visiteur de Colombie et à son Conseil, ainsi qu'aux nombreux Colombiens qui se sont portés volontaires pour cette mission difficile. Actuellement, il y a sept confrères. Les choses évoluent très rapidement. La mission du Rwanda/Burundi est désormais juridiquement une « région », avec son supérieur. Les confrères vont ouvrir une maison pour 10 candidats qui sont intéressés pour entrer dans la Congrégation. Une autre maison, ouverte à Rwisabi, où servent les Filles de la Charité, est une zone avec un pourcentage élevé de victimes du SIDA. Les confrères de cette maison ont pu aussi étendre leurs activités au Séminaire National de Philosophie, qui est tout proche. L'année dernière, Fenélon Castillo est allé au Rwanda comme Directeur des Filles de la Charité Un étudiant de Colombie, Félix Eduardo Osorio, va bientôt rejoindre cette mission. D'autres confrères de Colombie



vont y être envoyés dans l'avenir et ainsi chaque maison sera composée d'une équipe de trois.

- **BOLIVIE** – Les confrères ont maintenant une nouvelle mission pour la formation initiale de leurs étudiants qui iront ensuite au séminaire du Chili. Récemment ils ont terminé un long processus d'élaboration du plan général de la pastorale et du projet communautaire
- **ALBANIE** – Notre confrère Cristoforo Palmieri, Administrateur Apostolique du Diocèse de Rrëshen, a juste terminé la nouvelle cathédrale pour son diocèse, où la Congrégation y a démarré sa nouvelle mission en 1993. Cette mission aussi est actuellement une « région », avec un supérieur ayant des pouvoirs spécifiques et délégués. Les Filles de la Charité ont aussi constitué une région Albanie-Kosovo et souhaitent qu'elle devienne bientôt une province.
- **CUBA** – Les conditions ne sont pas faciles à Cuba. Il y a toujours des difficultés pour les confrères étrangers à obtenir des permissions pour exercer leur ministère d'une manière pérenne, bien que depuis peu nous ayons eu quelques encouragements à ce sujet. Cependant, les missionnaires d'Espagne, de Colombie, de Panama, et Saint Domingue vont aider pour de périodes brèves, aussi nous attendons les évolutions futures.
- **IRAN** – Lazare de Gérin continue y travailler seul, dans deux paroisses avec des conditions très difficiles. Le Père José Antonio Ubillús, Assistant Général, lui a rendu visite en avril dernier. À présent un jeune Iranien fait son Séminaire Interne en France.

## **PREMIER APPEL**

Ces dernières années, je vous avais signalé que, pour le moment, notre principale priorité est de renforcer les nouvelles missions que nous avons déjà lancées afin de poser de solides fondations pour l'avenir. Néanmoins, je continue toujours à recevoir de nombreux appels et j'aimerais que vous répondiez à quelques-uns d'entre eux.

- **ANGOLA** – Il y a peu de temps, à Paris, au cours d'un repas un jeune confrère m'a demandé : « A-t-il quelques autres missions que vous voudriez démarrer avant de finir votre mandat de Supérieur Général ? » Sans hésitation j'ai répondu : « Oui, j'aimerais commencer une nouvelle mission en Angola ». Je ne peux pas vous dire le nombre de fois que la Mère Générale, la Visitatrice de Madrid Saint Vincent, et d'autres Filles de la Charité m'ont demandé d'y envoyer des confrères pour accompagner les sœurs dans leur mission. En plus, nous avons déjà des candidats d'Angola pour la Congrégation de la Mission. Oui

mon premier appel, cette année, est pour l'Angola. L'Évêque nous a invités à y aller. La langue est le portugais. La paix semble être re-stabilisée, bien que les conditions de vie ne soient pas faciles. J'aimerais avoir au moins deux volontaires.

▪ **GUINÉE ÉQUATORIALE** – Notre confrère, Mgr Jorge Ávila, après avoir été de nombreuses années Évêque de El Petén puis de Jalapa et enfin de Guatemala, est à présent en retraite. Ayant toujours souhaité servir dans les missions, il s'est porté volontaire pour partir comme Lazariste en Guinée Équatoriale. Il est parti le 4 octobre. Je veux lui exprimer ma profonde gratitude et mes remerciements. Il accompagne les Filles de la Charité en Guinée Équatoriale, qui vivent dans un endroit où il n'y a aucun prêtre. Là aussi, comme en Angola, nous avons déjà des candidats pour la Congrégation de la Mission ! Ce serait merveilleux d'avoir deux volontaires pour se joindre à Mgr Ávila. La langue est l'espagnol. Cette mission est très pauvre, avec des conditions de vie difficiles. Cependant, géographiquement, elle n'est trop loin de notre mission du Cameroun. Des premiers contacts ont déjà été pris entre les deux missions.

▪ **ILES SALOMON** – Nous avons besoin, au minimum, d'un confrère pour accompagner Père Chacko dans la nouvelle paroisse missionnaire. Puisque la paroisse est adjacente au séminaire, il y aura de nombreux contacts avec les confrères et une coopération entre le séminaire et la paroisse.

▪ **PAPOUASIE NOUVELLE GUINÉE** – L'Archevêque de Port Moresby continue à demander plusieurs confrères pour le programme de formation inter-diocésaine du Séminaire du Saint-Esprit. La langue dans ce séminaire est l'anglais bien que les gens parlent un anglais mitigé avec les langues locales. Je ne vous cache pas que les conditions de vie en Papouasie Nouvelle Guinée sont très difficiles et qu'il y a encore beaucoup de violence.

▪ **VICE-PROVINCE DES SAINTS CYRILL ET MÉTHODE** – La Vice-Province compte 22 confrères dispersés sur un immense territoire : Sibérie, Biélorussie et Ukraine. Serons-nous en mesure de réouvrir la maison appartenant à la Congrégation en Lituanie ? Serons-nous un jour, capables de rejoindre les Filles de la Charité en Kazakhstan ? Cela dépend en grande partie de volontaires. La langue officielle de cette Vice-Province est le russe. Les confrères venant de Pologne, Slovaquie, Slovénie et d'Irlande font de courageux efforts pour apprendre la langue.

▪ **ROUMANIE** – Avant la prise du pouvoir communiste, les confrères travaillaient en Roumanie ; en réalité, vous trouverez toujours notre maison de Bucarest répertoriée dans le *Catalogue*, bien qu'il ne semble pas clairement que nous pourrions la récupérer. Dernièrement, deux confrères Roumains ont été ordonnés dans la Province de Toulouse. Plusieurs autres sont en formation. Le

Visiteur de la Province de Toulouse m'a demandé si nous envisagions d'ouvrir une maison en Roumanie. Si une telle mission devait être ouverte, il serait très important d'avoir quelques confrères plus expérimentés pour accompagner les Roumains plus jeunes. La langue est le roumain.

▪ **EL ALTO** – Nous avons besoin qu'un ou plusieurs confrères viennent étoffer l'équipe d'El Alto. Les confrères y servent très généreusement dans des conditions climatiques difficiles à cause de l'altitude, et des circonstances pastorales pénibles. Les langues sont l'espagnol et l'aymara.

## **SECOND APPEL**

Les Provinces continuent à se montrer très généreuses pour la contribution de l'IMF : 2000-2004. En raison des situations de crise des Bourses, le fonds n'a pas augmenté aussi fortement que son prédécesseur (IMF : 2000), mais il produit assez bien vu le contexte actuel.

Tous les trimestres pendant une session du *Temps Fort* du Conseil Général, le Trésorier Général présente un rapport qui englobe aussi les donations faites par les confrères à titre individuel au IMF 2000-2004. Les membres du Conseil Général expriment toujours leur surprise de voir le montant élevé de ces donations. Quand j'ai adressé le premier appel, il y a plusieurs années, aucun de nous n'aurait imaginé la réponse généreuse faite par nos confrères à titre personnel.

En plus de l'IMF 2000 et l'IMF 2000-2004, un de mes objectifs au cours de ces dernières années est de constituer des fonds pour le patrimoine de nos provinces les plus pauvres. Les revenus de ces fonds au capital intouchable, aideraient à garantir l'avenir de ces provinces et seraient utilisés pour la formation de leurs membres, leurs œuvres parmi les pauvres, et la santé de leurs missionnaires âgés. Pour créer ces capitaux j'ai fait appel à plusieurs provinces les plus nanties qui ont fait preuve d'une générosité extraordinaire pour partager leurs ressources avec les provinces les plus pauvres.

Je veux exprimer ici ma profonde reconnaissance aux confrères et amis de la Congrégation de la Mission qui ont laissé dans leurs volontés testamentaires des héritages qui portent maintenant du fruit dans les missions. C'est une façon très concrète d'exprimer son amour et son zèle pour les missions, même après sa mort.

Cet appel est le même que les autres années. Je le fais avec moins d'embarras que par le passé, car je constate la grande générosité avec laquelle vous y répondez. Je vous demande, avec simplicité, de réfléchir si vous, personnellement pouvez verser une contribution, petite ou grande, au IMF 2000-



2004. Je demande aussi à chaque Visiteur avec les membres de son Conseil de discuter la possibilité pour la province de verser une petite ou grande contribution. Je me permets de joindre un formulaire donnant les instructions pour la marche à suivre.

Ce sont mes appels en personnel et demandes d'aides financières pour les missions. Une des choses qui m'encourage le plus, en tant que Supérieur Général, est l'extraordinaire esprit missionnaire manifesté par les confrères, qu'ils soient jeunes ou plus âgés. J'en remercie le Seigneur et lui demande de continuer à bénir la Congrégation et à ancrer cet esprit parmi nous.

Votre frère en Saint Vincent,

Robert P.Maloney, C.M.  
Supérieur Général.

**IMF: 2000-2004**  
**Méthode pour verser une contribution**

**Contributions provinciales**

1. Par chèques à l'ordre de "Congregazione della Missione" (faire un chèque barré ou écrire au dos "seulement pour dépôt".) Il faut les adresser à:

Elmer Bauer III, C.M.  
Econome Général  
Via dei Capasso, 30  
00164 Roma  
Italie

2. Pour l'Italie et la France, les comptes C.C.P. peuvent être utilisés en suivant exactement les informations du Catalogue page 1.
3. D'autres possibilités de transferts peuvent être étudiées avec l'Économe Général.

**Contributions individuelles**

1. Chèques à l'ordre de "Congregazione della Missione" (faire un chèque barré ou écrire au dos "seulement pour dépôt"), envoyés à l'adresse ci-dessus.
2. D'autres arrangements peuvent être faits à travers l'Économe Provincial qui sera au courant des diverses méthodes de transfert.

**Dans tous les cas**

1. Un accusé de réception sera envoyé pour chaque don reçu.
2. Si vous n'avez pas reçu d'accusé de réception pour votre don en un temps raisonnable, veuillez nous contacter pour clarification.
3. Veuillez nous informer si vous faites un transfert d'argent, comme décrit ci-dessus.

**Quelques informations et critères  
pour ceux qui souhaitent se porter volontaires.**

1. Si vous souhaitez vous porter volontaire, veuillez envoyer votre lettre de manière à ce qu'elle arrive à Rome pour le **15 décembre 2002**.
2. Pour que je puisse lire les lettres toutes ensemble et qu'elles puissent être soigneusement classées, je vous prie de rédiger l'enveloppe comme suit:

Robert P. Maloney, C.M.  
MISSIONS  
Congregazione della Missione  
Via dei Capasso, 30  
00164 Roma  
ITALIE

3. Il est utile, certes, de connaître la langue auparavant, mais ce n'est pas absolument nécessaire. Un temps d'étude de la culture et de la langue sera accordé aux missionnaires. Les modalités varieront selon le lieu où un confrère est envoyé.
4. Bien que nous ayons décidé de ne pas établir de limite d'âge impérative, il est, bien sûr, nécessaire que le missionnaire soit suffisamment en bonne et ait la souplesse nécessaire pour l'inculturation.
5. Les confrères qui se portent volontaires, en envoyant une lettre au Supérieur Général, devront en informer leur Visiteur. Je dialoguerai toujours avec le Visiteur à ce sujet.
6. Votre lettre devra donner des informations sur vous-même, votre expérience du ministère, les langues que vous parlez et votre formation. Elle devra aussi exprimer les intérêts particuliers que vous avez, comme la mission à laquelle vous aimeriez participer.
7. Même si vous avez déjà écrit dans le passé, contactez-moi de nouveau. L'expérience montre que des confrères qui sont disponibles à un moment peuvent ne plus l'être à un autre et inversement.

*Aux membres de la Congrégation de la Mission*

Mes très chers frères,

La grâce de Notre Seigneur soit toujours avec vous !

Chaque année, pendant l'Avent, à la messe du 17 décembre nous écoutons la généalogie de Jésus dans le récit de Matthieu : « Livre de la genèse de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham : Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères. Juda engendra Pharès.... (Mt 1,1-17). Peu de lectures paraissent plus ennuyeuses que d'entendre le lecteur débiter les 14 générations d'Abraham à David, plus 14 de David à la déportation de Babylone et encore 14 de plus de la déportation au Christ.

Mais un œil attentif notera que la construction symétrique du récit de la généalogie de Jésus dans Matthieu est beaucoup plus subtile, à bien des égards, qu'un observateur superficiel pourrait le penser. Contrairement à la mentalité patriarcale de l'époque Matthieu, par exemple, a inséré quatre femmes dans la longue liste d'hommes – une innovation étrange mais fascinante. Qui sont ces femmes ? Pourquoi sont-elles là ? Que nous disent-elles sur l'Avent ?

Les lecteurs de Matthieu ont dû, certainement, être ébranlés en trouvant Tamar, Rahab, Ruth et Bethsabée sur la liste. Ils ont même dû rougir quand ils ont vu le nom de Tamar. Rappelez-vous que le Livre de la Genèse (38,15ss) raconte qu'elle a fait semblant d'être une prostituée et qu'elle a séduit son beau-père Juda. Les jumeaux nés de leur union illégitime, Pèrèç et Zérah sont précisément les noms qui apparaissent parmi les ancêtres de Jésus.

Les chrétiens du premier siècle avaient probablement des réactions mitigées, mais beaucoup plus favorables, à l'inclusion de Rahab sur la liste. Elle était une prostituée, comme l'atteste le Livre de Josué (cf. Jos 2,1ss), mais le Nouveau Testament la loue pour sa foi et ses bonnes œuvres (cf. He 11,31 et Jc 2,25). Elle cacha les espions israélites qui s'étaient infiltrés dans Jéricho leur facilitant ainsi la prise de la ville. Quand les murs s'effondrèrent sur place (Jos 6,20) seules Rahab et sa famille furent épargnées. Nous ne savons rien de Salmon qui est listé comme le père de son enfant, mais on se demande s'il n'était pas un client de son travail de prostituée.

Dans les Écritures, des quatre femmes, Ruth se détache de loin comme la meilleure. Tous nous avons en mémoire la merveilleuse fidélité de cette étrangère pour sa belle-mère juive. Plutôt que d'abandonner Noémie, Ruth déclare : « Où tu iras, j'irai, où tu demeureras, je demeurerai, ton peuple sera mon peuple et ton

Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai et là je serai ensevelie ! » (Rt 1, 16-17). Ainsi Ruth accompagna Noémie des Champs de Moab jusqu'à Bethléem où sa belle-mère la présente à un parent nommé Booz dont elle devint l'épouse. L'enfant de ce mariage mixte, Obed, est le grand-père du Roi David.

Le plus choquant, aussi bien pour les contemporains de Matthieu que pour nous aujourd'hui, est la quatrième femme de la généalogie. Matthieu discrètement ne mentionne pas son nom la décrivant simplement comme la femme d'Urie. La tristement célèbre Bethsabée, comme nous nous le rappelons, commit l'adultère avec David qui ensuite, dans la tentative de cacher la grossesse, rappela Urie de la bataille et essaya de le persuader d'avoir des relations sexuelles avec elle. Quand le courageux Urie s'abstint (pour des raisons religieuses !) David le fit assassiner (cf. 2 Sam 11,11 ss). Après avoir pleuré la mort de son mari, peu de temps, Bethsabée rapidement alla vivre avec David et donna naissance à leur enfant qui mourut presque immédiatement. Leur second enfant était Salomon réputé pour sa sagesse. Mais Salomon, insouciant de l'avertissement du Seigneur (1R 11,1 ss), courait après d'innombrables femmes étrangères (il avait 700 femmes et 300 concubines nous dit le Livre des Rois !) qui ont détourné son cœur du Dieu d'Israël. C'est son nom, parmi les enfants de David, qui apparaît sur la liste des ancêtres de Jésus.

Aucun de ces noms de femmes ne se retrouve dans la généalogie de Jésus dans Luc. Pourquoi Matthieu les a-t-il incluses ? Pour nous, en ce temps d'Avent, que veut dire leur présence sur la liste ?

Fondamentalement, Matthieu veut nous dire que l'Esprit de Dieu guide l'histoire des hommes. Dieu utilise l'inattendu pour accomplir ses desseins. L'histoire humaine n'est pas une chaîne linéaire d'évènements qui mènent à une conclusion prévisible. Elle comprend péché et conversion, succès et échecs, héros et voyous. Mais, la Providence de Dieu est à l'œuvre dans l'histoire. Elle rend droit les chemins tortueux, et nivelle les chemins raboteux. Et en définitive, l'amour de Dieu triomphe tel qu'il est révélé dans la personne de Jésus.

Il est aussi évident que Matthieu a un deuxième motif d'insérer ces quatre femmes dans la généalogie qui, sans elles, serait entièrement masculine. Elles sont toutes du monde des Gentils. Tamar et Rahab étaient Cananéennes, Ruth une Moabite, et Bethsabée était probablement une Hittite. Leur présence sur la liste présage le rôle du Messie qui ouvre le plan du salut de Dieu aux Gentils. Matthieu affirme que les Gentils font partie de la lignée de Jésus et ont aussi part à son avenir.

Pour ce temps d'Avent permettez-moi de vous proposer deux réflexions vincentiennes à partir de cette lecture très insolite :

1. Plus il avançait en âge, plus saint Vincent méditait sur le mystère de la Providence de Dieu. La confiance en la Providence est devenue une des clés de voûte de sa spiritualité. Il écrit à Jean Barreau en 1648 : « Nous ne pouvons mieux assurer notre bonheur éternel qu'en vivant au service des pauvres, entre les bras de la Providence et dans un actuel renoncement de nous-mêmes, pour suivre Jésus-Christ » (SV III, 392). Vincent était absolument convaincu que pour ceux qui aiment Dieu et cherchent à faire sa volonté : « Tout concourt au bien » (Rm 8,28). Il dit à Louise de Marillac : « Au nom de Dieu, ne nous étonnons de rien. Dieu fera tout pour le mieux » (SV III, 213). Vincent croit que Dieu conduit le cours de l'histoire et que rien n'échappe à sa puissance, qu'il a un plan directeur qui, au-delà de notre compréhension, donne sens aux événements de la vie. Pour Vincent ceux qui ont confiance en la Providence trouvent le sens aux contradictions de l'existence : lumière et obscurité, grâce et péché, paix et violence, planification et désordre, santé et maladie, vie et mort.

Comme Matthieu, Vincent se tenait avec une confiance révérencieuse devant le mystère de Dieu révélé en Christ, en qui la vie, la mort et la résurrection sont récapitulées. Matthieu était capable de voir l'œuvre de Dieu dans la séduction par Thamar de son beau-père, dans la complicité de Rahab la prostituée avec les espions d'Israël, dans l'union inattendue de Ruth la Moabite avec Booz le Juif, dans l'adultère de David avec Bethsabée. Vincent faisait aussi profondément confiance au « plan caché » de Dieu (Cf. Col 2,2-3), même quand il était éprouvé par la mort de ses missionnaires envoyés à Madagascar, par les guerres de religion en Lorraine, les complots du Cardinal Mazarin et l'agitation de la masse des pauvres abandonnés de Paris.

Pendant ce temps d'Avent, je vous encourage à méditer le mystère de la Providence, dans votre vie et dans l'histoire plus large de l'humanité d'aujourd'hui. Sommes-nous convaincus, comme saint Vincent, qu'un Dieu personnel, aimant, guide chacun de nous dans tous les événements de l'histoire contemporaine et même dans les plus tragiques ? C'est certainement un énorme défi quand nous voyons les guerres et les menaces de guerres, les attaques terroristes répétées, et les formes de pauvreté et de maladie que les ressources humaines d'aujourd'hui pourraient réellement vaincre mais que la volonté du monde refuse de combattre.

2. En ce temps d'Avent, je vous demande aussi de lever vos yeux vers les extrémités du monde. Embrassez l'universalisme que Matthieu introduit subtilement dans la généalogie de Jésus en insérant deux Cananéennes, une Moabite et une Hittite dans la lignée des ancêtres de Jésus. Matthieu poursuit sur ce thème avec l'histoire des Mages, des Gentils qui sont



venus de l'Orient pour adorer le Seigneur nouveau-né. Et il conclut son Évangile avec le vibrant envoi missionnaire universel : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc et *de toutes les nations* faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et *moi je suis avec vous* pour toujours, jusqu'à la fin du monde ! » (Mt 28,18-20). De façon intéressante ce commandement d'adieu combine à la fois l'universalisme (« toutes les nations ») et la Providence (« Je suis avec vous »).

Au cours de ces dernières années notre Famille Vincentienne s'est développée rapidement, s'étendant dans de nombreux pays de tous les continents. En ce XXI<sup>e</sup> siècle, nos Rencontres internationales présenteront un nombre croissant d'Asiatiques, d'insulaires du Pacifique, d'Africains et des Latino-Américains qui seront aux côtés des Européens et des Américains du Nord comme les membres d'une famille vraiment universelle. Ceux dont la peau est noire, brune, jaune, rouge et blanche travailleront les uns à côté des autres dans les projets de service des pauvres. Ils seront assis aux côtés des autres pour rechercher les causes de la pauvreté. Ils serviront ensemble dans les missions laïques parrainées par MISEVI. Ils prieront ensemble et chanteront ensemble dans les célébrations eucharistiques. Je souhaite que le caractère multiracial de notre Famille Vincentienne en ce XXI<sup>e</sup> siècle puisse être un témoignage visible de l'unité de la race humaine et qu'il soit une source continue de richesse pour nous tous plutôt qu'une source de préjugés.

Comme notre *Ratio Missionum* récemment publiée le souligne, le missionnaire doit être à l'affût des « germes du Verbe » enfouis dans plusieurs cultures partout dans le monde et doit avec patience et persévérance, entrer dans le dialogue inter-culturel et inter-religieux. Seul le dialogue confiant pourra guérir les blessures de la Chrétienté divisée et étouffer la violence qui a si souvent jailli entre Chrétiens, Musulmans et Juifs.

La généalogie de Matthieu apparemment ennuyeuse nous présente, aujourd'hui, un véritable défi à relever : restons-nous isolés comme Matthieu craignait que ce soit le cas parmi beaucoup de ses lecteurs ? Sommes-nous si accaparés par notre propre travail ou par notre province que nous levons rarement les yeux vers l'immensité des pauvres des autres continents et vers nos frères et sœurs qui les servent ? Nous sentons-nous membres d'une Famille universelle et vivons-nous en solidarité concrète avec ceux qui sont même plus pauvres que nous, partageant avec eux notre amour affectif et effectif, une partie de nos biens matériels, et nos prières ?

Ce sont mes pensées pour ce temps d'Avent. Avec vous, dans l'esprit de l'Évangile de Matthieu, je prie que ce Noël puisse être, pour nous tous, un temps de confiance paisible en la Providence de Dieu, comme serviteurs des pauvres, que nous puissions, pour les autres, être des signes de cette même Providence aimante, et comme famille missionnaire, que nous puissions nous donner généreusement pour la mission universelle du Seigneur nouveau-né.

Votre frère en saint Vincent,

Robert P. Maloney, C.M.  
Supérieur Général.

Rome, le 20 octobre 2002

*Aux membres de la Congrégation de la Mission*

Très chers Confrères,

Que la grâce et la paix de Dieu notre Père et de Notre Seigneur Jésus Christ soit toujours avec vous !

Depuis quelque temps déjà, nous avons examiné au niveau du Conseil Général la création d'un nouvel Office dans la Congrégation de la Mission pour assister les provinces, les vice-provinces et les missions les plus pauvres dans leur demande de subventions auprès des Organisations internationales d'aide, car parfois, pour de multiples raisons, les confrères ne savent pas où chercher des fonds ou comment rédiger des dossiers de demande de subventions qui auront du succès pour la réalisation de leurs projets.

Après que cette idée avait reçu une réaction positive de tous les Visiteurs à la rencontre de Dublin, j'ai décidé, le 15 juin 2002, avec le consentement unanime des membres du Conseil Général, d'établir l'Office de Solidarité Vincentienne (VSO) et de nommer le Frère Peter A. Campbell, C.M., comme premier administrateur. Le but de ce VSO est :

*Assister les provinces, les vice-provinces et les missions les plus pauvres de la Congrégation de la Mission par la rédaction de demandes de subventions pour leurs œuvres et leurs besoins, qui auront du succès auprès d'organismes d'aide.*

Le VSO est un service optionnel auquel ces provinces, vice-provinces et missions peuvent recourir. Il n'est pas dans mon intention, en créant ce nouveau bureau, de centraliser toutes les demandes de subventions au VSO. Au contraire, provinces, vice-provinces et missions seront tout à fait libres de continuer à envoyer directement leurs demandes aux Organismes d'aide ou aux donateurs.

Le Frère Peter fera une présentation du VSO à la Rencontre des Trésoriers Provinciaux qui se tiendra à Rome du 4 au 9 novembre 2002. Au cours de ce temps, il distribuera des brochures VSO et les formulaires de demandes de projets VSO (les projets soumis à cette instance devront toujours être approuvés et signés par le Visiteur ou le Vice-Visiteur). Le Frère Peter sera aussi disponible pour répondre aux questions sur les modalités de saisine des services de ce VSO. Immédiatement après la Rencontre, il écrira à tous les Visiteurs, pour leur donner davantage d'informations précises sur le VSO et leur fournir d'autres copies de ces mêmes documents.

Le VSO aura son siège à l'adresse suivante :

Frère Peter A. Campbell, C.M.  
Vincentian Solidarity Office  
St. Vincent's Seminary  
500 East Chelton Avenue  
Philadelphia, Pennsylvania 19144  
USA

La langue utilisée dans ce bureau sera l'anglais, car de nos jours les demandes d'aide peuvent être présentées en anglais dans la presque totalité des organisations d'aide. Le VSO sera ouvert officiellement le 1<sup>er</sup> janvier 2003. Les formulaires complets des demandes de subventions pourront être présentés à n'importe quel moment après cette date. Dès le 1<sup>er</sup> janvier 2003 vous pourrez aussi trouver des informations précises concernant ce VSO sur le site web : [famvin.org/vso](http://famvin.org/vso)

Avec vous, je prie le Seigneur de bénir cette entreprise dont le but, cela est évident, est de nous aider tous à servir les pauvres plus efficacement.

Votre frère en saint Vincent,

Robert P. Maloney, C.M.  
Supérieur Général.

## NOMINATIONS

BOUCHET Yves	03-07-2002	Visiteur – Toulouse
COONEY Gregory	03-07-2002	Visiteur – Australie
CUNHA REBOUÇAS José	03-07-2002	Directeur FdIC – Recife
HALEY Joseph V.	05-07-2002	Directeur FdIC – Los Altos Hills
QUERUBÍN MARÍN Ricardo A.	15-07-2002	Directeur FdIC – Cali, Colombie
CASELLA Thomas A.	16-07-2002	Directeur FdIC – New York
CORNEJO AMORES Aníbal	17-07-2002	Directeur FdIC – Amérique Centrale
OLIVEIRA Francisco José	17-07-2002	Directeur FdIC – Fortaleza
BARBOSA FERREIRA Geraldo	25-07-2002	Directeur FdIC – Rio de Janeiro
VALENGA Simão	28-08-2002	Visiteur – Curitiba
CHAVES DOS SANTOS Eli	10-09-2002	Visiteur – Rio de Janeiro
CAMPBELL Peter	05-06-2002	Amministrateur VSO
SHELBY Charles	01-07-2002	Coordinateur Int. AMM
ARREOLA MARTÍNEZ Luis	04-10-2002	Visiteur – Mexique
HARRITY Patrick V.	11-10-2002	Directeur FdIC – USA, Evansville
LIGNÉE Hubert	11-10-2002	Directeur FdIC – Cameroun

## **SIEV**

**Via dei Capasso, 30  
00164 ROMA**

### **FEUILLE D'INFORMATION N° 6 Sur les travaux et les décisions du SIEV**

Les confrères membres du SIEV : les Pères Jean-Yves Ducourneau, John Prager, Kazimierz Stelmach, Julio Suescun Olcoz, Roberto Lovera, Secrétaire Exécutif, et le Père José María Nieto, délégué de la Curie, ont tenu leur réunion annuelle à Paris, à la Maison Mère, les 20 et 21 septembre 2001.

Pendant le mois de juillet 2001 s'est déroulé à Paris le Mois Vincentien pour les Directeurs des Filles de la Charité. Soixante neuf Directeurs y ont participé (seulement 5 n'ont pu être présents) et l'impression des participants est dans l'ensemble positive. *Vincentiana* publiera les principales interventions qui ont eu lieu durant le mois.

Un Mois Vincentien pour 2002 destiné aux Assistants et Conseillers spirituels des groupes laïcs vincentiens est en cours de préparation. On prévoit la participation d'environ 120 personnes (Lazaristes, Filles de la Charité, Laïques). L'hébergement sera assuré rue de Sèvres et rue du Bac ; les travaux se dérouleront dans la salle de conférence de la rue du Bac. Ce « Mois Vincentien » durera trois semaines du 7 au 26 juillet. Il se veut être une expérience qui pourrait être renouvelée avec les aménagements adéquats dans différentes parties du monde pour favoriser la plus grande participation possible de tous les Assistants lors des temps de formation.

Il reste toujours la difficulté de communication entre les divers organismes d'études vincentiennes pour collaborer et mettre en place différentes activités. On souhaite recueillir les informations de la page Web des différents organismes pour les insérer dans le site de la Famille Vincentienne afin qu'au moyen des liens (links) tous puissent y accéder plus facilement.

En août, à New York, s'est tenu un atelier pour l'organisation et le développement de la page Web de la Famille Vincentienne. Le SIEV a étudié quelques moyens de collaboration entre lui et la page Web aussi bien pour la transmission d'informations d'actualité que l'insertion des études qui pourraient être facilement accessibles à tous.

Les projets d'études sur la figure de Perboyre à l'occasion du 2<sup>ème</sup> centenaire de sa naissance sont en phase d'être terminés. Ces études préparées par une dizaine de confrères seront publiées dans un numéro de *Vincentiana*, par les soins du SIEV.

Nous arrivons à la fin du recueil des Documents du Saint Siège concernant la Congrégation depuis 1876 jusqu'à ces dernières années. En effet, jusqu'à cette date les



documents avaient déjà été publiés dans le volume « Acta Apostolica in gratiam Congregationis Missionis ». Dès que la recherche complète sera terminée, on cherchera une manière de mettre les résultats à disposition de tous.

Un sujet de grande importance pour le SIEV est le soin de nos archives historiques, tant en ce qui concerne la conservation et la sauvegarde des documents, que pour les répertorier et permettre aisément leur consultation. Il semble important de dédier du temps, des personnes et des ressources financières pour la conservation d'une telle richesse et son profit. Quelques suggestions ont été adressées par le SIEV au Supérieur Général et à son Conseil.

Une fois encore, nous avons réfléchi sur le rôle et sur la raison d'être du SIEV, qui se rend compte de l'insuffisance de ses initiatives et la difficulté de réaliser son devoir d'animation des études vincentiennes. Il serait souhaitable qu'il y ait plus d'échanges, de rencontres et de collaboration entre les « chercheurs » vincentiens. D'autre part, on a l'impression, actuellement dans la Congrégation, qu'il y ait peu de jeunes confrères intéressés par l'étude sérieuse, spécialisés et passionnés par les sujets vincentiens. Dans beaucoup milieux scolaires la présence de confrères destinés à l'enseignement universitaire diminue. Devant ce fait, il serait particulièrement souhaitable de recommander aux provinces de susciter l'intérêt des jeunes pour la formation théologique et de destiner certains jeunes confrères à se spécialiser dans l'étude vincentienne. D'autre part, le SIEV effectue un travail humble et précieux au service de beaucoup de confrères et s'efforce de stimuler toujours aussi vivement les travaux de recherche, l'étude des textes et la spiritualité vincentienne.

Les réflexions sur un tel sujet ont été remises au Supérieur Général et aux Conseils pour d'autres évaluations.

Finalement il a été décidé de préparer et publier dans *Vincentiana* un article pour faire connaître à tous la richesse des Revues scientifiques qui sont publiées dans la Congrégation.

La prochaine réunion annuelle du SIEV est fixée au mois de septembre 2002 à Cracovie.

## Présentation

À l'occasion du 2<sup>ème</sup> centenaire de la naissance de Jean-Gabriel Perboyre, le Secrétariat International des Études Vincentiennes (SIEV), a sollicité et demandé à quelques confrères une étude approfondie de la personnalité de notre martyr avec la recommandation de faire des recherches plus poussées sur des aspects peu traités dans les études précédentes.

En réalité nous possédons un bon nombre d'écrits hagiographiques sur Perboyre, cependant nous n'avons pas d'étude critique sur son époque, son expérience de vie et ses écrits.

L'initiative du SIEV a pour but de promouvoir différentes études sur quelques traits de caractère du saint afin d'avoir un apport pour une éventuelle étude critique que, du moins elle l'espère, certains spécialistes auront le courage d'entreprendre.

Cette recherche approfondie a été demandée à de nombreux confrères spécialisés dans le domaine des études vincentiennes et en général, à tous les confrères par l'intermédiaire des visiteurs.

Toute la Congrégation est redevable à tous les auteurs pour leurs efforts et leurs services. Le SIEV souhaite que cette initiative puisse éveiller chez d'autres confrères, particulièrement parmi les jeunes, à dépenser un peu de leurs forces et à mettre à disposition leurs talents pour l'étude détaillée du charisme vincentien et les figures de nos confrères dont la vie et la sainteté ont illuminé notre chemin.

Ce numéro de *Vincentiana* a recueilli et publié ces études espérant qu'elles seront une richesse pour tous les confrères. Le SIEV remercie *Vincentiana* de sa généreuse collaboration pour la traduction et la publication de ces études et saisit cette occasion pour rappeler que *Vincentiana* a aussi par le passé, dédié certains de ses numéros au portrait de Jean-Gabriel Perboyre. Vous pouvez les trouver en *Vincentiana* 40 (1996) 71- 127 et 438-463. Cette initiative mérite toute notre reconnaissance.

Roberto Lovera, C.M.  
Secrétaire Exécutif du SIEV

## **L'influence de sa famille et de son entourage sur la formation de saint Jean Gabriel Perboyre.**

par André Sylvestre, C.M.  
Province de Toulouse

Le 2 juin 1996 sur la place Saint Pierre à Rome, le Saint-Père proclamait saint Jean-Gabriel Perboyre.

Mais Jean-Gabriel n'est pas devenu un saint du jour au lendemain par un coup de baguette magique. Nous attendions depuis longtemps, depuis plus de 150 ans cette décision officielle de l'Église, et nous trouvions qu'elle tardait beaucoup. C'était la prudence habituelle des décisions romaines.

Pourtant à différentes étapes de la vie de Jean Gabriel nous avons eu des témoignages tout à fait clairs de ceux qui l'ont fréquenté.

Quand il était enfant à Montgesty, son curé avait une entière confiance en lui et le considérait comme un modèle, au point qu'il lui confiait la direction du catéchisme s'il avait à s'absenter un moment.

Au cours de ses études secondaires à Montauban, il était apparu à ses compagnons d'études et à ses maîtres si parfait qu'on parlait de lui comme du "petit saint de Montauban". A Montdidier et plus tard à Saint-Flour, son rayonnement sur ses élèves fut extraordinaire. Lorsqu'il prend le Séminaire en charge à la rentrée de 1827 il n'ya que 34 élèves, mais à la rentrée suivante ils seront soixante-trois, et l'année suivante plus de cent.

Son supérieur le Père Grappin, supérieur du Grand Séminaire, dira de lui: «M. Perboyre est l'homme le plus accompli que je connaisse; c'est un homme de Dieu». Nommé à Paris comme sous-directeur du noviciat, il y rencontra un candidat qui avait déjà passé la quarantaine M. Girard qui sera plus tard supérieur du Grand Séminaire d'Alger et qui avait souhaité voir un saint.

«En voyant M. Perboyre il me sembla que Dieu avait exaucé mes désirs. En effet il était si saint que je ne l'ai pas vu faire une faute en paroles ou en action pendant les six mois que j'ai passés avec lui dans la plus grande intimité... »

L'équipage du bateau lors des adieux au moment de l'arrivée en Chine pouvait en dire autant après des mois de traversée. Ils disaient entre eux en parlant de notre missionnaire: «Celui-là, c'est un véritable saint! ».

Si la sainteté de notre martyr s'est manifestée surtout en Chine dans la période de son activité missionnaire et plus encore au cours de sa longue passion, elle ne fut pas le fruit d'une conversion subite, mais l'aboutissement de toute une vie.

Cette sainteté avait été préparée par une intense vie chrétienne dans les familles Perboyre et Rigal.

Déjà à la génération précédente, Jacques Perboyre, frère de Pierre le père du martyr, était devenu prêtre et avait choisi la vie missionnaire. Il avait enseigné au grand séminaire d'Albi qui avait été confié en 1762 à la Congrégation de la Mission par le Cardinal de Bernis alors archevêque d'Albi

Au moment de la Révolution l'oncle Jacques disparut dans la clandestinité. Il mena une vie dangereuse et parfois héroïque exerçant son ministère au péril de sa vie. Rentré au diocèse de Cahors une fois la paix religieuse revenue, il fonda avec un autre confrère un séminaire pour préparer la relève des prêtres. Ce séminaire s'ouvrit à Montauban qui faisait alors partie du diocèse de Cahors. C'est là que ses neveux viendront faire leurs études secondaires et parmi eux Jean-Gabriel et aussi plusieurs de ses frères et cousins.

À la maison Perboyre une solide piété était inculquée à tous. Chaque soir on faisait la prière en famille. On ne manquait jamais la messe du dimanche. Et de retour à la maison on parlait du sermon du curé. Plus d'une fois Pierre Perboyre qui n'avait pas pu aller à la messe demandait à Jean-Gabriel de redire le contenu du sermon du curé. Et le jeune garçon le faisait aussi exactement que possible, au point que son père lui dit une fois: «Puisque tu parles si bien, tu devrais te faire prêtre».

Dans cette atmosphère de piété germèrent et s'épanouirent plusieurs vocations parmi les frères et sœurs du martyr. En plus de Jean-Gabriel deux de ses frères entrèrent dans la Congrégation de la Mission et parmi ses sœurs l'une attirée par la vie contemplative s'orienta vers le Carmel mais mourut au moment d'y être admise, deux autres désireuses de servir les pauvres se firent Filles de la Charité: l'une alla en Chine comme son frère, l'autre resta en Europe et mourut à Naples au service des malades dans un hôpital.

Jean-Gabriel avait été marqué par son enfance paysanne, il restera attentif aux choses de la terre. Il apprécie le calme qui entoure la maison centrale de la mission. Dans le vaste secteur de mission qui lui est confié, il est sensible à la misère des pauvres paysans qui ont à grande peine de quoi survivre. Une année même les récoltes ont été dévorées par les sauterelles.

Jean -Gabriel leur vient en aide avec les moyens limités de la mission. Se rappelant des gestes de sa jeunesse dans les vignes de son père, Jean-Gabriel apprendra à tailler la vigne à quelques chinois.

Au cours de son noviciat au Séminaire de Montauban, Jean-Gabriel avait été mis au courant par le directeur du séminaire M. Maisonneuve et par son oncle Jacques Perboyre des pratiques de piété en usage dans la Communauté. Avant d'entrer au Séminaire, il avait déjà une intense vie intérieure. Mais au séminaire il est initié de manière méthodique à l'oraison, cette prière silencieuse devant Dieu, il avait également commencé à prier avec le bréviaire. Dans ses tournées missionnaires sur les pistes de Chine, il sera continuellement en dialogue avec Dieu. De même dans la prison ses gardiens seront impressionnés par le rayonnement de sa prière.

Sur les lieux de son exécution Jean-Gabriel, avant de se livrer aux bourreaux, se met à genoux et prie. Il va dans quelques minutes rencontrer celui qu'il a suivi depuis son enfance jusqu'aux diverses étapes de ce chemin de croix qui s'achève et jusqu'au pied de ce gibet où il va consommer son sacrifice.

La région où se trouve le centre de la mission est un secteur rural peuplé de pauvres maisons faites de bambous et de torchis et couvertes de chaume. Les missionnaires sont logés comme leurs chrétiens dans une maison aussi modeste. Au cours de ses tournées missionnaires Jean-Gabriel logeait où il pouvait, tantôt dans la chapelle ou la sacristie s'il y en avait une, ou encore dans quelque famille chrétienne.

Ses chrétiens et aussi les païens le voyaient si rayonnant d'une vie intérieure intense qu'ils le considéraient comme un homme de Dieu et même comme un vrai saint.

Ils ne se trompaient pas. La sainteté qu'ils avaient sous les yeux n'était pas une illusion ou simplement l'expression d'un caractère particulièrement fort, comme il en existe parfois, et dont l'histoire de l'évangélisation de la Chine nous a donné bien des exemples.

Si les camarades d'enfance de Jean-Gabriel avaient pu le voir dans sa prison à Ou Tchang Fou ou au pied de la croix où il allait être attaché, ils l'auraient aussitôt reconnu, c'était bien le même, avec la même maîtrise de soi la même union à Dieu dans la sérénité, le même caractère à la fois grave et enjoué, il n'avait pas changé, il était toujours aussi rayonnant.

D'un bout à l'autre de sa vie il était resté fidèle à la foi solide qu'il avait reçue au sein de sa famille, et qu'il avait enrichie et développée dans sa vie de prêtre et de missionnaire.

Pour exprimer cette continuité dans une vie, un vieil homme de mon village me disait: «Tu sauras que celui qui nait poulain crève cheval... ». La formule est peut-être un peu grossière mais elle exprime bien cette vérité que les vertus et qualités qu'on a remarquées chez un jeune ne feront que s'affirmer et se développer tout au long de sa vie.

## Le développement psycho- spirituel de Jean-Gabriel Perboyre

*par Eugene Curran, C.M.  
Province d'Irlande*

« La dernière tentation est la plus grande trahison;  
Faire ce qui est bien pour une mauvaise raison. »

*T. S. Eliot, Meurtre dans la cathédrale*

Au bout du couloir de l'université de All Hallows, où se trouve mon bureau, il y a une statue de plâtre de Jean Gabriel Perboyre. C'est un modèle classique du début du XX<sup>e</sup> siècle. Jean Gabriel est suspendu, tête basse, habillé de vêtements chinois. La silhouette semble relativement frêle et penchée. Les couleurs sont modérées et douces. C'est une image qui se trouve probablement dans nombre d'établissements vincentiens de par le monde. Elle évoque un homme qui a supporté la souffrance avec patience, qui a accepté la volonté de Dieu, qui est allé paisiblement et avec piété à son martyre. C'était un bon berger offrant sa vie pour le troupeau; c'était le grain de froment moulu pour être purifié par sa mort.

Tout à l'opposé, on trouvait la peinture du martyr nouvellement canonisé qui était située l'année dernière dans le sanctuaire de Saint Paul Hors les Murs Paul. Ici, notre confrère lève sa tête vers le ciel. Les couleurs sont fortes et éclatantes, des bleus riches et des mauves profonds. Ce qui est le plus frappant, cependant, c'est la représentation de son corps. Ce n'est pas un homme frêle mais "un chrétien musclé" à tout point de vue. Les vêtements sont déchirés et laissent voir sa musculature et sa force. Ma réaction immédiate, même si elle est irrévérencieuse, en voyant ceci c'était que Jean Gabriel était comparé à Rambo, comme héros d'action. Voici le héros courageux et vaillant qui a fait face à la mort avec courage et force d'âme; c'était un guerrier et un héros.

Lequel, si l'en est, est le vrai Jean-Gabriel ? Nous savons que sa santé physique a toujours été pour lui source de souci et que, pendant un certain temps, il a pensé qu'il ne pourrait pas accomplir son rêve d'aller en mission en Chine. Nous savons qu'il a souffert d'une hernie qui a été pour lui cause de grande souffrance et l'a parfois frappé d'incapacité. Pourtant nous savons également que, à la différence de son frère Louis, il a survécu au voyage pour se rendre en Chine et aux voyages en Chine. En fait nous savons qu'il a constaté que l'environnement chinois semblait mieux convenir à sa santé que la ville de Paris (lettre 69.)



## Saints : Icônes et Images

La manière dont nous dépeignons nos saints en indique autant à leur sujet qu'elle le fait pour nous. La manière dont ils nous sont offerts comme modèles que nous pourrions imiter dans notre foi, nous les fait façonner à l'image de ce que nous espérons être. Ils sont des icônes du divin pour nous; ce que Joan Chittister a appelé « fragments du visage de Dieu. » Pourtant les images que nous en peignons, coulons et moulons, indiquent également ce que nous voulons qu'elles soient pour nous, et ce que nous voulons qu'elles soient pour nous, peut et de fait se modifie avec le temps.

Le Jean Gabriel de la révolution de la dévotion de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et le Jean Gabriel de l'Église après Vatican II sont le même homme mais vu avec des perspectives très différentes. De la même manière que le Vincent de Paul d'avant la révolution de la dévotion- (comme dans la rue saint Pierre à Rome) a été dépeint comme missionnaire énergique, croix de mission en main, indiquant le ciel et exhortant celui qui le contemple à la foi, et le Vincent « de la dévotion » a été dépeint comme le gentil père des orphelins, bravant souvent les éléments, abritant les enfants sous son manteau, et est maintenant le plus souvent dépeint comme celui qui est « au milieu » (comme le dessin de Kurt Welther ou la statue De Paul, à Chicago), ainsi nos représentations de Jean Gabriel Perboyre ont changé.

Le point de départ qui a inspiré cette étude présente est un livre de Susan McMichaels. Dans *Hors du jardin*, elle parle de son désir de montrer saint François d'Assise comme quelque chose d'autre qu'une statue de jardin, "une icône culturelle statique de gentillesse inaccessible et de paix." En réaction à la vue sentimentalisée de François, elle dit que "nous devons apprécier la lutte qu'il a subie et être disposé à subir la même transformation."

La méthodologie pour ce travail, qui sera précisée plus loin, je l'ai développée pour un premier travail publié dans *Colloque*, paru au printemps 2000 ; « la Transfiguration de l'ordinaire ; le développement psycho-spirituel de Louise de Marillac », qui avait pour sous-titre « Louise était-elle vraiment névrosée ? »

De même qu'avec Louise, avec Jean Gabriel aussi : on doit mettre en pratique ce qu'Élisabeth Schussler Fiorenza a appelé « une herméneutique du soupçon. » Juste comme François et Louise, il y a un mythe durable de Jean Gabriel, perpétué dans la tradition orale de la Congrégation et dans les représentations que l'art en a fait : comme quelqu'un qui, presque en parallèle à la passion du Christ, a enduré son propre Chemin de Croix. Il a été trahi par un compagnon, a enduré la moquerie et le mépris et est mort sur une croix. Une

herméneutique du soupçon nous demande d'être prudent pour ne pas prendre les choses seulement d'après leur apparence et d'approfondir la motivation.

En outre, comme martyr, nous avons tendance à comprendre son acceptation du martyre comme un signe d'une spiritualité profonde et développée. Sa sainteté est certifiée par la déclaration de sa canonisation mais elle nous donne peu d'indication au sujet de l'homme qui a été martyrisé. Par certains côtés, le martyre est une intervention directe dans le cours d'une vie et exige une réponse immédiate. Que Jean Gabriel était disposé à répondre et témoigner de sa foi même jusqu'à la mort, cela est incontestable; ce que cette étude va tenter d'explorer, c'est comment il en est arrivé là, à partir de quelle perspective il a pu prendre cette décision et comment sa vie jusque là l'avait préparé pour le choix qu'il avait fait. La citation d'Eliot, *Meurtre dans la Cathédrale*, qui traite du martyre de Thomas Becket, nous rappelle que l'acte du martyre en soi dit peu sur la motivation qui pousse à subir, à accepter un tel martyre.

Laissez-moi vous préciser ma position dès le début : une telle image de Jean Gabriel m'a laissé froid et ne m'a pas touché. Un confrère français était mort en Chine un siècle et demi avant ma naissance. Je savais peu de choses à son sujet et n'ai pas cherché à en savoir plus. Les images ne m'ont pas attiré ; je ne savais rien sur sa pensée et ses sentiments. Il n'avait aucune personnalité pour moi, il a seulement eu un rôle; il a été martyrisé et le martyre ne m'avait pas attiré ni probablement semblé faire partie de mon propre destin ou chemin de foi. La Chine se trouvait à des milliers de kilomètres de chez moi et à des millions de kilomètres de ma conscience. Il ne m'a pas attiré comme Vincent lui-même, Louise, Catherine et Frédéric m'attiraient. C'était des gens qui avaient vécu dans un milieu proche du mien, qui avaient exprimé une foi qui me disait quelque chose, qui, bien que séparés de moi par le temps et la culture, semblait vraie, authentique et vivante. Je pouvais entrer en résonance avec leurs luttes et leurs efforts à vivre des vies engagées et consacrées. En vérité, j'ai eu du mal à trouver quelque enthousiasme au moment des célébrations de la canonisation de Jean Gabriel. J'ai été davantage touché par la canonisation d'Edith Stein d'Auschwitz qui a eu lieu à peu près en même temps.

Alors on m'a demandé d'écrire cet article pour Vincentiana. À cause de mes obligations j'ai dû le remettre à plus tard et j'avais du retard dans la lecture des lettres. Elles m'ont obligé à entrer en rapport avec mon confrère martyr. On ne peut pas lire les lettres des autres sans se former une certaine opinion d'elles et, bien qu'étant éloigné de lui, d'entrer en relation avec leur auteur.

## Méthodologie

Dans ce travail, j'examinerai la personnalité du Père Perboyre par l'intermédiaire de ses lettres. Jean Gabriel n'avait pas écrit de textes spirituels ou d'autres écrits qui auraient pu nous avoir indiqué quelque chose de son développement spirituel. Il n'a pas été conscient que ses lettres seraient lues par de futures générations (même s'il se rendait compte que bon nombre d'entre elles seraient lues par des personnes autres que le destinataire). Ses lettres sont des constructions conscientes plutôt que de simples notes décousues subconscientes non structurées. Il a écrit avec un but et une intention, néanmoins, elles sont révélatrices de son état psychologique. Elles peuvent remplir les mêmes fonctions qu'un test d'aperception thématique (TATs) dans un profil psychologique. Dans ces tests, les candidats sont invités à écrire une histoire courte ou quelques lignes au sujet d'une image qui leur est présentée. Comme des lettres, ce sont des constructions conscientes mais elles sont révélatrices de certains besoins, attitudes et désirs fondamentaux.

Les lettres seront alors confrontées avec deux « textes de structure », qui chercheront à confronter les réponses du sujet en les comparant à quelques critères externes. Les textes sont dans ce cas-ci les *Exercices Spirituels* d'Ignace de Loyola et *l'Anthropologie de la Vocation chrétienne* de Luigi Rulla, S.J.

## Limites et présuppositions

La première limite de ce travail est celle de l'espace; même une étude rapide telle que ce travail actuel ne peut toucher que certains aspects de la vie de Jean Gabriel et seulement ceux qui sont révélés par les lettres. Elle ne peut pas rechercher à justifier dans sa totalité les présupposés anthropologiques et psychologiques du travail de Rulla.

De plus, une limite considérable est celle du langage. Jean Gabriel et moi parlons des langages très différents – pas simplement le français parisien du XIX<sup>e</sup> siècle et l'Irlandais-Anglais du 20<sup>ème</sup> siècle, mais également un langage différent dans les constructions mentales, les conceptions du monde et les interprétations. J'ai moi-même effectué les traductions pour cette étude. Malgré les compétences que je peux avoir en français, je ne peux pas en comprendre toutes les nuances et les finesses, le français n'étant pas ma langue maternelle.

Jean Gabriel et moi sommes des membres de la même Congrégation mais la sienne était la Congrégation refondée en France et en Chine dans une période de renouveau après l'agitation de la Révolution Française. La mienne est la Congrégation d'après Vatican II dans une période où les membres sont en baisse en Europe et d'autres parties de l'Ouest. Les modèles de vie communautaire et

d'autorité dans lesquels nous vivons sont à la fois, apparemment, semblables mais aussi radicalement différents.

Les lettres qui sont conservées ne représentent, nécessairement, qu'une partie de toutes celles qu'il a écrites (bien qu'il ne semble pas avoir écrit beaucoup de lettres, même dans les premiers jours) et, dans l'édition 1940 de Van Den Brandt, les lettres 1 à 64 sont des transcriptions des copies tirées par Joseph Baros CM, les originaux ayant été perdus. On certifie qu'elles sont authentiques mais nous ne pouvons pas garantir qu'elles n'ont pas été modifiées, juste comme Baros les avait transcrites en orthographe plus moderne. Nous savons seulement que de même que Otto Frank a édité et modifié le journal de sa fille Anne, ainsi les Congrégations religieuses ont modifié des aspects des vies de leurs fondateurs qui ne correspondaient pas avec des auditoires plus récents, particulièrement à la lumière de la révolution de la Dévotion citée précédemment (voir mon article sur Louise de Marillac cité précédemment et sur Margaret Aylward, Cornelia Connolly et Margaret Anna Cusack dans Colloque, automne 1999).

Je ne dis pas que Jean Gabriel était, d'une manière significative, au fait avec les exercices de Loyola; je les vois plutôt comme un texte qui donne une structure et un cadre au cheminement chrétien pour faire la volonté de Dieu et pour clarifier la présence et les fonctionnements du Divin dans la vie humaine.

De même, mon point de départ est que tous les chrétiens sont appelés à suivre le Christ et à le faire avec tout leur être : avec leurs charismes et leurs limites, de perspective, de psychologie, de personnalité et d'expérience. En outre, je soutiens que nous ne répondons pas simplement à partir du «domaine» de nos décisions conscientes mais également à partir d'autres motivations inconscientes. C'est ce domaine que je cherche tout particulièrement à examiner dans la vie de notre confrère, Jean Gabriel Perboyre : comment, portant avec lui le poids de ses motivations et intérêts inconscients qui, dans une certaine mesure, ont limité sa liberté, il a été en mesure de répondre à l'appel de Dieu qu'il reconnaissait dans sa vie et pouvoir, ainsi, avancer sur le chemin de la sainteté.

### **Mon but en entreprenant ce travail**

Il est important qu'un auteur reconnaisse ses propres centres d'intérêts et préoccupations, ses partis pris et préjugés, du moins dans la mesure où il en est conscient.

J'ai entrepris ce travail parce qu'on m'a demandé de le faire mais également parce que je suis intrigué par la façon dont notre nature et notre psychologie contribuent à la formation et au développement de notre foi. Je l'ai également entrepris parce que c'était un défi et parce que cela m'a amené à faire

la connaissance d'un confrère dont j'avais souvent entendu parler mais dont je n'avais aucune connaissance personnelle.

Je l'ai entrepris à un moment où je pensais avoir plus de temps à ma disposition, ce qui en fait a été le cas.

Je l'ai entrepris avec le soupçon insidieux que je n'allais pas apprécier Jean Gabriel Perboyre. Je suis moins attiré par des martyrs que par ceux qui recherchent à vivre leur foi tout au long de leur vie. Je suis moins attiré par des missionnaires *ad gentes* que je ne le suis par ceux qui restent pour servir au milieu des leurs. Je suis moins attiré par ceux qui expriment leur foi dans des lieux « exotiques » que par ceux qui vivent leur engagement dans le quotidien et la répétition de l'ordinaire. Je suis plus attiré par le sacré ordinaire que par « actions audacieuses ». J'étais tenté de voir Jean Gabriel comme quelqu'un qui, dans un moment de grâce, a gagné la couronne du martyr, mais dont la foi n'a pas subi l'épreuve des années, de la monotonie et de l'âge.

### **Les quatre « moi »**

J'ai toujours trouvé très intéressant le travail de Jones et Harrington à cet égard. Ils ont présenté la grille de Jo Hari qui nous permet de voir, d'une manière imagée que chacun de nous est une combinaison de « quatre moi ».

Sur le premier axe ils mettent en avant deux manifestations du sujet : ces choses qui sont connues et accessibles et celles qui sont inconnues et inaccessibles. Sur l'autre, ils posent en principe des aspects connus ou inconnus à d'autres. Là où celles-ci se rencontrent, elles désignent *quatre « moi » différents*. Ainsi, ce qui est connu et accessible à moi-même et à d'autres constitue le « *moi public* », alors que ce qui m'est connu mais caché aux d'autres constitue le « *moi privé* ». Ce que d'autres peuvent observer mais est caché à l'individu constitue le *moi aveugle*, tandis que ce qui reste inaccessible à l'individu et aux autres constitue le *moi caché*.

Dans le contexte des lettres, Jean Gabriel indique son « *moi public* » et, dans quelques lettres certainement, son « *moi privé* ». Tous les deux se trouvent dans le dans le champ de la conscience; il choisit ce qu'il veut révéler et comment il veut le révéler. Le lecteur, cependant, à l'aide de certains outils, peut avoir un aperçu du « *moi caché* » : les motivations, besoins et conduites subconscientes, qui travaillaient en lui. En les combinant toutes, on peut se risquer à faire quelques tentatives de suggestions au sujet de son « *moi inconscient et caché* », mais il faut se souvenir que ce ne sont jamais que des suggestions expérimentales. La personne qui émerge d'une étude, même approfondie et même entre les mains d'un observateur ou un biographe doué et impartial n'est jamais cependant qu'un pâle reflet de ce que la personne a été durant sa vie

## **La vie de Jean Gabriel examinée à la lumière de la critique psychologique moderne**

Dans son anthropologie de la vocation chrétienne, Rulla indique trois tests de base pour évaluer des aspects pathologiques de l'état mental d'une personne.

Il s'agit de :

1. L'affectivité : le sens que la personne a d'elle-même et les frontières psychologiques.
2. Test de réalité : la capacité de la personne à exprimer et à reconnaître la réalité concrète,
3. Les actions concrètes : l'aptitude de la personne à travailler et à agir avec d'autres.

Dans ces conditions, alors qu'il y a, comme nous le verrons, des zones de conflit dans la vie de Perboyre, il n'y a rien qui soit révélateur d'un comportement pathologique. Comme les lettres l'attestent, il a eu, et maintenu, de longues et durables relations avec sa famille, particulièrement avec son oncle, Jacques Perboyre CM, et ces autres qui ont rejoint la famille Vincentienne : ses frères Louis (Pierre) et (Jean) Jacques CM et sa sœur Sr Antoinette. (FDLC) Il utilisait constamment des lettres pour envoyer des salutations à d'autres parents, amis et confrères et il prenait un plaisir évident et authentique à recevoir leur correspondance : "trois personnes que j'aime également et dont chacune me sont aussi chères que ma propre vie, sont venues chez moi en même temps... trois lettres... de Paris, de Montdidier et de Le Puech... trois lettres signées : Louis, Jacques... Antoine Perboyre "(20).

Son travail et ses « promotions » (supérieur à la rue St Flour un an après son ordination à 25 ans, Directeur Adjoint du séminaire à Paris à 30 ans) indiquent qu'il a été estimé par ses supérieurs. Il n'y a aucune indication, ni dans les lettres ou dans ce que l'on a retenu de lui oralement, qu'il était, ou a été considéré comme quelqu'un d'illuminé.

Rulla fait ressortir également, trois dimensions de la personne humaine et en cela, comme il le reconnaît, il s'inspire des exercices spirituels de son propre fondateur.

1. *La zone du bien et du mal*, discernement entre les deux. Ceci fonctionne principalement au niveau des structures conscientes. On peut appeler cela « *le moi manifeste* ». Un manque de maturité à ce niveau sera généralement conscient; la personne, avertie des tensions qu'elle ressent, choisit de se comporter d'une certaine manière

2. La *zone du bien authentique et du bien apparent*. C'est le domaine de l'action concomitante des structures conscientes et inconscientes. Le manque de maturité ici est généralement inconscient et constitue vraisemblablement le résultat des tensions intérieures non reconnues.
3. La *zone de la normalité ou de la pathologie*, ici la liberté d'agir avec maturité est sérieusement déterminée par des motivations inconscientes.

Il faut comprendre que Rulla constate ces dimensions dans chaque vie humaine et pas comme des distinctions entre différents types de personnes. Il ne dit pas non plus que les frontières entre les « zones » soient marquées et tranchées ; même si ce que je choisis consciemment peut être dicté dans une certaine mesure par des motivations inconscientes non reconnues.

La vie et la bonne volonté de Jean Gabriel d'embrasser l'isolement de la mission (tout en maintenant des liens avec la maison) et, ultérieurement, de recevoir le martyre indiquent que, dans la première dimension, il a librement et consciemment choisi « le bien » et l'a recherché pour discerner la volonté de Dieu dans sa vie.

Nous avons vu qu'il n'y a rien qui puisse indiquer qu'il y avait quelque chose de pathologique chez lui ou quelque autre manifestation de désordre organique. Par conséquent, nous pouvons supposer que sa liberté de choisir n'a pas été sérieusement altérée.

Le centre d'intérêt alors, est celui de la deuxième dimension et, afin de clarifier les implications de cette dimension, nous devons examiner davantage le travail de Rulla, dans ce qu'il nomme les *Besoins et les Attitudes*, qu'il considère comme directionnels : *qui donnent orientation ou tendance à la personne*. Dans le cas de Jean Gabriel nous examinerons à quel point les motivations inconscientes possibles ont pu être à l'œuvre dans sa vie et, d'une manière plus importante, comment il a agi dans sa « *zone de liberté* ».

Rulla définit les besoins comme « tendances innées liées aux objets comme étant importantes pour la personne elle-même », contrairement aux valeurs qui sont « des tendances innées à répondre aux objets comme importants en eux-mêmes ». Les attitudes sont « des dispositions habituelles » qui peuvent surgir directement d'un besoin fondamental ou en réaction à un besoin fondamental. De nouveau, le cadre imparti pour ce travail exclut tout examen détaillé de la totalité de tels besoins et attitudes mais un coup d'œil sur certains peut nous permettre d'entrer plus profondément dans la personnalité de Jean Gabriel

En ce qui concerne les besoins et les attitudes, Rulla les distingue ainsi :

- Ceux qui étaient considérés comme appropriés pour la vocation chrétienne et, ainsi, dissonants au niveau de la vocation.
- Ceux qui étaient considérés comme moins appropriés pour la vocation chrétienne et, ainsi neutres au niveau de la vocation.
- *Humiliation* : se soumettre passivement à une force externe.

Même, en considérant les mœurs de l'époque et le registre du langage de dévotion qui laissait quelqu'un parler de lui-même comme quelqu'un qui s'humilie, on est sans cesse frappé par la façon dont Jean Gabriel s'abaisse devant l'autorité. Voyez, par exemple, dans la lettre 99 à Aladel, Assistant Général à Paris : « vous avez désiré m'adresser deux mots... que votre humilité vous porte à demander à avoir part aux bonnes œuvres d'un pauvre homme qui n'en fit jamais et probablement n'en fera pas davantage par la suite ; ayez plutôt pitié de son indigence et rendez le, s'il vous plaît, participant de vos richesses spirituelles ». Même en tenant compte du style qui était alors en vogue, son utilisation de la terminologie relative à Dieu indique une attitude semblable devant le divin. Dans sa lettre 19, à son frère, Louis, il compare l'ardeur de Louis avec son propre état de péché.

● *Accomplissement* : accomplir quelque chose de difficile, c'est à dire maîtriser/organiser, des objets, des personnes et des idées. Perboyre était certainement un organisateur et a réalisé beaucoup de choses. Dans la lettre 93, à son cousin M. Caviolle curé de Catus, il trace les grandes lignes de ce qu'un



prêtre doit faire et, par extension, et directement ce qu'il a fait lui-même en Chine. La lettre 10, au recteur de l'Académie de Clermont, est un texte manifestement bien pensé qui cherche à souligner « l'absurdité de votre de votre hypothèse » afin de régulariser la situation de ses étudiants qui étaient des aspirants à l'état clérical.

- *Affiliation* : se rapprocher et coopérer d'une manière agréable avec quelqu'un d'autre. Une chose que l'on remarque de suite c'est l'identification de Jean Gabriel avec la Communauté. Il termine beaucoup de lettres avec des salutations ou une demande d'information au sujet de confrères d'autres maisons. Dans la Médaille Miraculeuse il voit d'une manière toute particulière un signe de la faveur de Dieu et de la protection de Marie en faveur de la communauté (40, 44 à son oncle) et St Vincent « invoque beaucoup de bénédictions sur sa famille » (45) et pendant les troubles en 1834 « notre quartier est fort tranquille, d'ailleurs nous sommes sous la protection de notre bon père, saint Vincent de Paul » (47). Il est conscient des privilèges et des engagements en appartenant à la Congrégation (41, à son cousin Gabriel CM). Comme nous l'avons remarqué, il est très proche de ceux de sa propre famille qui rejoignent la famille Vincentienne et se réjouit quand Antoinette rejoint les Filles de la Charité alors que Marie-Anne ne le pouvait pas. (44) La famille, en soi, lui semble moins importante. Des lettres existantes, 12 sont adressés directement à ses parents, 17 à son oncle. D'ailleurs, les affaires de ceux qui sont à la maison semblent en quelque sorte moins le concerner; il ne connaissait pas le nom de son beau-frère, le mari de sa sœur, Jeanne, la seule de sa famille à se marier.

- *Agressivité* : surmonter l'opposition avec énergie. La lettre au recteur à Clermont (10, cité ci-dessus) montre un homme capable de canaliser l'agressivité pour faire une remarque avec détermination. L'agressivité, n'a cependant pas, toujours été aussi bien canalisée. Dans de précédentes lettres à Louis (11, 13 et 17) il corrige l'orthographe, la grammaire et l'épellation de son frère. Cependant, comme les corrections dans l'édition de Brandt le montrent, il n'était pas toujours exact lui-même.

Plus tard dans sa carrière, il prend une position semblable avec Torrette, le supérieur à Macao et propose quelques corrections pour la lettre de Torrette publiée dans la 48<sup>ème</sup> édition des annales de la propagande de la Foi (96) Il avait essayé quelque chose de semblable dans la lettre 91 (1838 ?) dans laquelle il a également émis son avis, non sollicité, en ce qui concerne la nomination des vicaires apostoliques. Les deux lettres, quant à leur style et contenu, semblent indiquer une agressivité qui est exprimée avec un certain côté pompeux, un caractère supérieur. Tandis que Louis semble, en en jugeant par la tonalité des lettres suivantes, avoir pris les corrections du bon côté, ce ne fut pas le cas de Torrette.

- *Dissimulation* : pour cacher ou justifier un méfait, un échec ou une humiliation.

Il n'y a aucun témoignage dans les lettres que Jean Gabriel n'ait jamais dit quelque chose de mensonger dans le but de cacher quelque chose de honteux. Cependant, il est clair que Torrette n'appréciait pas la réprimande subtile et le rabaissement. Il accuse Perboyre de « s'amuser à des vétilles » et d'être pédant (98) et la réponse de Jean Gabriel le montre essayant de se défendre. Plus sérieux que les accusations en général de pédanterie étaient les accusations (comme cela ressort dans les expressions qu'il utilise en réponse) que Perboyre essayait de mettre en avant pour s'opposer aux procureurs à Macao d'une manière générale et à Torrette en particulier. Torrette doit l'avoir accusé de se dépeindre (alors qu'il était quelqu'un d'arrivé relativement récemment en Chine) comme « vieux missionnaire » même à chercher, peut-être, à prendre sa place (98). Il a pu également avoir accusé Jean Gabriel de tout rapporter à Paris « je n'ai aucune observation à faire à Paris à ce sujet ». Perboyre s'étale longuement, dans la lettre 98, pour se justifier, même lorsqu'il se soumet. Cette même tonalité apparaît dans la lettre 101, lorsqu'il dit à Torrette ; « Quand je vous fis l'observation, l'année dernière que ceux que vous m'aviez envoyés ne m'allaient pas (*bandage herniaire*) je n'avais nullement l'intention de m'en plaindre d'autant plus que je vous devais au contraire beaucoup de reconnaissance pour votre empressement à me servir » (101).

Même dans la lettre précédente (98) il continue de revenir à sa propre position : « Ne craignez-vous donc pas, en agissant de cette manière d'éveiller les soupçons du gouvernement portugais ... ? Ne craignez-vous pas que ce gouvernement voyant nos confrères Portugais incapables de faire le travail par eux-mêmes ne profite de cette occasion pour s'emparer enfin de leurs biens »

- *Connaissance* : savoir, explorer, acquérir de l'information et de la connaissance.

Perboyre était, comme cela ressort des lettres, doué d'une intelligence fine. Son attention à des détails à cet égard (comme dans les lettres citées ci-dessus) indique une personnalité légèrement marquée par l'obsession et une accentuation très forte sur la forme plutôt que sur le contenu. Nous voyons ceci également dans la lettre 84, dans laquelle il cite un extrait en latin sur les pouvoirs des missionnaires. La lettre 89, à Pierre Martin à Paris décrit la situation en Chine clairement et succinctement. Sa lettre, du 24 mai 1828 (11) à Louis, montre son estime de l'étude et, peut-être également un soupçon d'envie que Louis (dont il corrige la grammaire) semble être sur une piste plus « universitaire » que lui. La liste des auteurs qu'il recommande à Louis montre sa propre érudition et aussi, de nouveau, quelque chose du caractère grandiose mentionné ci-dessus.

- *Soumission (Déférence)* : admirer et soutenir un supérieur. C'est différent de l'abaissement (vu ci-dessus) et il n'est guère douteux que, en lien

avec son sens de l'affiliation à la Communauté, Jean Gabriel ait aidé ceux qui avaient un poste d'autorité, dans la Congrégation et ailleurs. Un thème récurrent dans les lettres à son oncle Jacques Lazariste, est la dette qu'il doit à cet homme (par exemple 38 et 40). Il accepte bien les nominations.

- *Domination* : contrôler son environnement humain.

Jean Gabriel Perboyre était certainement capable de contrôler son environnement et, encore, il est possible qu'une partie de ce désir de contrôler peut être vu comme symptomatique d'une tendance au grandiose, comme dans son avis non sollicité à Torrette. Cependant, nous le voyons se manifester également dans son travail et son activité de missionnaire. Il fait des commentaires sur ce qu'il observe (90 et 93) et il avait certainement appris à maîtriser son environnement dans son long voyage en mer pour aller en Chine (cf., sa lettre à Salhorgne, Supérieur Général, (58) et les lettres qui suivent à son frère, à son oncle et à Torrette. En fait, dans la lettre 62, il se répand en injures contre l'esprit de domination et de fierté qui a conduit à une situation dans laquelle « un européen...ne peut ni voyager à pied ou faire n'importe quel genre de travail servile sans se déshonorer » et qui a conduit les Européens à considérer leurs domestiques en tant que « personnes d'une autre espèce que lui-même ». Cela dit, il suggère également (79) que les Chinois au séminaire devraient avoir « un esprit de soumission... envers leurs pères et confrères européens » et cite un commentaire qui « dès que les Chinois auront le calice sur leurs lèvres (ordination) on ne pourra plus en être maître ».

- *Manifestation* : faire impression, stupéfier, fasciner ou choquer.

Il y a peu de l'exhibitionniste chez Jean Gabriel Perboyre. Ses comptes-rendus de voyage en mer et de son temps en Chine, bien que précis en images et en détails, ne le décrivent pas dans le rôle de héros ou de sauveur. Il semble cependant, vouloir faire impression avec ses opinions sur la situation en Chine (cf., lettre 89, très développée à Pierre Martin CM.) Tandis que celles ci sont présentées dans un style d'abaissement que nous avons noté auparavant (« tandis que je suis le plus inutile de tous les ouvriers qui travaillent ici... »), néanmoins il est clair qu'il souhaite qu'on les considère comme valides et importantes.

- *Éviter le mal* : éviter la douleur, les dommages physiques, la maladie et la mort.

Il est évident que Jean Gabriel ne recherche pas son propre confort. Même en ce qui concerne son bandage herniaire, ce qui se reproduit dans un certain nombre de lettres (96, 100, 101), il n'utilise pas son infirmité comme excuse pour la non-activité (ils lui ont envoyé deux bandages; l'un trop petit, l'autre fait pour le côté gauche tandis que sa hernie était du côté droit !). Il était bien conscient de son manque physique de force et de ses infirmités (94) mais elles ne l'empêchent pas d'exercer sa mission (94, à son frère, Jacques.) La lettre 84 décrit la souffrance qu'il a endurée à cause d'une maladie qui a duré de mi-août au

8 septembre 1836. Ceci a été suivi de deux fièvres; une 'tertiaire 'qui a duré de la mi-septembre au début d'octobre et une autre, moins forte, qui lui a valu des nuits de transpiration et a affecté sa vue.

- *Soutien* : manifester de la sympathie, satisfaire les besoins d'une personne délaissée, alimenter, aider, soutenir, etc....

Encore une fois : pas de doute qu'il soit venu en aide à d'autres. Bien que son style d'aide semble dicté par les mœurs du temps, il s'efforce de soutenir ses parents et la famille au moment de la mort de Louis (29, 30, 31) et ses lettres de Chine racontent une partie de l'aide qu'il a prodiguée (même en donnant un bandage herniaire légèrement utilisé à un chinois; le résultat fut que l'homme s'en alla en courant et en chantant les commandements du Seigneur et fut, par la suite, baptisé (100.)

- *Organisation (ordre)* : obtenir la propreté, l'équilibre, la netteté et la précision.

Comme nous l'avons vu, Jean Gabriel a recherché et a admiré l'ordre. Ceci se remarque dans son attention aux détails, pour ne pas dire même parfois aux minuties ; dans 78, il note que, alors qu'il a appris que St Bernard a été déclaré docteur, l'Ordo ne le mentionne pas. Dans la même lettre, il recherche une déclaration claire des privilèges détenus par la Congrégation en Chine. La lettre 41, à son cousin, Gabriel lazarisite, a trait aux honoraires de messes et aux intentions et est présentée clairement en six sous-sections. C'est une qualité qu'il admire chez d'autres également; à Nozo (70) il écrit que Torrette a deux qualités qui conviennent très bien à sa situation, « la sagesse et une volonté réelle que la Règle soit suivie ».

- *Caractère enjoué* : agir pour le « plaisir » sans rechercher d'autre but.

Le côté espiègle et enjoué ressort peu chez Jean Gabriel, bien que 20 d'entre elles (qui annoncent l'arrivée des lettres de Louis, de Jacques et d'Antoine) aient une tonalité plus gaie que beaucoup d'autres. Beaucoup plus frappant, ses lettres à son plus jeune frère, Antoine, qui se trouve à la maison avec ses parents au Puech, ont tendance, contrairement à celles de ses confrères frères Louis et Jacques, à avoir une tonalité moralisante et expriment peu l'amitié ou cette touche de légèreté qui marquent les autres (de 13, des 34, de 54, de 65) et, peut-être les plus révélatrices, celles qui, adressées à ses parents, bien que polies, révèlent peu de chose de lui-même et se concentrent principalement sur des détails pratiques et en salutations à transmettre à d'autres. Il vaut la peine de noter que seulement 29 lettres (qui ont trait à la mort de Louis) sont adressées aux deux parents ; toutes les autres sont à l'intention de son père avec des salutations, parfois après coup (7), à sa mère. Toutes sont signées J. G. Perboyre : marquées par le caractère formel même dans leur conclusion.

● *Identification (Approbation Sociale)* : gagner du prestige, chercher les honneurs, obtenir l'éloge ou la reconnaissance.

Jean Gabriel ne semble pas rechercher l'approbation sociale en soi et fait attention d'éviter tout ce qui semblerait impliquer qu'il recherche l'honneur en soi (parlant de son rôle en tant que supérieur à St Flour il dit : *quotidie morior -- chaque jour je meurs*). Comme cela a été noté, il a une opinion très élevée du prêtre et du missionnaire, qu'il attribue (89) aux Chinois. Ici, il dit : « le prêtre... peut accomplir ses fonctions divines avec toute l'autorité et toute la liberté propre à son caractère ».

Plus tard, il nie avoir quelque intérêt en étant nommé Supérieur en Chine ou de rechercher quelque autre rôle (98) Néanmoins, il a une très haute estime du rôle et de la vocation du prêtre (ce qui n'était pas rare à cette époque) et ses lettres à Torrette au sujet de la situation en Chine semblent impliquer qu'il considère le sien comme une voix qui doit être entendue : par exemple, 90 et 91 qui traite de la nomination des vicaires apostoliques.

● *Satisfaction Sexuelle* : avoir et entretenir une relation érotique.

À part sa sœur Antoinette (Sr Joséphine, FDLC) aucune autre femme n'est le destinataire direct d'une lettre. Antoinette, et sa cousine sœur Apollonie Perboyre, FDLC (36 et autres), sont mentionnées directement dans les lettres à Jacques et Gabriel, comme sa mère et ses sœurs, Jeanne et Marie-Anne, sont mentionnées dans des lettres qu'il envoie à la maison et cela pas toujours par le nom; dans la lettre 18, à son père, Antoinette est décrite comme « ma sœur qui est au couvent ». Quelques sœurs, Pellet (40) et Boulet (50), Supérieure générale, sont mentionnées par leur nom mais d'autres sont saluées d'une manière générale : « les mères du séminaire » (40). Aucune femme en Chine n'est mentionnée par son nom, même la femme qu'il a guérie de la possession.

Ses rapports avec les hommes, indépendamment de la relation avec les confrères, sont affables mais pas particulièrement intimes; personne ne reçoit plus de lettres qu'un autre, indépendamment de Louis et son oncle. Il fait preuve d'une émotion touchante dans sa lettre d'adieu à Louis avant que ce dernier ne se mette en route pour la Chine : « pardonnez-moi si je reconnais que je ne suis pas maître pour retenir mes larmes » (23). À son oncle, après la mort de Louis, il écrit (30) :

*Qu'avais-je de plus cher parmi les hommes que ce pauvre frère ? Je suis inconsolable. Mon cœur est déchiré ; des ruisseaux de larmes ne cessent de couler de mes yeux ; j'en arrose chaque jour les autels de mes larmes...*

pourtant il continue presque avec un ton de sermon :

*Ah ! , mon frère bien-aimé, depuis bientôt un an ton corps est enseveli dans les profonds abîmes de la mer et ton âme repose dans le sein de la divinité. Dédommage-nous de notre douleur par ta bienheureuse protection et obtiens à ceux qui te pleurent la grâce de partager un jour ta gloire et ton bonheur. (30)*

Oncle Jacques est décrit dans des lettres à Louis (8 et 9) comme « mon oncle », bien qu'il soit aussi l'oncle de Louis. Comme cela a été observé, son rapport avec son propre père est marqué davantage par le devoir filial que par l'affection. Le plus révélateur (bien que cela ait pu être une convention à cette époque), il « vouvoyait » (Il utilise le « vous » conventionnel au lieu du « tu » familial) même Louis, Jacques et Gabriel. Seulement Jacques (Jacou) et Jeanne (Jeanneton) ont des petits noms.

- *Assistance*, appui : avoir ses besoins satisfaits par un objet allié, recherche constante d'aide.

Comme nous l'avons observé, dans un certain sens Jean Gabriel s'est allié à la Congrégation comme source de support affectif mais, dans ce cadre, il ne semble pas dépendre particulièrement de ce support.

- *Dépassement* : s'efforcer constamment de surmonter des expériences difficiles ou humiliantes. Tandis que nous avons observé sa tendance à éviter le blâme, néanmoins, il est clair que ce besoin de dépassement a été, de bien des manières, la marque de sa vie. Il a tâché, en particulier dans sa mission en Chine, de surmonter ses limites et, aussi, sa fragilité physique.

### **Quelques conclusions**

De ce qui précède, nous pouvons conclure que, malgré quelques zones de conflit significatives dans sa vie, Jean Gabriel Perboyre, d'une manière générale, était adapté à la vie à laquelle il s'est senti appelé. Ses défenses, en particulier sa tendance à un certain côté grandiose et, par extension, à rabaisser d'autres, peuvent indiquer une certaine immaturité et ceci peut être confirmé par son manque apparent de relation à d'autres, bien que ce dernier doive être compris dans le contexte de l'époque où il a vécu. Il y a également un degré d'atermolement ; beaucoup de lettres (1, 3, 4, 5, 11, etc....) commencent par des excuses pour ne pas avoir écrit plus tôt et il est clair que les gens en avaient pris conscience ; « vous devez trouver étrange que j'aie tant différé à vous écrire » (3, à son père) ; « j'avoue que j'ai été un peu négligent » (4, à son père) ; « vous semblez vous plaindre que je ne vous écrive pas plus souvent » (11, à Louis). Cela a pu également avoir été symptomatique d'une certaine agressivité passive ; (17, à Louis) « ... calmez votre colère et, s'il vous plaît, n'excitez pas la mienne ».

Il semble également qu'il y ait eu une certaine distance affective; dans la lettre 18 il écrit à son père : « bien que je sois très occupé en ce moment, je profiterai de cette occasion ... pour vous écrire deux mots. Je dois vous annoncer d'abord que je n'irai pas vous voir cette année... ». Le fait est énoncé d'une manière abrupte et il n'y a pas grand chose pour l'adoucir, ni aucun regret à ne pas pouvoir retourner à la maison. Il continue. « Je vous dirai également que je me ferai une joie de vous obtenir un cheval ». Sa lettre (6) annonçant son ordination est écrite le 2 novembre 1826 ; il a été ordonné 23 septembre de cette année.

Néanmoins, il n'y a aucun démenti réel, aucune projection authentique ou quelques autres défenses « infantiles » et les autres défenses qu'il utilise : l'altruisme, l'humour et la compensation, indiquent un degré de maturité. Il est conscient du monde dans lequel il vit, même au-delà des confins de la France : « les pauvres catholiques d'Irlande sont morts de faim » (c'était une famine avant celle de 1831, pas celle de Gorta Mor de 1847). Ceci dit dans la lettre 26, à Louis (Jean Gabriel ignore que son frère est déjà mort pendant la traversée en mer) et dans celle ci il mentionne également la situation en Italie, Pologne, Belgique et Hollande, presque toutes à partir d'un point de vue catholique.

Étant donné ce que nous avons ici, avec toutes les recommandations précisées, une certaine idée de la personnalité de Jean Gabriel Perboyre, et, en particulier, une certaine compréhension du niveau où on pouvait le situer dans ce que Rulla a appelé la deuxième dimension (le bien vrai et apparent) comment pouvons nous comprendre son progrès dans la sainteté ?

### **Le parcours des exercices spirituels**

Ce travail n'implique en aucune manière que Jean Gabriel Perboyre était « au fait » avec les exercices d'Ignace de Loyola. Il faut les voir, plutôt, comme un guide de progrès d'une âme dans la sainteté. Ignace a divisé les exercices en quatre semaines (bien que ce ne soient pas nécessairement des semaines chronologiques) chacune avec un but particulier. Il faut se souvenir que les exercices présupposent un engagement antérieur à Jésus Christ et au service des personnes, dans la vie publique ou dans l'église. Nous pouvons considérer cet engagement comme acquis dans le cas de Perboyre.

Les exercices de la première semaine « orientent la mémoire, la compréhension et la volonté libre vers ... des péchés » et, certainement, les premières lettres de Jean Gabriel montrent cette conscience du péché dans sa vie : « je crains fortement, cher frère, d'avoir étouffé par mon infidélité à la grâce les germes d'une vocation (en Chine) semblable à la vôtre » (19) et « ayez compassion d'un misérable qui ne fait qu'amasser des trésors de colère pour l'éternité » (même lettre). « Je crains de ne pas avoir été fidèle à la vocation que

le Seigneur vous a donnée... Obtenez-moi de sa miséricordieuse bonté le pardon de mes misères, ... afin que je devienne un bon chrétien, un bon prêtre, un bon missionnaire » (23, à Louis). De Macao, en 1835, il écrit à Antoinette :

*Je vous assure que je ne crains pas même l'empereur, ni les mandarins ni leurs satellites. J'ai toutefois dans ce pays ci un ennemi particulier dont je dois beaucoup me défier. Pour celui là, il est vraiment à craindre : c'est le plus mauvais sujet que je connaisse; ce n'est pas un chinois, c'est un européen. Il fut baptisé dès son enfance, depuis il a été ordonné prêtre. De France il est venu en Chine avec nous sur le même navire. Je ne puis pas douter qu'il me poursuive partout et il causerait certainement ma ruine si j'avais le malheur de tomber seul entre ses mains. Je ne vous le nommerai pas, car vous le connaissez. Si vous pouviez obtenir sa conversion vous lui rendriez un grand service et votre frère vous devrait son bonheur. (69)*

Cela peut être le langage d'un autre temps, exprimé en terme de piété et de dévotion, mais il est clair qu'il est conscient de ses péchés et de ses limites.

Ce sens de l'appel à la fidélité et à la droiture de vie n'est pas confiné à lui-même, à Antoine (34) il écrit : « réconciliez-vous de temps en temps avec Dieu par une bonne confession » et de Macao il écrit : « je ne cesserai de vous exciter et de vous encourager à la vertu et à la pratique de tous vos devoirs » (65).

La Deuxième Semaine des exercices de St Ignace se concentre sur l'incarnation et la vie terrestre de Jésus. Il est à noter que Jean Gabriel avait une « haute estime » du christianisme; écrivant à Jacou (31) il dit :

*Tachez d'éviter un écueil que rencontrent souvent les étudiants en philosophie ; en s'accoutumant à parler de Dieu avec une liberté qui n'est pas toujours respectueuse, ils affaiblissent insensiblement en eux les sentiments religieux que doit inspirer l'idée de cette adorable Majesté (31) 23 février 1832.*

La maladie de son père (43) est vue quant au propre bien de l'homme et par la souffrance il expie les douleurs qu'il aurait à endurer au purgatoire.

*... Je le prie ainsi de profiter des grâces de la maladie par une sainte résignation et une patience parfaite. Je lui conseille beaucoup de faire pendant sa convalescence une confession générale de toute la vie.*

Dieu est envisagé, au-dessus de tout autre, comme le tout puissant avec pouvoir sur la vie et la mort, l'Éternel, le Mystérieux.



La Troisième Semaine des Exercices se concentre sur la passion et la mort de Jésus. Bien qu'il y ait peu de référence directe à la vie de Jésus, nous pouvons saisir la compréhension qu'a Jean Gabriel du mystère Pascal. Le centre d'intérêt est plutôt le vendredi saint que le matin de Pâques; à Jean-Baptiste Nozo, Général Supérieur, il écrit (70) :

*Soldat à qui la témérité tient lieu courage, j'ai senti mon cœur tressaillir à l'approche du combat. Je n'ai jamais été plus content que dans cette circonstance. Je ne sais ce qui m'est réservé dans la carrière qui s'ouvre devant moi : sans doute bien des croix, c'est là le pain quotidien du missionnaire. Et que peut-on souhaiter de mieux en allant prêcher un Dieu crucifié ? Puisse-t-il me faire goûter les douceurs de son calice d'amertume ! ... Puisse-t-il me rendre digne de mes devanciers que je vais rejoindre ! Puisse-t-il ne pas permettre qu'aucun de nous ne dégénère des beaux modèles que notre Congrégation nous présente dans ces pays lointains. (70)*

La foi est comprise comme participation à ce mystère et, en particulier, dans la souffrance. L'évangélisation est comprise en termes de conversion des païens pour que leurs âmes ne soient pas damnées.

*Il y a incomparablement plus de païens que des chrétiens. Vous devez prier pour leur conversion. Il s'en convertit tous les ans un grand nombre (83, à son père.) et le nombre d'ouvriers n'est pas encore suffisant pour soigner les seuls chrétiens, qui, cependant au milieu de cette innombrable population chinoise qui sert le démon, ne paraissent que comme ces rares épis qui échappent à la faux du moissonneur (86).*

## **Conclusion**

Que pouvons-nous alors dire du développement psycho-spirituel de notre confrère canonisé récemment ?

Il semble avoir une personnalité quelque peu distante, pas vraiment proche de personne et parfois inconscient des sensibilités des autres. Il manifeste certaines défenses immatures dans son côté pompeux et, en vérité, il a parfois une tonalité solennelle. L'attention aux détails et aux minuties pourrait indiquer une certaine qualité obsessionnelle ou compulsive et il semble plus soucieux de forme et d'ordre que de contenu et d'esprit. L'autorité est comprise avec sa connotation hiérarchique et comme quelque chose devant laquelle il faut s'abaisser. Bien qu'il utilise les expressions qui « le rabassent » lui-même, il montre peu de perspicacité quant à son propre caractère et, de bien des manières, semble, dans le fond, être le même Jean Gabriel dans la lettre 101 qu'il l'était dans la lettre 1. Son image de Dieu semble tout à fait distante et majestueuse; il

est peu question d'incarnation dans sa pensée ou son expression. Je pense que, comme Torrette, j'aurais trouvé mon confrère comme ayant quelque chose "d'un bâton sec" mais, en même temps, un ouvrier volontaire, un confrère fidèle et un missionnaire enthousiaste.

Son martyre semble en quelque sorte comme une interruption dans le pèlerinage de sa vie; on pourrait à peine dire qu'il était le plus accompli des hommes ou que sa spiritualité était vraiment profonde. Ceci, de toute façon, ne diminue en rien le courage, la valeur et la foi qui ont soutenu son acceptation du martyre. Dans la zone de la liberté qui s'offrait à lui, il a choisi de répondre dans la foi, en travaillant avec d'autres pour le royaume de Dieu et, quand cela fut nécessaire, d'offrir sa vie pour Dieu, pour la foi et pour ceux qu'il a servis.

(Traduction : NOËL KIEKEN. C.M.)

## Lettres de Jean-Gabriel Perboyre à sa famille

par Thomas Davitt, C.M.  
Province d'Irlande

Jean-Gabriel meurt en 1840. En 1940, le Frère Joseph Van den Brandt, C.M., édite, imprime et publie toutes les lettres de Jean-Gabriel qu'il a pu retrouver, qu'elles soient originales ou copiées<sup>1</sup>. Cette publication contenait 102 lettres. Une édition révisée de cette œuvre est publiée<sup>2</sup> en 1996 avec le même nombre de lettres, aucune autre n'ayant été retrouvée depuis la première édition.

De ses lettres, soixante-trois sont adressées aux membres de sa famille; le reste est en majeure partie destiné à des confrères et un très petit nombre à des connaissances. De tous les membres de la famille, celui qui a reçu le plus grand nombre de lettres est son oncle Jacques Perboyre, C.M. (1763-1848) : dix-sept lui ont été envoyées pour un total de cinquante pages imprimées. En seconde place, son frère Louis (1807-1831) en a eu quatorze; vient ensuite son père Pierre (1771-1860) avec onze. Sept sont parvenues à son frère Antoine (1813-1860) et six à son frère Jacques (1810-1896). Sa sœur Antoinette (1815-1898) en a reçu une. Ses sœurs Jeanne (1805-1854), Mariette (1809-1826?) et Marie-Anne (1817-1896) n'en ont pas reçu. Quelques-unes sont adressées à des cousins. Aucune correspondance avec sa mère : ceci indique, à mon sens, qu'elle était analphabète. Un seul envoi est adressé conjointement à son père et à sa mère, après avoir appris la mort de son frère Louis. On se rappellera qu'il s'agit uniquement de textes qui ont été conservés. Nous n'avons aucun moyen de savoir si d'autres écrits ont été envoyés à des membres de sa famille et détruits par la suite.

### Lettres à son père

En novembre 1816, quelques mois avant son quinzième anniversaire, Jean-Gabriel se retrouve pensionnaire à l'école dirigée par son oncle Jacques Perboyre, C.M., à Montauban, à environ 70 kilomètres de sa maison. Il y est envoyé pour accompagner durant les premiers mois son jeune frère Louis, âgé de neuf ans. L'intention des parents est que Louis termine son cours secondaire, tandis que Jean-Gabriel, le fils aîné, serait retiré de l'école vers l'âge de 15 ans pour travailler à la ferme familiale. Le 9 mai 1817, six mois après son arrivée à l'école, il écrit à son père. Il s'agit d'un court billet affirmant que c'est la première fois qu'il prend la plume et qu'il n'a même jamais reçu de lettre. C'est

---

<sup>1</sup> *Lettres du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, Prêtre de la Mission*, annotées et publiées par Joseph Van den Brandt, Frère Lazariste, Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1940, 300 pages.

<sup>2</sup> Saint-Jean-Gabriel Perboyre, Prêtre de la Mission : *Correspondance*, annotée et publiée par Joseph Van den Brandt, Frère Lazariste, Pékin 1940; nouvelle édition revue et corrigée; Congrégation de la Mission, Rome 1996, 324 pages.

un écrit typique d'écopier, incluant « Mon frère se porte bien... Mon oncle et mes cousins se portent bien... Nous avons besoin de bas, nous avons besoin d'habits, de culottes ». À la fin, il ajoute : « Je vous embrasse. J'embrasse aussi bien tendrement ma chère mère, mes frères et mes sœurs. » (Lettre 1) Cette tendresse envers sa mère est un élément que l'on retrouve dans la plupart des lettres à son père. Le style et le vocabulaire laissent supposer que son oncle a probablement aidé à la rédaction.

Lorsque son père vient à Montauban pour ramener Jean-Gabriel à la maison, selon le plan établi, il trouve un changement inattendu. Les autorités scolaires proposent que Jean-Gabriel termine ses études secondaires et entre au séminaire en vue de la prêtrise. Cette proposition ne vient pas de l'adolescent lui-même, et lorsqu'il l'apprend, il veut y réfléchir. Son père retourne à la maison et Jean-Gabriel reste à l'école. Le 16 juin, il écrit à son père disant qu'il accepte la suggestion à condition d'avoir son accord. Il est raisonnable de penser que son oncle l'ait aidé à prendre sa décision et à rédiger sa réponse, comme le laissent entendre les deux phrases suivantes, qui ne semblent pas caractéristiques d'un garçon de 15 ans qui écrit pour la seconde fois :

*J'ai consulté Dieu pour connaître l'état que je devais embrasser pour aller sûrement au ciel. Après bien des prières, j'ai cru que le Seigneur voulait que j'entrasse dans l'état ecclésiastique. (Lettre 2)*

La fin de sa lettre est plus indicative de son jeune âge; il a encore besoin d'argent pour des vêtements, et Louis va bien. Il ajoute des caresses pour chacun, en particulier à sa mère.

Puis, un intervalle de près de cinq années s'écoule avant la lettre suivante. Elle est datée de janvier 1822, en provenance de Paris, où il étudie à la Maison-mère lazariste. Elle commence avec une particularité qui réapparaîtra dans sa correspondance avec sa famille, notamment des excuses pour la rareté de ses lettres, sachant que son oncle donnera des nouvelles de lui. (Lettre 3) Dans l'envoi suivant, daté du 30 octobre 1823, il renouvelle ses excuses : «...j'avoue que j'ai été un peu négligent », ajoutant qu'il pense constamment à sa famille. À propos de son frère Antoine, âgé de dix ans, il conseille son père sur la manière de s'y prendre avec lui. D'une part, il ne doit pas le « pousser » à la prêtrise; d'autre part, il court le danger d'être corrompu par les domestiques et les ouvriers de la ferme au langage grossier, ces personnes étant très différentes en l'absence de l'employeur. (Lettre 4)

En juin 1826, son père lui reproche de ne pas écrire assez souvent; pourtant, il ne répond à sa lettre qu'à la fin d'août, demandant d'excuser le délai. Il réclame des prières en vue de son ordination prochaine à la prêtrise. Aucune mention n'est faite de sa mère. (Lettre 5)

Ordonné en septembre 1826, il n'a pas écrit chez lui avant le 2 novembre, soulignant qu'il a célébré la messe pour ses parents et ses amis et les remerciant de toutes leurs prières. (Lettre 6) Viennent ensuite deux autres lettres, l'une datée de 1827 et l'autre de 1829. Il donne des nouvelles de son travail comme professeur, parle de son état de santé et de ses projets pour l'été. Dans sa lettre du 17 juillet 1827, il ne mentionne sa mère que dans un post-scriptum :

*Si je termine cette lettre sans donner à ma très chère mère aucun témoignage de piété filiale, ce n'est pas que je l'oublie, mais je sais que vous lui interpréterez parfaitement mes sentiments.* (Lettre 7)

Datée du 17 juillet 1829, sa lettre suivante évoque son surplus de travail; il prévoit la possibilité d'envoyer du courrier chez lui par quelqu'un qui ira dans cette direction. Aucune référence à sa mère. (Lettre 18) Puis, le 15 février 1832, de Saint-Flour où il enseigne à ce moment-là, il adresse une lettre pleine d'émotions à son père et à sa mère, après avoir appris la mort de son frère en mer :

*Mon cher Père et ma chère Mère,  
Mêlons nos pleurs, unissons nos prières : notre cher Louis n'est plus!  
Quelle douloureuse nouvelle pour vous, pour moi, pour toute la famille!*

Il enchaîne en recommandant de voir ce triste événement du point de vue de l'espérance chrétienne et de la confiance en Dieu. (Lettre 29)

Un an plus tard, le 12 janvier 1833, Jean-Gabriel écrit de Paris où il entreprend une nouvelle tâche; il n'a pas eu le temps de communiquer avant de quitter Saint-Flour, mais aussitôt arrivé à Paris, il écrit à sa sœur pour qu'elle transmette toutes ses nouvelles. Son nouvel emploi est meilleur pour sa santé. Son frère Jacques est dans sa première année de séminaire depuis septembre et il est en excellente santé. Une lettre de sa sœur Antoinette, souligne-t-il, l'a informé que son père se porte bien. Toutes ces références à la santé l'amènent à prodiguer quelques conseils à son père :

*...ne vous refusez pas les ménagements que votre âge demande; la santé vous est nécessaire pour diriger les affaires temporelles de la famille et penser sérieusement aux affaires spirituelles de votre conscience dont il importe par-dessus tout que vous soyez prêt à rendre compte à Dieu quand il jugera à propos de vous appeler à l'ui.* (Lettre 32)

Le père est âgé de 62 ans au moment de cette lettre. On ne voit pas trop pour quelle raison le fils juge nécessaire de lui donner ces conseils. De fait, son père vivra 27 ans encore, jusqu'à l'âge de 89 ans en 1860. Sa mère mourra à 84 ans en 1862.

En janvier 1834, il rapporte que sa sœur Antoinette, entrée chez les Filles de la Charité quelques mois plus tôt, lui a transmis une lettre à remettre à la maison, mais il l'a envoyée par mégarde à son oncle Jacques ! (Lettre 42)

Sa dernière lettre à sa famille a été écrite en Chine le 22 août 1836, un an après son arrivée à Macao. Elle n'est pas bien longue, moins de deux pages imprimées. Il donne un aperçu de son apostolat en mission chinoise. Au milieu de la lettre, se trouvent quelques lignes qui ont été citées dans le décret de sa canonisation :

*Nous avons des fatigues et quelques peines à supporter, mais il y en a partout, et puis il faut bien gagner le ciel à la sueur de son front. Si nous avons à souffrir le martyre, ce serait une grande grâce que le Bon Dieu nous accorderait ; c'est une chose à désirer et non à craindre.*

Jean-Gabriel sollicite des prières pour lui-même et pour la conversion des Chinois; le 4 de chaque mois il dira une messe pour ses parents vivants, et le 5 pour ses parents décédés. (Lettre 83)

### **Lettres à son frère Louis**

Dans les lettres à son père, Jean-Gabriel ne semble pas totalement à l'aise. Certaines donnent l'impression d'avoir été rédigées par sens du devoir, comme si c'était une *obligation* plutôt qu'un réel *désir* de lui écrire. Ses lettres à son frère Louis sont totalement différentes. Elles révèlent son désir et son bonheur de lui écrire, et elles démontrent l'affection profonde qu'il a pour Louis, tout en reflétant l'affection manifeste que Louis a pour lui.

La plus ancienne lettre à Louis qui a été conservée date du 2 septembre 1827. Jean-Gabriel vient de terminer sa première année de sacerdoce et enseigne au grand séminaire à Saint-Flour. Elle est écrite une semaine après son arrivée à Montauban où il vit avec son oncle. Louis est à la Maison-Mère à Paris pour terminer son séminaire et doit prononcer ses vœux trois semaines plus tard. Le début du message contraste avec certaines de ses lettres à son père, où il s'excuse de ne pas écrire. Sa lettre à Louis commence ainsi :

*Je trouve tant d'occasions pour vous écrire ces jours-ci, que je serais inexcusable en ne le faisant pas : aujourd'hui c'est un jeune protestant converti qui part pour Saint-Sulpice ; demain c'est M. Gratacap qui passe par le courrier ; il se rend à Paris; il ira sans doute vous voir. (Lettre 8)*

Il explique être arrivé à Montauban le 26 août, et le 28, fête de saint Augustin, il lui a fallu mettre une heure pour « se débarrasser » d'un panégyrique du saint que les Ursulines lui « avaient jeté sur le dos ». Les lettres à son père ne

présentent pas ce type de vocabulaire désinvolte. Louis n'a pas à s'inquiéter de sa santé, puisque les Ursulines et son oncle prennent si grand soin de lui. Viennent ensuite des informations sur les activités à Montauban auxquelles Louis s'intéresse, telles le jour de la remise des prix, suivies de quelques spéculations sur les nominations futures dans la communauté. Le style de la lettre est décontracté et familier, contrairement aux lettres à la maison.

L'envoi suivant à Louis est rédigé deux mois plus tard, le 31 octobre 1827. Là encore, il prévoit la possibilité d'envoyer du courrier par un confrère qui quitte Saint-Flour pour Paris. Il félicite Louis pour ses vœux, donne des nouvelles de sa visite à la maison durant l'été et de celles qu'il a reçues d'eux depuis. Il décrit ses déplacements de l'été : douze jours à la maison au Puech, trois à Cahors, douze à Montauban, quatre ou cinq à Carcassonne ou Montolieu. Ce voyage a été long en distance mais court en temps, utile, plaisant et pas trop cher. Il continue :

*Enfin je suis arrivé à Saint-Flour au moment du brouhaha que je n'ai ni le temps ni l'envie de vous dépeindre. Je ne vous parlerai par non plus de diverses phases de ma manière d'être qui se sont si rapidement succédées depuis cette époque. Promu au pouvoir, j'en suis déchu et cependant m'y revoilà ; on pourrait faire sur tout cela des tragédies, voire même un poème épique, mais il faut attendre jusqu'à la fin... A un autre jour le reste, il est près de onze heures du soir. (Lettre 9)*

Le post-scriptum dévoile un peu plus le caractère de Jean-Gabriel :

*M. Trippier emporte les regrets et l'estime du diocèse excepté peut-être de quelques personnes dont la malveillance encore l'honore. Pour moi, je n'avais jamais [été] aussi sensible à la séparation d'un confrère.*

Jean-François Trippier, qui apporte la lettre à Paris, est le confrère dont Jean-Gabriel a hérité de la succession comme supérieur d'un pensionnat de l'État pour garçons. Trippier était au centre d'un malentendu auquel fait allusion cette lettre, impliquant l'évêque, le supérieur lazariste du grand séminaire et le supérieur général. Jean Grappin, le supérieur du grand séminaire, avait recommandé Jean-Gabriel comme successeur de Trippier, poste qu'il occupera durant cinq ans.

Cinq mois plus tard, le 24 mai 1828, il écrivait une autre lettre à Louis, qui se plaignait que Jean-Gabriel ne communique pas plus souvent. Jean-Gabriel objecte que Louis n'a aucune idée de ses occupations, avec :

*4 ou 5 classes ou répétitions par jour. Obligé en qualité de directeur, d'économe etc., etc. d'être toujours à tous et à tout, et partout à la fois,*

*comment pourrais-je aller de temps en temps me récréer avec vous [par lettre] à Paris ?*

Il explique ensuite à Louis qu'il a été malade durant une semaine et c'est pourquoi il a eu le temps et l'occasion de lui écrire. Avec une pointe d'humour, il poursuit d'une façon qui montre la bonne relation entre eux :

*Vous venez ensuite me proposer une partie de philosophie. Oubliez-vous donc que je marche à présent sur un tout autre terrain? Il me serait plus facile de vous réciter le Rudiment d'un bout à l'autre, que de vous dérouler une thèse de philosophie. Que j'ai dégénéré ! Si vous m'aviez proposé quelques petites questions grammaticales, à la bonne heure, j'aurais peut-être tâché de vous répondre ; en commençant par relever les fautes qui vous ont échappé dans votre lettre, je vous aurais dit par exemple, que la conjonction française quoique gouverne toujours le subjonctif; qu'il ne faut point de tréma sur ait troisième personne du singulier du verbe avoir ; qu'on met un accent aigu et non pas un accent circonflexe sur le deuxième é du mot réfléchir ; que la lettre de quelqu'un, c'est celle qu'il a écrite, et non pas celle qu'il a reçue ; que telle tournure de phrase n'est pas française, etc. etc. etc. Mais pour la philosophie, que voulez-vous que je vous en dise ? Je n'y pense plus.*

Puis il taquine Louis sur son ambition de devenir professeur de philosophie :

*...ce n'est pas une petite affaire que d'être professeur de philosophie dans un temps où chacun se fait sur cette science les idées qu'il lui plaît, où chacun a son système, ses opinions, où il y a autant d'écoles que de maîtres.*

Il termine en proposant ce qui semble être une liste de lectures importantes à faire, sans doute à ne pas prendre au sérieux. (Lettre 11)

La lettre suivante est écrite sept semaines plus tard, à dix heures du soir, au moment où Jean-Gabriel avait fait monter à sa chambre deux garçons turbulents « qui après avoir troublé le repos des autres, m'empêchent d'aller prendre le mien ». (Lettre 12) Leur punition, apparemment, consistait à rester au garde-à-vous pendant un certain temps. Il donne ensuite des nouvelles de son jeune frère Jacou, âgé de 18 ans en 1828, qui se trouve à l'école de son oncle à Montauban. Tous ses bulletins scolaires sont satisfaisants, et il est l'un des meilleurs élèves de sa classe. Puis la lacune de la famille Perboyre est de nouveau évoquée : « Il y a longtemps qu'il ne m'a pas écrit lui-même. » La possibilité que Jacou suive ses deux frères aînés dans la communauté lazariste est mentionnée de façon explicite, comme si c'était l'évidence même. Jean-Gabriel écrit :



*...j'ignore quelle conduite je dois tenir. Ainsi jusqu'à ce que j'y voie plus clair, je m'abstiendrai de toute démarche par rapport à notre cher frère. Pour vous si vous avez là-dessus des lumières particulières, agissez en conséquence.*

Il est déçu que Louis n'ait pas donné des nouvelles des confrères et des activités de la Maison-Mère, car il devrait réaliser combien il est toujours intéressé à en recevoir. Peut-être était-ce de « potins » dont il avait vraiment envie !

Cinq semaines plus tard, l'envoi du 16 août 1828 arrive de Saint-Flour. Les deux premiers paragraphes font référence aux affaires financières, sur lesquelles une note de bas de page aurait été utile. Jean-Gabriel, d'après une suggestion à peine voilée de Louis, est d'accord pour contribuer aux frais d'éducation de Jacou, comme ils l'avaient déjà fait pour leur sœur Antoinette, âgée de 13 ans en 1828. Le ton de la lettre semble indiquer que le Supérieur Général, Pierre-Joseph Dewailly, ait déjà aidé financièrement la famille Perboyre. La lettre poursuit :

*Jugez avec que plaisir je verrai notre frère aller compléter son éducation au collège de Montdidier, où les études sont si florissantes et l'ordre si parfait !... Me voilà en vacances depuis huit jours. A moins d'un ordre inattendu, je les passerai toutes dans ce pays-ci. Il est juste de travailler un peu pour soi après avoir beaucoup travaillé pour les autres. Priez pour un frère qui vous aime comme lui-même. Adieu. (Lettre 14)*

Cinq semaines plus tard, Jean-Gabriel lui adresse une brève missive de Cahors, où il a séjourné une quinzaine, incluant sa retraite annuelle. Pendant les trois ou quatre jours passés à la maison au Puech, plusieurs se sont informés de Louis et lui offrent leurs amitiés. Jean-Gabriel est sur le point de repartir pour Saint-Flour.

*Jacou serait parti pour Paris en même temps que moi, mais M. Brunet qui doit être son mentor, n'est pas encore prêt. Ils partiront tous les deux de Cahors, lundi soir, 29 septembre, et par conséquent ils arriveront à la capitale, le vendredi soir ou le samedi matin. Ayez soin d'embarquer notre frère assez tôt pour Montdidier. On dit que vous serez envoyé à Montdidier, cette année, je vous en félicite; vous y serez très bien sub omni respectu. Vous soignerez Jacou. (Lettre 16)*

Après cette lettre, il y a un intervalle de sept mois, et Jean-Gabriel accuse Louis de bouderie :

*Je vois bien pourquoi : vous vous êtes imaginé que je n'avais pas remboursé toutes vos avances, en fait de correspondance. Seigneur, calmez votre ire; et n'excitez pas, s'il vous plaît, la mienne... Mais ce serait trop de plaintes. Il vaut mieux que je vous accorde une indulgence plénière ; toutes les circonstances me favorisent pour vous expédier mon bref : me voilà en vacances, à l'occasion de la quinzaine de Pâques... En relisant votre lettre d'octobre, (car il faut bien relire les anciennes, n'en recevant pas de nouvelles), j'ai remarqué quelques fautes que je vais vous signaler. Je sens qu'il n'est pas trop flatteur pour un écrivain de la capitale de recevoir des leçons d'un petit pédagogue... Eh bien ! je vous régente comme il faut, n'est-ce pas ?*

En retour, il demande à Louis de l'aider de ses prières, car il est constamment « saisi de frayeur » à propos de sa responsabilité envers les autres; il s'agit probablement des étudiants sous ses soins. (Lettre 17)

Sept autres mois s'écoulaient avant qu'il ne corresponde avec Louis, le 28 novembre 1829. C'est une lettre intéressante qui passe d'une sorte de badinage fraternel, assez habituel chez lui, à des conseils pratiques pour Louis qui doit partir en Chine; viennent ensuite des conseils spirituels et une allusion à la possibilité de partir lui-même en mission chinoise ; puis il passe aux affaires financières pratiques concernant l'éducation de Jacou, aux problèmes non spécifiés de son oncle à Montauban, et il en rajoute sur les frais d'éducation de Jacou, terminant par un paragraphe sur son surplus de travail. La lettre débute ainsi :

*Malgré toutes vos menaces ou toutes vos prédictions, ma supériorité est encore debout...Je ne saurais qu'approuver et admirer votre belle résolution d'aller évangéliser les Chinois. Quelque attachement que j'aie pour vous, avec quelle joie ne vous verrais-je pas franchir les vastes mers de l'hémisphère, pour une aussi belle cause !*

Précisant ensuite que ce serait une bonne idée pour Louis de suivre les cours publics de « physique, etc. », il le met en garde contre trop de confiance en ce genre d'apprentissage, quoiqu'il ait sa place « comme un moyen surnaturel, toutefois indirect et éloigné » de l'évangélisation. Ce qui l'amène à la priorité de l'apprentissage spirituel, recommandant à Louis de se « revêtir uniquement de J.C. ». Puis il confesse sa grande crainte « d'avoir étouffé par mon infidélité à la grâce les germes d'une vocation semblable à la vôtre ».

La question des frais pour Jacou à Montdidier semble provenir d'un manque de clarté dans les arrangements entre Jean-Gabriel, le Supérieur Général et un certain Pierre-Nicolas Vivier, probablement l'économiste de la Maison-Mère. Puisque c'est Louis qui s'est occupé des arrangements, c'est à lui d'éclaircir cette

histoire, mais Jean-Gabriel verra à rembourser. Le paragraphe final contient ce passage :

*Ne soyez pas si exigeant à mon égard. Si vous connaissiez ma position, vous ne me traiteriez pas si impitoyablement. Quoique nous n'ayons encore qu'une centaine d'élèves, je suis accablé de besogne. Je suis extrêmement fatigué d'esprit et de corps. Je ne sais où aboutira un malaise général que j'éprouve depuis longtemps et qui est toujours progressif. (Lettre 19)*

La première page de la lettre suivante est datée du 24 février 1830 et la dernière du 11 mars. Jean-Gabriel s'extasie longuement sur le fait qu'il a reçu un mot de chacun de ses trois frères le même jour, avant d'arriver au point central du message :

*Vous m'avez fait un crime de ce que, dans ma dernière lettre, je ne vous ai rien dit de nos confrères du grand séminaire et de ce que, ordinairement, je ne vous donne pas assez de renseignements. Le premier point me paraissait inutile ; ces Messieurs écrivant à Paris plus souvent que moi. Pour le second, je croyais devoir m'en abstenir par délicatesse, pour ne pas empiéter sur les droits d'autrui...*

La communauté possédait deux maisons à Saint-Flour. Celle dont il vient d'être question est le grand séminaire; plus loin dans la lettre, Jean-Gabriel précise qu'il y rencontre les confrères occasionnellement. Dans l'envoi précédent, il conseillait à Louis de poursuivre des cours de physique; maintenant il l'approuve de prendre des cours de morale théologique, disant :

*Thésaurisez maintenant, munissez-vous de toutes les connaissances théologiques dont vous pouvez avoir besoin dans la suite; car vous n'aurez pas la facilité de les acquérir si vous allez dans les missions étrangères, et vous n'en aurez pas le temps, s'il vous arrive jamais d'avoir un poste tel que le mien.*

Ensuite, il taquine un peu Louis sur ses fautes d'orthographe et ajoute :

*Seulement écrivez-moi souvent, et excusez-moi, si je ne puis vous toujours répondre.*

Et dans un post-scriptum :

*Pour que vous puissiez accorder les 2 dates de cette lettre, je dois vous dire qu'à peine je l'avais commencée que j'ai été obligé de l'interrompre*

*et de la laisser reposer pendant 15 jours. Vous voyez par là combien j'ai peu de temps libre pour vous écrire. Priez pour moi ! (Lettre 20)*

Quatre semaines plus tard, la brève lettre qui suit est un écho de ce qu'il avait affirmé cinq mois auparavant concernant son surplus de travail :

*La quinzaine de Pâques qui est pour tant de prêtres le temps du grand travail est pour moi un temps de repos. Nos élèves sont en vacances. J'avais bien besoin de ce moment de relâche. Je ne crois pas avoir passé deux jours depuis six mois sans avoir senti ma tête rompue, tous mes membres brisés et mon sang tout en feu. Rien ne me fatigue comme le détail de l'administration; rien ne me mine comme la sollicitude. N'ayez pas cependant d'inquiétude sur ma santé; il s'en faut que je sois encore aux abois. Je vais profiter du peu de jours de vacances qui me restent pour consolider les forces de l'esprit et du corps. (Lettre 21)*

En juillet 1830, le roi français Charles X dissout la Chambre des Députés. La population parisienne proteste durant « les Trois Glorieuses », du 27 au 29 juillet. Lorsque ces nouvelles arrivent à Saint-Flour, Jean-Gabriel s'inquiète de la sécurité de Louis et fait même mention de lui durant la messe au memento des morts. De plus, il est furieux à propos d'une information selon laquelle les restes de saint Vincent auraient été jetés dans la Seine. Au moment d'écrire à son frère, le 24 août, il apprend que ses deux craintes étaient sans fondement. Après avoir situé ce qui précède dans le premier paragraphe, il enchaîne :

*Il ne m'est guère possible d'aller vous voir ces vacances. Les circonstances sont si critiques. Ma bourse n'est pas fournie. Ma présence est utile à Saint-Flour. Toutefois je désire ardemment d'avoir l'occasion de vous voir avant votre départ pour la Chine. Quoique je ne sois pas très éloigné de prendre la même route que vous, je ne suis pas assez prêt ni assez décidé de moi-même pour m'embarquer cette année. En attendant j'applaudirai à votre courage et à votre démarche.*

Viennent ensuite des détails concernant les frais d'éducation de Jacou, incluant une provision pour son argent de poche. Puis, il demande à Louis de vérifier si un certain périodique de philosophie chrétienne vaut la peine qu'on y souscrive. (Lettre 22)

Son désir de voir Louis avant son départ ne s'est pas réalisé, et il écrit le 8 octobre :

*J'éprouve d'une manière bien sensible la vérité de ce que dit saint Augustin, que l'on ne connaît jamais mieux l'attachement qu'on peut avoir pour quelqu'un que lorsque on en est séparé. Je ne puis vous voir*

*vous éloigner sans émotion, et pardonnez-moi si je vous avoue que je ne suis pas maître de retenir mes larmes...Je crains de n'avoir pas été fidèle à la vocation que le Seigneur vous a donnée. Priez-le de me faire connaître sa sainte volonté et de m'y faire correspondre... Non, mon très cher frère, je ne vous oublierai pas moi-même : tous les jours de ma vie, je porterai votre souvenir à l'autel. Là nous nous trouverons unis dans le divin Cœur de Jésus...Je vais écrire à nos parents pour les consoler; ils doivent en avoir un peu besoin. Je vous donnerai de leurs nouvelles aussi souvent que je pourrai. Écrivez-nous aussi à toutes les occasions que vous rencontrerez. Adieu, mon très cher frère, je vous embrasse en N.S. dans toute la tendresse de mon cœur. (Lettre 23)*

La lettre suivante est envoyée au Havre trois semaines plus tard, le 27 octobre, avant que Louis ne s'embarque le 3 novembre. Il fait référence à l'atmosphère générale de pessimisme en France et à la rumeur que les Arabes envahiraient et saccageraient Paris. Il demande à Louis d'envoyer des descriptions « détaillées » de son voyage et de son apostolat éventuel en Chine, et de « tout ce qui peut intéresser la curiosité » et édifier. (Lettre 24)

Son dernier envoi à Louis a été écrit huit mois et demi après son départ. À ce moment-là, juillet 1831, la nouvelle de la mort de Louis en mer le 2 mai n'est pas encore connue en France. Jean-Gabriel avait envoyé la lettre à Macao, où Louis était attendu. Les envois précédents commençaient par « Mon très cher frère », mais celui-ci par « Mon très cher Louis ». Jean-Gabriel avait saisi l'occasion qui se présentait pour expédier une lettre en Chine. Après quelques phrases d'introduction, il poursuit :

*Depuis votre départ que de fois n'ai-je pas pensé à vous ? A mesure que vous vous éloigniez, votre souvenir se gravait plus profondément dans ma mémoire, et mon cœur se dilatait de plus en plus sous l'impression de l'amour fraternel. Le jour de la Pentecôte, et ce n'était pas la première fois, j'offris le Saint Sacrifice pour vous ; depuis ma première messe je n'avais jamais versé tant de larmes à l'autel.*

Il donne ensuite quelques nouvelles de la famille et souhaite aller au Puech durant l'été. Dans sa lettre à Louis au Havre, il suggérait à son frère d'inclure des « détails » dans les messages qu'il enverrait de la Chine. Il fait sienne cette suggestion, fournissant à Louis des précisions sur la situation politique et ecclésiastique en France. Concernant le journal *L'Avenir*, voici ses commentaires :

*Comme vous savez, il est rédigé par une armée d'intrépides ultramontains dont M. de Lammenais est le capitaine. Les doctrines qui y sont défendues, ne sont que les principes mieux développés, que M. de Lammenais avait*

*déjà exposés dans son ouvrage des Progrès de la Révolution. Vous ne pouvez vous faire une idée combien ce journal a remué les esprits. En général les évêques de France ne l'aiment pas. Cependant il est plus ou moins lu dans tous les diocèses. Il a partout de chauds partisans et de nombreux adversaires. Il a fait fortune en Belgique. A Rome, il y a du pour et du contre.*

Dans son enseignement à Saint-Flour, Jean-Gabriel était influencé par les idées de Lamennais (dont il a toujours mal épelé le nom, et souvent de manière différente) sur l'éducation, et il semblerait que la condamnation éventuelle de Lamennais par le Pape Grégoire XVI en août 1832 ait été responsable du transfert de Jean-Gabriel de Saint-Flour à la Maison-Mère de Paris ce même mois.

Le passage suivant de la lettre décrit la situation dans d'autres pays européens, tels l'État papal, la Pologne, la Belgique, l'Irlande et l'Autriche, précisant qu'il pourrait donner davantage de nouvelles, mais n'en a pas le temps. (Incidentement, en ce qui concerne ce passage de la lettre, il serait intéressant de savoir comment il envisageait le n° 16 du Chapitre VIII des Règles communes, lorsque plus tard il devint directeur des séminaristes et des étudiants à Paris !) (Lettre 26)

### **Lettres à son frère Jean-Jacques<sup>33</sup>**

Six lettres à Jean-Jacques, surnommé Jacou dans la famille, ont été retrouvées. Elles n'ont pas la même spontanéité que celles destinées à Louis. Jacou avait huit ans de moins que Jean-Gabriel, et il est possible qu'ils ne se soient pas vus depuis le départ de ce dernier en 1817 jusqu'à sa première visite à la maison après son ordination en 1826. La première lettre en notre possession a été écrite de Saint-Flour en août 1828. Jacou devait quitter l'école de son oncle à Montauban pour aller au collège de Montdidier, et Jean-Gabriel désire le voir s'il passe par Saint-Flour. Il avait 18 ans. Jean-Gabriel se dit heureux de ses bulletins, mais les standards étant élevés à Montdidier, il vaudrait mieux qu'il recommence sa deuxième année. (Dans le système scolaire français, la sixième correspond à la classe inférieure, et les élèves avancent année après année à la première, l'année finale). Il lui recommande d'être « moins taciturne, plus ouvert », car il aura plus tard des difficultés relationnelles. « Pour moi je sais bien ce qu'il en coûte. » (Lettre 15)

---

<sup>3</sup> Lors de ma première année de séminaire, 1946-1947, un vieux confrère irlandais, Joseph Sheehy (1865-1948) m'a raconté que lorsqu'il était séminariste à Paris, Jacques Perboyre vivait à la Maison-Mère; il a vécu jusqu'en 1896. D'après ce qui a été rapporté au P. Sheehy, aucune photo authentique de Jean-Gabriel n'existait au moment de sa mort. Toutes les photos reproduites pour la béatification et par la suite ont été basées sur Jacques, qui ressemblait beaucoup à Jean-Gabriel.

La lettre suivante date de février 1832, à l'occasion de la mort de Louis. Elle est très émotive, on le comprendra. Ses parents, assure-t-il, se tirent bien de leur deuil. Cependant, Jacou n'écrit pas assez souvent. Encore une fois, il est intéressant de noter que Jean-Gabriel reproche aux autres une telle négligence, alors que lui fait la même observation lui est faite. Il prévient Jacou du danger d'être submergé par la philosophie et de réduire Dieu à une simple idée (Lettre 31).

Au moment où Jacou est dans sa troisième année à la Maison-Mère, la lettre suivante lui parvient de Batavia (Jakarta) en juillet 1835. Jean-Gabriel parle de sa santé durant le voyage; il a bien dormi, la nourriture étrange ne lui a pas causé trop de problèmes et l'air de la mer lui a plu. Au milieu du voyage, il est tombé sur des marches en cuivre et a subi quelques contusions, mais rien de grave. Il admet avoir déjà éprouvé une certaine crainte de la mer, mais plus maintenant. Il raconte que pour tromper l'ennui du long voyage, il se figurait ce que Jacou pouvait faire à la Maison-Mère à divers moments de la journée (Lettre 59).

En septembre 1835, arrive de Macao un petit bout de lettre; il n'a rien à raconter depuis la communication précédente de Batavia (Lettre 66).

Trois mois plus tard, dans sa lettre de Macao, la phrase d'introduction est amusante : « Il faut que je me hâte de vous donner de mes nouvelles, pour ne pas vous en priver pendant trop longtemps. » Le message est bref et concerne presque entièrement son voyage en Chine, qui commence ce jour-là. Il est vêtu comme un Chinois, a la tête rasée, porte une longue natte et une grande moustache, balbutie le Chinois et mange avec des baguettes. (Lettre 71)

En septembre 1832, un an avant sa capture, arrive de la Chine sa dernière lettre à Jacou. Il plaisante à propos du message de Jacou qui prie Dieu pour que Jean-Gabriel devienne un autre François-Xavier. (Lettre 94)

### **Lettres à son frère Antoine**

Antoine avait onze ans de moins que Jean-Gabriel. Dans les lettres à ses frères, Jean-Gabriel démontre de profonds liens d'affection envers Louis, moins envers Jacou et encore moins envers Antoine. Étant donné la différence d'âge et le fait qu'Antoine était âgé de quatre ans seulement lorsque Jean-Gabriel quitta la maison, il est clair qu'il ne connaissait pas très bien Antoine. Ceci se reflète dans le ton de ses lettres. C'est le genre de correspondance d'un frère aîné entré en communauté qui se croit tenu d'écrire à son frère cadet à la maison. Ce sont des lettres brèves. La première que recevait Antoine, alors âgé de quinze ans, au collège de Montgesty, a été écrite de Saint-Flour en juillet 1828, près deux ans après son ordination. La phrase d'introduction concerne les fautes d'orthographe

dans la lettre d'Antoine. Jean-Gabriel, on se rappellera, taquinait Louis pour ses fautes. Avec Antoine, il n'y a pas de taquinerie. C'est le frère plus âgé qui montre de la compréhension pour les fautes d'un frère plus jeune. Il recommande à Antoine de suivre tous les conseils de ses parents, mais par-dessus tout il doit essayer de plaire à Dieu. Il salue ses parents. Le message est assez succinct. (Lettre 13).

La lettre suivante à Antoine, à la maison, vient de Paris près de cinq années plus tard; elle est concise et commence ainsi : « On dirait que vous boudez, tant on a de peine à vous arracher une lettre. » Jean-Gabriel désire savoir si oui ou non Antoine a été appelé au service militaire. Encore une fois, il recommande à Antoine de bien se conduire avec ses parents, d'être attentif à ses devoirs religieux, de faire une bonne confession, de ne pas suivre le mauvais exemple des jeunes hommes qui abandonnent leur religion. « Nous avons un frère et une sœur dans le ciel, il faut aller les y joindre. » (Lettre 34)

Dix mois plus tard parvient la lettre suivante, en réponse à une communication où Antoine annonce la maladie de leur père. La réaction de Jean-Gabriel est qu'aucune dépense ne doit être ménagée pour le traiter, et il ajoute : « Le Bon Dieu ne l'a affligé que pour son bien, il peut en être persuadé. En souffrant, il expie les peines qu'il aurait à endurer en Purgatoire et il mérite une plus grande gloire pour le ciel. » Aussi, Jean-Gabriel a-t-il conseillé à son père de faire une confession générale et d'en parler avec son confesseur. Ensuite, il prévient Antoine que malgré sa jeunesse, il peut mourir d'un jour à l'autre : « Vivez comme si chaque jour était le dernier de votre vie. » Il lui envoie une douzaine de médailles miraculeuses. Dans un post-scriptum, il offre ses bons souhaits pour la fête de saint Antoine qui aura lieu trois jours plus tard (17 janvier), et il célébrera la messe pour lui ce jour-là. (Lettre 43)

Une autre lettre arrive trois mois plus tard, encore une fois assez sommaire, où il se plaint de ce qu'Antoine n'ait pas communiqué concernant l'état de santé de leur père. Puis il donne des nouvelles de leur sœur Antoinette, qui est entrée chez les Filles de la Charité l'année précédente et qui est à Paris. Leur quartier, semble-t-il, a été épargné lors des récents affrontements de rue, sans doute à cause de la présence du corps de saint Vincent exposé à la vénération d'une foule nombreuse durant la neuvaine (Lettre 47)

Huit mois plus tard parvient la lettre suivante, datée du 20 janvier 1835. Elle est plutôt rudimentaire et commence par des souhaits du nouvel an à toute la famille. Dans la phrase suivante, il déclare : « N'oubliez pas, mon cher frère, que notre vie disparaît comme une ombre, et qu'à la mort nous serons traités comme nous l'aurons mérité par nos vices ou par nos vertus. » Tout comme sa lettre de l'année précédente à la même période, Jean-Gabriel rappelle la fête de saint Antoine et souligne qu'il a célébré la messe pour lui ce jour-là. (Lettre 54)



En septembre de la même année, 1835, arrive une lettre de Macao. Il fait mention d'une lettre envoyée à son père de Java; cette lettre n'a pas été retrouvée. Déjà, il a voyagé plus loin que Louis, et il ajoute : « Ne croyez donc pas qu'aller en Chine, c'est aller à la mort. Mes confrères qui sont venus dans ce pays y vivent comme ailleurs... » Il réfère ensuite au fait qu'Antoine avait prétendu que le départ de Jean-Gabriel pour la Chine signifiait pour lui (Antoine) qu'il serait désormais privé de ses bons conseils. Voici la réponse de Jean-Gabriel :

*D'abord il faut vous rappeler que Dieu a spécialement chargé de votre salut votre pasteur et votre confesseur. C'est à eux que vous devez souvent recourir pour recevoir leurs instructions et leurs conseils. Si donc vos affaires spirituelles n'allaient pas, il faudrait l'attribuer à votre négligence et non au défaut de moyens salutaires et à mon éloignement.*  
(Lettre 65)

J'ai signalé précédemment que dans ses lettres à son père, Jean-Gabriel ne faisait pas toujours mention de sa mère et que parfois il insérait un post-scriptum à son sujet. Toutes ses lettres à Antoine parlent d'elle. Avec son père, il emploie toujours l'expression « Mon père et ma mère », tandis qu'avec Antoine, il utilise presque toujours la formule plus familière « Papa et Maman ».

### **Lettres à son oncle Jacques**

Jacques Perboyre avait huit ans de plus que le père de Jean-Gabriel. Il est entré dans la Congrégation de la Mission en 1783, à l'âge de 20 ans. La date de son ordination n'est pas enregistrée, mais elle se situe probablement au début des troubles révolutionnaires. Durant cette période, il exerça un ministère clandestin, et lorsque les choses se rétablirent, il fonda une école à Montauban. Il mourut en 1848.

Il semble qu'à partir de ses études à Montauban, Jean-Gabriel ait subi une forte influence de son oncle. D'ailleurs, les lettres à son oncle diffèrent de celles adressées aux autres membres de sa famille, parce que tout en étant d'un neveu à son oncle, elles sont également d'un confrère junior à un confrère senior. Elles sont assurément plus intéressantes dans ce qu'elles dévoilent des affaires internes de la communauté que dans ce qu'elles révèlent de la famille. À vrai dire, on n'y trouve que quelques références occasionnelles aux membres de la famille, simplement pour signifier qu'un frère ou une sœur va bien. Dix-sept lettres à son oncle ont été conservées. La première est de Saint-Flour en 1832, lorsque Jean-Gabriel était âgé de 30 ans, et la dernière vient de Honan en 1836.

La toute première, écrite en février 1832, concerne la mort de Louis. Comme la lettre à ses parents, le message est très émotif. Il termine en disant que Louis

*...s'est élancé à travers les mers, cherchant la mort des martyrs. Il n'a trouvé que celle d'un apôtre. Que ne suis-je trouvé digne d'aller remplir la place qu'il laisse vacante ! Que ne puis-je aller expier mes péchés par le martyre après lequel son âme innocente soupirait si ardemment ? Hélas ! J'ai déjà plus de trente ans, qui se sont écoulés comme un songe, et je n'ai pas encore appris à vivre ! Quand donc aurai-je appris à mourir ? Le temps disparaît comme une ombre légère, et sans nous en apercevoir nous arriverons à l'éternité. (Lettre 30)*

Plus d'un an après, arrive une lettre de Paris. Suivant son habitude, il commence par s'excuser du long délai pour lequel il n'a vraiment aucune raison. Un paragraphe indique que le supérieur général avait déjà invité Jacques Perboyre à Paris pour qu'il reprenne pleinement la vie communautaire. Jean-Gabriel souligne que cela était simplement une suggestion; apparemment, l'idée était qu'il devienne confesseur des Filles de la Charité à la rue du Bac. Jean-Gabriel assure son oncle qu'il est libre de rester à Montauban « sans encourir ni censure ni irrégularité ». (Lettre 33)

La lettre qui suit parvient seulement trois mois plus tard. Il y a une épidémie de grippe à Paris, et son frère Jacques, alors en première année de séminaire, ainsi que plusieurs prêtres en sont atteints, mais cela ne les empêche pas de poursuivre leurs activités normales. L'objet principal du message est de demander à son oncle d'envoyer à Paris tous les exemplaires des *Méditations* de Pierre Collet, C.M. (1693-1770) qu'il pourra trouver. (Lettre 37) Jean-Gabriel s'adresse à son oncle lorsqu'il a besoin d'information, de livres et de documents sur la Congrégation d'avant la période de la Révolution.

Deux mois plus tard, sa lettre commence par des excuses de n'avoir pas écrit. Il informe son oncle à propos des confrères qui partent en mission. Un prêtre, un séminariste et un frère viennent de partir pour la Syrie. Deux prêtres sont sur le point de s'embarquer pour la Chine, emportant une presse à imprimer avec eux. Dans un mois, un confrère doit aller à Constantinople, et d'autres partiront pour la Syrie au printemps. Il ajoute :

*Ceux qui partent sont au comble de la joie. Ceux qui restent ne se consolent que par l'espoir de les suivre plus tard.*

Puis il demande :

*Si par hasard vous aviez d'anciens cahiers relatifs à la congrégation, comme coutumiers, règlements, circulaires, etc., je vous prierais de vouloir bien m'en faire cadeau. (Lettre 38)*

Les *coutumiers* étaient des cahiers de notes indiquant des lignes directrices.

En novembre 1833, se trouve une lettre qui n'a d'autre intérêt que de s'excuser du retard. (Lettre 39) La suivante, datée du 14 décembre, est moins sommaire. Il est question d'un établissement pour les Filles de la Charité à Montauban, avec beaucoup de détails sur les obligations de la ville à cet égard. Plusieurs lettres de Jean-Gabriel en provenance de Paris montrent qu'il est bien informé des intentions et des actions du Supérieur Général et de son conseil. Très soucieux également de tenir son oncle informé autant que possible sur les affaires de la communauté. Plusieurs des confrères d'avant la Révolution n'avaient jamais vécu la vie communautaire. Il inclut une circulaire du supérieur général adressée uniquement aux confrères français, et il enverra la lettre circulaire générale du nouvel an lorsqu'elle sera imprimée. Puis il parle de la médaille miraculeuse en utilisant cette appellation, et annonce la guérison inespérée d'un confrère souffrant d'une « hernie monstrueuse » grâce à elle. Des médailles seront envoyées à la première occasion. Il signale que Jean-Marie Odin, un confrère français travaillant au Texas, est à Paris avant d'aller à Rome :

*Il demande à grands cris des ouvriers pour recueillir une abondante moisson parmi les protestants et les sauvages. (Lettre 40)*

Il écrit de nouveau environ sept semaines plus tard, à la fin de janvier. Son oncle avait demandé à Jean-Gabriel d'obtenir la permission du Supérieur Général de manger avec les Filles de la Charité lorsqu'il allait les confesser. Le neveu dut avouer : « J'ai tâché de bien plaider votre cause; cependant je n'ai pu la gagner. » (Lettre 44) Le Supérieur Général avait décidé de ne jamais donner la permission à qui que ce soit et avait déjà refusé à d'autres. L'oncle Jacques peut manger avant ou après les sœurs, dans un lieu séparé, mais jamais avec elles.

L'oncle s'était également informé au sujet des suffrages pour les confrères décédés. Jean-Gabriel cite en latin sept lignes découlant de l'Assemblée Générale de 1668. Concernant les honoraires de messes, il cite la circulaire du supérieur général de 1788.

Selon le souhait de l'Assemblée Générale de 1829, le Supérieur Général avait mis en œuvre une commission pour étudier les anciens décrets. Charles-François Lamboley (1763-1847) est nommé président et Jean-Gabriel secrétaire; ils se rencontrent une fois par semaine. Puis, il énumère les nominations récentes de confrères et assure son oncle que s'il désire changer d'idée et venir à Paris, le Supérieur Général l'accueillera. Son oncle, affirme-t-il, est le deuxième plus jeune survivant des confrères d'avant la Révolution. C'est l'une des lettres où

Jean-Gabriel donne des nouvelles de la famille. Son père souffre de rhumatismes, c'est pourquoi les deux douzaines de médailles miraculeuses qui étaient destinées à son oncle à Montauban sont détournées vers son père au Puech. Dans la marge, il ajoute que son oncle en recevra deux douzaines de plus. (Lettre 44)

La lettre 46, datée du 15 mars 1834, donne des nouvelles de la sœur de Jean-Gabriel, Antoinette, qui vient de terminer son séminaire chez les Filles de la Charité de la rue du Bac et qui a pris son premier engagement dans une autre maison à Paris. Il réclame de son oncle des précisions à propos d'un jeune homme qui avait demandé à Jacques à Montauban d'entrer dans la Congrégation. Enfin, il mentionne qu'un autre jeune confrère est parti en Chine, et que deux de ceux qui s'étaient déjà embarqués pour la Chine sont arrivés et ont écrit à Paris.

Vient ensuite un bref message daté du 20 mai 1834. Son frère Jacou doit recevoir la tonsure la veille du dimanche de la Trinité. Deux confrères seront ordonnés prêtres et d'autres suivront en septembre. L'un de ceux qui ont été ordonnés pendant le carême partira avec d'autres au Levant durant l'été. (Lettre 48)

Deux mois plus tard, arrive une lettre plus longue. Il débute par des nouvelles des Filles de la Charité, exprimant combien il aimerait voir leur œuvre s'étendre à Montauban. Il a plus d'une fois entendu dire que le diocèse de Montauban manque la Congrégation de la Mission, qui autrefois dirigeait le séminaire. Il fait allusion à des mésententes non spécifiées qui auraient eu lieu, affirmant que cela n'affecterait aucunement une demande du diocèse pour que les confrères retournent. Il souligne, par ailleurs, que plusieurs demandes semblables de prise en charge de séminaires n'ont pas été acceptées, car la priorité est d'envoyer des confrères dans les missions éloignées. La promesse de deux douzaines de médailles miraculeuses s'élève maintenant à deux cents, qu'il enverra par les sœurs au courant de la semaine suivante. Deux confrères partis pour la Chine en septembre, ont écrit de Batavia. (Lettre 50)

Un court billet, accompagnant la circulaire du Supérieur Général à l'occasion du nouvel an 1835, signale que son frère et sa sœur se joignent à lui pour offrir à leur oncle leurs vœux. (Lettre 53)

Le 27 janvier 1835, il fait part à son oncle qu'il a apporté à la rue du Bac un paquet contenant cent médailles miraculeuses ordinaires, dix en argent, et quelques gravures de la médaille. La troisième édition du récit des médailles a vendu en un mois la presque totalité des 20 000 copies, et une quatrième plus grande édition est en préparation. Il envoie également le troisième numéro des *Annales de la Mission*. (Lettre 55)

Dans une lettre non datée, mais probablement en février 1835, il raconte à son oncle qu'il a été nommé en Chine et qu'il s'embarque au Havre le 10 mars. Il a annoncé la nouvelle à ses parents, espérant « qu'ils sauront faire leur sacrifice en bons chrétiens »; aussi suggère-t-il à son oncle, lorsque l'occasion se présentera, de les aider de ses bons conseils. (Lettre 56)

Les quatre dernières lettres à son oncle viennent du Havre le 18 mars 1835, de Surabaya le 17 juillet, de Macao le 13 septembre et de Honan le 10 août 1836. Ce sont des lettres de « communauté » plus que des lettres de « famille ». Il y a peu de références familiales de neveu à oncle, mais plutôt des nouvelles de confrère à confrère. Par ailleurs, il fait mention de lettres envoyées à d'autres membres de la famille. La Lettre 57, en provenance du Havre, affirme que ses parents « après avoir beaucoup pleuré se sont parfaitement résignés » à son départ, et que son frère et sa sœur à Paris y sont « très bien disposés ». De Surabaya, la Lettre 61, qui fait cinq pages imprimées, contient en presque totalité des « nouvelles du voyage ». Il raconte avoir envoyé une lettre à son père, laquelle n'a pas été retrouvée, et une à son frère Jacou en provenance d'un autre bateau. Il s'agit de la Lettre 59 à Jacou déjà mentionnée. Il souhaite que toutes ses relations voient avant tout à leurs affaires importantes et que la seule attention qui lui soit due, c'est de prier pour lui. Une phrase intéressante révèle l'influence que son oncle exerce sur lui : « Vous savez que je lui dois [la Congrégation] ainsi qu'à vous plus que je ne puis dire. »

Son dernier envoi (Lettre 76), écrit de Honan un an plus tard, le 10 août 1836, fait vingt-trois pages imprimées. Il décrit son voyage à Macao, la colonie portugaise où il a passé presque quatre mois, jusqu'à la Chine, sa destination finale. Il part de Macao le 21 décembre 1835 pour arriver à Honan en juin 1836. C'est une description assez détaillée de son long voyage, qui a été une succession de trajets par voie de terre et par voie de mer. Le message est largement factuel sans réflexions personnelles sur ce qu'il voit ou expérimente. Cela peut s'expliquer en partie par la fatigue. Comme toutes les lettres à son oncle, il débute par « Mon très cher Oncle », et au cours du texte, il reprend cette expression. Plus révélatrice encore, se trouve une phrase dans le premier paragraphe disant qu'il donne signe de vie immédiatement car :

*Je dois donc à l'attachement que j'ai pour le meilleur des oncles et à celui qu'il me porte lui-même de répondre au plus tôt à une telle sollicitude...*

Contrairement aux autres lettres, il termine celle-ci par : « Je suis pour la vie, Mon très cher Oncle, Votre très attaché et respectueux neveu... »

Ce qui nous révèle quelque chose de lui dans ce long monologue, c'est son intérêt pour François-Régis Clet. Près de Ou-tchang-fou où Clet à été exécuté, il est frappé par la coïncidence que le premier office qu'il prie dans le bréviaire à

son arrivée, le 25 avril, renferme la commémoration de saint Cletus, pape et martyr, en français Clet. Il ajoute :

*Il ne me fallait pas un rapprochement si frappant pour me rappeler que j'étais sur les lieux mêmes où notre cher martyr M. Clet avait donné sa vie pour J.C.*

Décrivant son arrivée à minuit à la maison de la communauté à Nanyang-fou, il s'exprime ainsi :

*Quoique ce soit dans cette maison que M. Clet a été pris, j'y suis en sûreté et en parfaite sécurité.*

## **Épilogue**

Vers la fin de la lettre qu'il écrivait en 1832 à un cousin, curé à Jussies, il s'exclame :

*Je dois vous ennuyer, mon très cher cousin, par mon long bavardage.*  
(Lettre 28)

« Ennuyer » n'est certainement pas le mot qui convient à ses lettres, qui sont intéressantes et instructives. Celles aux membres de sa famille nous le révèlent de diverses façons. Celles aux confrères apportent des informations intéressantes sur la Congrégation durant les années après la Révolution. Dans plusieurs lettres aux confrères et à d'autres, il démontre une grande compétence dans la négociation de toutes sortes d'affaires pratiques. Les choses spirituelles sont introduites seulement lorsqu'il juge que le contexte l'exige. Ses lettres survolent sa vie de l'âge de 15 ans jusqu'à sa mort. Nous n'avons bénéficié d'un si large éventail de correspondance pour aucun autre confrère béatifié ou canonisé.

(Traduction : Mme. RAYMONDE DUBOIS)

## Parcours pastoral de Jean Gabriel Perboyre en France

par Philippe Lamblin, C.M.  
Province de Paris

« Supposons le lieu de notre résidence et notre point de départ dans le diocèse de Cahors. Faisons là d'abord quelques missions ; ensuite allons en faire d'autres dans les diocèses d'Albi, du Puy, d'Autun, d'Orléans, de Versailles et d'Amiens ... »<sup>1</sup>

### 1. Montauban

Il y eut dans le courant de l'automne 1817, une grande mission prêchée à Montauban<sup>2</sup>. Les élèves du pensionnat ecclésiastique fondé par Jacques Perboyre<sup>3</sup> y assistèrent. On écoutait ce jour-là un sermon passionnant de l'abbé de Chièzes<sup>4</sup>. L'un des jeunes auditeurs, Jean-Gabriel Perboyre, ressent en son cœur la flamme vibrante de l'appel de Dieu qui lui fait dire : *Je veux être missionnaire*. Allant partager sa joie avec Jacques Perboyre, son cher oncle, il se heurte à un rire quelque peu moqueur. A la rentrée, Jean-Gabriel en est à peine à la classe de cinquième, il allait avoir seize ans et pour l'oncle, l'urgence n'est pas là mais se trouve dans le rattrapage scolaire. Cependant l'appel est solidement ancré dans le cœur de l'adolescent.

Les efforts que fournit Jean-Gabriel sont considérables. A seize ans passés, il est déjà en classe de seconde et a en partie comblé son retard. Il confie ses préoccupations spirituelles secrètes à saint François-Xavier, patron des Missions. Petit à petit la lumière se confirme : non seulement il serait missionnaire mais en plus, il irait en Chine !

Insistant une nouvelle fois auprès de son oncle, Jean-Gabriel, impétueux, se fait plus persuasif. L'oncle Jacques aurait bien aimé lui-même aller en Chine. La Chine représente à cette époque l'idéal missionnaire, comme Madagascar l'avait été du temps de Vincent de Paul pour ses premiers confrères : donner sa

---

<sup>1</sup> Saint Jean-Gabriel Perboyre, Prêtre de la Mission : *Correspondance*, Annotée et publiée par Joseph Van den Brandt, Frère Lazariste, Pékin 1940; Nouvelle édition revue et corrigée ; Congrégation de la Mission, Rome, Detti, 1996. Cf Lettre N° 89 du 25 septembre 1837 adressée à Pierre Martin, C.M.

<sup>2</sup> Evêché et Préfecture du Tarn et Garonne

<sup>3</sup> Jacques Perboyre : oncle de Jean-Gabriel, né à Catus le 10 avril 1763 ; reçu au séminaire de Cahors le 30 août 1783 ; ordonné prêtre le 22 septembre 1787 ; décédé le 8 mars 1848

<sup>4</sup> cf lettre de M.Thyeis à Jacques Perboyre dans *La vie du Vénérable Perboyre*, p 28 à 31, Paris 1853, Ed Librairie Adrien Le Clere

vie pour la cause de Dieu sur des terres lointaines et "infidèles"<sup>5</sup>. Jacques perçoit, maintenant, dans le regard clair et assuré de son neveu, un signe manifeste de l'action de Dieu. Il en informe ses supérieurs et c'est ainsi, que le plus naturellement du monde, le jeune homme est admis officiellement, le mardi 15 décembre 1818, au Séminaire Interne de la Congrégation de la Mission à Montauban, en compagnie d'un jeune Sarladais du nom de Rossignol<sup>6</sup>. Jean-Gabriel poursuivra en même temps ses études inachevées et on lui confiera aussi le soin de faire la classe à quelques enfants.

A force de volonté, et Dieu aidant, Jean-Gabriel s'attelle à cette tâche sans coup férir. Le compagnon qu'il a au noviciat voit déjà en lui « l'idéal de la perfection d'un novice. » Soutenu par la force tranquille et efficace d'un saint Vincent, comme lui bien ancré dans ses sabots ruraux, Jean-Gabriel fixe sa vie sur celle du Christ et se forge une solide spiritualité doctrinale, appuyé encore par des maîtres tels que saint Bonaventure, saint Bernard et sainte Thérèse. A cette école de la vie, il apprend pour toujours à aimer Dieu pour lui-même et à aller de l'avant par amour pour vivre pleinement de sa miséricorde salvatrice :

*Priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés, qu'il me fasse connaître sa volonté et qu'il me donne la force de la suivre.*<sup>7</sup>

A la fleur de ses dix-neuf ans, Jean-Gabriel est appelé à l'émission des vœux au sein de la Congrégation de la Mission, le jeudi 28 décembre 1820 à Montauban.

## **2. Paris**

Les supérieurs convoquent Jean-Gabriel à Paris pour une nouvelle étape. Avant ce long voyage vers la capitale, l'oncle Jacques permet à son neveu de faire escale, durant deux petits jours, au grand Séminaire de Cahors<sup>8</sup> pour y voir ses parents et les embrasser chaleureusement.

Puis, l'heure vient de prendre place dans la diligence qui, en cinq-six jours, le transporte vers les rues pavées de la Grande Ville. Le petit provincial de Montgesty ouvre des yeux ébahis devant cette capitale qui n'était jusque là qu'un nom à apprendre et à réciter à l'école.

---

<sup>5</sup> cf Lettre N° 23 du 8 octobre 1830 adressée à son frère Louis, Lettre N° 56 de Février 1835 et 64 du 13 septembre 1835 adressées à son oncle Jacques

<sup>6</sup> Rossignol : cf Lettre du 21 septembre 1850 de M. Harang, habitant Craon (Mayenne), publiée dans les Annales de la Congrégation de la Mission, T.94, année 1929, N° 2, professeur au petit séminaire de Montauban.

<sup>7</sup> Lettre N° 19 du 28 novembre 1829 adressée à son frère Louis.

<sup>8</sup> Cahors : évêché et préfecture du Lot. Les Lazaristes sont présents au séminaire depuis 1643. Sur la route qui mène les voyageurs de Perpignan à Paris, la diligence traversait Montauban, Cahors, Brive, Limoges



Le long voyage se termine devant les portes de l'Hôtel de Lorges, 95, rue de Sèvres, devenu depuis 1817 la Maison-Mère des Lazaristes. Cette maison, quoique imposante, rivalise d'indigence avec l'étable de Bethléem, selon les dires du futur Père Général, Monsieur Etienne<sup>9</sup>. Les membres de la Congrégation qui y habitent à l'époque sont de vénérables vieillards usés par les chemins parfois pénibles de la Mission mais vraies pierres de refondation de la « petite compagnie » comme aimait l'appeler saint Vincent.

L'enseignement que l'on dispense au séminaire est basé en grande partie sur la réflexion thomiste. Saint Thomas s'avère être un bon maître pour mieux connaître Dieu, mieux l'aimer et le servir, tel que saint Vincent en a donné lui même l'exemple. L'humilité et la prière sont aussi professées et vécues ; elles deviennent le moyen simple et efficace pour procurer une meilleure connaissance de Dieu et de sa volonté et par conséquent, avancer en sainteté.

C'est le samedi 3 avril 1824, que Jean-Gabriel reçoit l'ordre du sous-diaconat dans la chapelle de l'archevêché des mains de Mgr de Quélen<sup>10</sup>.

Jean-Gabriel achève maintenant son cycle de théologie. Il y a grandi spirituellement et son esprit a acquis une maturité réelle. Néanmoins, âgé de vingt-deux ans, il est encore trop jeune pour être appelé au presbytérat. Il faut lui trouver un pied-à-terre pour les deux années à venir. C'est rapidement chose faite avec le Collège Saint-Vincent à Montdidier<sup>11</sup> dans la Somme.

### 3. Montdidier

Cette sous-préfecture possédait un collège tenu depuis 1818 par les pères lazaristes. C'était le premier collège lazariste ouvert après la Révolution. M. Pierre Dewailly<sup>12</sup> en assurait la direction avec comme supérieur M. Pierre Vivier<sup>13</sup>. A l'arrivée de Jean-Gabriel, le nombre d'élèves approchait les deux cents. On confie au jeune homme une classe de sixième qui ne compte que huit élèves. L'impression qu'a faite Jean-Gabriel, à son arrivée, n'est pas en effet des meilleures. Comment, se demande-t-on, lui qui est petit de taille, de caractère réservé à la limite du taciturne, pourra-t-il prendre en charge une grande classe ?

---

<sup>9</sup> Jean-Baptiste Etienne : né le 10 août 1801 à Longeville-lez-Metz, reçu au séminaire à Paris le 4 octobre 1820, fait les vœux le 18 octobre 1822, ordonné prêtre le 24 septembre 1825, élu Supérieur Général le 4 août 1843, décédé à Paris le 12 mars 1874

<sup>10</sup> Mgr Hyacinthe-Louis de Quélen,, archevêque de Paris 1778-1839

<sup>11</sup> Montdidier, sous-préfecture de la Somme,

<sup>12</sup> Pierre-Joseph Dewailly : né le 25 janvier 1759, reçu au séminaire à Paris le 6 décembre 1778, 11<sup>o</sup> supérieur général par un bref du pape Léon XII le 16 janvier 1827, décédé le 23 octobre 1828.

<sup>13</sup> Pierre-Nicolas Vivier : né 12 octobre 1792, reçu au séminaire le 1<sup>er</sup> janvier 1821, fit les vœux le 17 janvier 1823, décédé à Paris le 9 août 1870.

Dès les premiers mois, le nouveau professeur de la classe de sixième sait se faire respecter et apprécier. Dès la retraite de rentrée, il est choisi par ces mêmes élèves, comme directeur d'une petite association qu'ils viennent de créer à l'image de celle des plus grands : la Congrégation des Saints-Anges<sup>14</sup>.

Une grande joie inonde le cœur du jeune sous-diacre lorsqu'il est appelé à Paris pour y recevoir le diaconat au mois de mai 1825. Le samedi 28 du même mois, Jean-Gabriel reçoit donc des mains de l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, l'ordination diaconale en l'église de Saint-Sulpice, proche de quelques pas de la Maison des Lazaristes.

Lors de la rentrée scolaire 1825, Monsieur Vivier, supérieur du Collège de Montdidier confie au nouveau diacre le cours de philosophie nouvellement reconnu par l'Université. Baigné néanmoins par les divers courants de pensées déjà effectifs à son époque, il n'est pas absent du monde de son temps ni de sa recherche intellectuelle. C'est ainsi qu'il écrira à son jeune frère Louis :

*Ce n'est pas une petite affaire que d'être professeur de philosophie dans un temps où chacun se fait sur cette science les idées qu'il lui plaît ; où chacun a son système, ses opinions : où il y a autant d'écoles que de maîtres !*<sup>15</sup>

Et en essayant de recentrer la pensée de son cadet et de promouvoir auprès de lui le bien fondé de la philosophie thomiste, il lui indiquera encore :

*vous trouverez dans Le Traité de l'existence de Dieu par Fénelon et dans celui de la Connaissance de Dieu et de soi-même par Bossuet, plus de métaphysique, et surtout de saine métaphysique, que dans toutes les philosophies du monde.*<sup>16</sup>

Le jeune professeur passe ses journées à travailler pour éveiller les consciences à la Divine Providence ; cela a quelques fâcheuses conséquences sur

---

<sup>14</sup> 1<sup>er</sup> Acte. L'an Mil huit (cent) vingt cinq, le 2 du mois de Janvier Mr Vivier, supérieur du collège et les professeurs, à la suite de la retraite donnée par M. M. Redon et Lacarrère tinrent conseil au sujet de l'établissement de la congrégation des Sts Anges parmi les enfants qui s'étaient fait inscrire pour entrer dans la congrégation. On choisit pour en être les premiers membres les 24 suivants... (suivent 24 prénoms et noms) ... Mr Perboyre fut désigné pour être père de cette congrégation. (signatures) A. Liermont, secrétaire, Frédéric Forest, préfet, Perboyre. Suivent 13 actes d'assemblées où J. G. Perboyre a signé. La 14<sup>o</sup> assemblée s'est déroulée le 15 août 1826. La fin du livret comporte les Règles pour la Congrégation des Saints Anges rédigées certainement par J.G. Perboyre. Registre aux archives de la Maison-Mère.

<sup>15</sup> Lettre N° 11 adressée à son frère Louis le 24 mai 1828

<sup>16</sup> Ibid.

sa correspondance personnelle qui accuse malheureusement du retard. Ainsi, il écrit à son père :

*les jours pour nous commencent régulièrement à 4 heures et ne finissent jamais qu'à 9 ou 10 heures cependant nos occupations nous forcent assez souvent à les prolonger jusqu'à minuit.*<sup>17</sup>

Le diacre Jean-Gabriel sait que le collège assiste, par des bonnes œuvres, des prisonniers séjournant au Palais de Justice tout proche et quelques familles nécessiteuses des faubourgs de Montdidier en contrebas du collège. Il met alors en place, pour compléter ces aides, des quêtes et il mobilise les élèves pour donner de leur personne et de leur temps auprès de ces nécessiteux. A ce propos, on l'entend dire : *Je viens de faire ce que faisait notre saint Fondateur.*

La fin de l'année scolaire tarde, puisqu'il est encore à Montdidier le 24 août 1826<sup>18</sup>. Durant ce séjour montdidierien, Jean-Gabriel s'est peut-être rendu à pied à Folleville au cours d'une longue promenade. Sans doute est-il allé admirer la Cathédrale Notre-Dame d'Amiens et rendre visite aux Pères Jésuites du collège Saint-Acheul<sup>19</sup> à Amiens, où saint Firmin, premier évêque, est enterré depuis le III<sup>e</sup> siècle. Le clergé diocésain local a bénéficié sans aucun doute de ses connaissances théologiques et de son agilité intellectuelle au cours des rencontres décanales qui se déroulaient au collège Saint-Vincent.

Dès le mois d'août, Jean-Gabriel sait qu'on le demande à plusieurs endroits, notamment son oncle Jacques qui ressent déjà la fatigue des vieux jours et à qui il voudrait bien fournir une réponse positive :

*j'avais eu quelque espoir d'aller à Montauban ; mon oncle a fait les plus vives instances pour m'avoir, mais je sais à présent que je n'y serai pas envoyé. Il paraît néanmoins certain que je serai changé, et même s'il faut ajouter foi à quelques petits bruits qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, je serais destiné pour un endroit qui avoisine le Quercy.*<sup>20</sup>

En haut lieu, il est décidé que Jean-Gabriel, après son ordination, sera destiné à l'enseignement dans un grand séminaire.

A l'approche de la prêtrise, il écrit à son père :

---

<sup>17</sup> Lettre N° 5 du 24 août 1826 adressée à son père

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> Cf. Lettre N° 8 du 2 septembre 1827 adressée à son frère Louis

<sup>20</sup> Lettre N° 5 du 24 août 1826 adressée à son père

*il est donc déterminé, mon très cher père, et il n'est plus loin le jour où le Seigneur doit imposer sur ma tête le joug du sacerdoce ! Ce jour sera le plus grand jour de ma vie ! Il faut que la miséricorde de Dieu soit bien grande pour se choisir des ministres aussi indignes ! Vous savez combien j'avais peu mérité cette insigne faveur !<sup>21</sup>*

Fidèle à sa vocation de lazariste, il reprend le témoignage de saint Vincent : « Si j'avais saisi, avant de recevoir le sacerdoce, ce qu'est un prêtre aux yeux de la foi, je n'aurais jamais pu consentir à ce que l'on m'imposât les mains. »

Le samedi 23 septembre 1826 est un grand jour. On commémore le jour anniversaire de l'ordination presbytérale de saint Vincent de Paul. Ils sont 12 jeunes hommes, dont 9 irlandais à recevoir des mains de Mgr Louis-Guillaume Dubourg<sup>22</sup>, évêque de la Nouvelle-Orléans mais nouvellement nommé à l'évêché de Montauban, l'ordination presbytérale en la Chapelle de la Maison-Mère des Filles de la Charité, au 140 de la rue du Bac à Paris, au sein de laquelle, on gardait encore les restes du Saint Fondateur.

Ses deux amis Jean-Baptiste Torrette<sup>23</sup> qui partira en Chine dès 1829, et de Pierre-Jean Martin<sup>24</sup> sont ordonnés en même temps que lui. La famille Perboyre habite trop loin pour ce déplacement, seul le jeune Louis<sup>25</sup> assiste à l'imposition des mains.<sup>26</sup>

Le lendemain, dimanche 24 septembre, le nouveau prêtre célèbre dans l'action de grâce sa première messe, en la fête de Notre-Dame de la Merci, sur l'autel même où repose le corps de Vincent. Enfin, il reçoit des mains du Supérieur Général son ordre de mission pour le grand séminaire de Saint-Flour, dans la Haute Auvergne<sup>27</sup>.

---

<sup>21</sup> Lettre N° 5 du 24 août 1826 adressée à son père

<sup>22</sup> Louis-Guillaume du Bourg : né le 13 février 1766 à Saint Domingue, ordonné évêque à Rome en 1815, évêque de la Louisiane puis évêque de Montauban.

<sup>23</sup> Jean-Baptiste Torrette : né le 28 novembre 1801 à Brioude en Haute-Loire ; reçu au séminaire interne le 9 décembre 1824, ordonné prêtre le 23 septembre 1826, fait les vœux le 17 décembre 1826, économe au Grand Séminaire de Cahors, arrivé à Macao le 18 octobre 1829 où il décède le 12 septembre 1840

<sup>24</sup> Pierre-Jean Martin : né le 26 juillet 1802 à Sainte-Marie, près de Saint-Flour, reçu au séminaire à Paris le 9 décembre 1825, fait les vœux à Carcassonne le 16 avril 1827, successeur de Jean-Gabriel au Séminaire Interne à Paris, décédé le 7 août 1853 à Dax.

<sup>25</sup> Louis Perboyre : né le 23 novembre 1807, reçu au séminaire interne à Paris le 9 septembre 1825, fit les vœux le 23 septembre 1827, ordonné prêtre le 3 octobre 1830 ; embarque pour la Chine le 2 novembre 1830, décède en mer le 2 mai 1831.

<sup>26</sup> Cf. Lettre N° 6 du 2 novembre 1826 adressée à son père.

<sup>27</sup> Cf. Lettre N° 8 du 2 septembre 1827 adressée à Louis

#### 4. Saint-Flour

Saint-Flour est une petite ville de près de cinq mille habitants. A quelques pas de la Cathédrale, surgit le grand séminaire qui fut confié à la Congrégation de la Mission dès 1674. Les lazaristes en furent chassés en 1791 et le retrouvèrent en 1820. Le supérieur en est M. Grappin<sup>28</sup>, un prêtre de la Mission âgé de 35 ans. Il accueille Jean-Gabriel dans les premiers jours d'octobre 1826<sup>29</sup>. Confiné dans une chambre exiguë, il se voit confier la charge de l'enseignement de la théologie dogmatique. Le programme de cette première année a pour thème les Traités de la Grâce et de l'Incarnation.

Malgré sa jeunesse, il marque ses élèves par sa connaissance biblique, notamment en ce qui concerne les textes de saint Paul. Un des séminaristes se plaira à retenir :

*je me souviens toujours, dira-t-il, d'une magnifique préface qu'il nous fit au sujet du traité de l'Incarnation, par le seul développement du texte suivant de la première Épître à Timothée : "Assurément, il est grand le mystère de piété. Il a été manifesté dans la chair, justifié par l'Esprit, contemplé par les anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, exalté dans la gloire" <sup>30</sup>.*

Placé à Saint-Flour, le désir pour Jean-Gabriel de voir sa famille se fait plus pressant :

*J'ai déjà écrit à Paris pour demander la permission d'aller vous voir. J'espère qu'elle ne me sera pas refusée.<sup>31</sup>*

L'année scolaire est lourde à assumer : *Quoique je ne sois pas malade, je me sens très fatigué <sup>32</sup>*. Gardant les soucis de la ferme familiale et de ses affaires courantes, il essaye de vendre le vin de la propriété sur place mais :

*Je ne vois pas grande apparence à ce que votre vin soit placé par ici ; on le trouve fort bon, mais le transport offre trop de difficultés.<sup>33</sup>*

---

<sup>28</sup> Jean Grappin : né le 8 décembre 1791, reçu au séminaire interne à Paris le 1<sup>er</sup> novembre 1816, fit les vœux le 27 septembre 1819, supérieur du grand Séminaire de St Flour, assistant général, décédé à Bordeaux le 4 novembre 1846.

<sup>29</sup> cf Lettre N° 6 du 2 novembre 1826 adressée à son père.

<sup>30</sup> 1<sup>ère</sup> Lettre à Timothée 3, 16.

<sup>31</sup> cf Lettre N° 7 du 14 juillet 1827 adressée à son père.

<sup>32</sup> Ibid.

<sup>33</sup> Ibid.

L'enseignement qu'il dispense se veut d'une fidélité exemplaire à celui de l'autorité ecclésiastique. Il est heurté par les idées gallicanes qu'il pense néfastes pour l'Église. On peut l'entendre dire à ses élèves :

*Gardons-nous bien, Messieurs, de jamais attaquer les prérogatives du Saint-Siège. Ne croyons pas que jamais il dépasse ses pouvoirs dans les décisions qu'il prend, reconnaissons-lui toute l'autorité qu'il s'attribue dans toutes les questions quelles qu'elles soient.*<sup>34</sup>

Néanmoins, il éprouve de la sympathie pour les idées de Lamennais quand celui-ci défend les libertés chrétiennes, notamment celle de l'enseignement. Le paradoxe qu'il semble soulever en approuvant cela, ne lui pose pas question mais ne nuit en rien, d'après ses dires, à sa qualité d'enseignant. Quand le pape Grégoire XVI fera savoir, plus tard en 1832, que les idées de Lamennais sont condamnées, Jean-Gabriel s'y pliera sans mot dire :

*Prions Dieu qu'il nous préserve de jamais trouver à redire aux paroles du Souverain Pontife. C'est à lui que Jésus a dit : « Vous êtes Pierre et sur cette pierre j'établirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas sur Elle. »*<sup>35</sup>

Cette vie trépidante de jeune professeur exige du repos. C'est enfin une chose possible durant l'été 1827, à la fin de l'année scolaire. Il espérait débiter son congé le 10 août<sup>36</sup>. La permission de retourner au Puech a sans doute tardé puisque ses vacances commencent à Saint-Flour vers le 23 août. Du 26 août au 7 septembre, il a séjourné à Montauban chez l'oncle Jacques<sup>37</sup>, à cette occasion, il assiste à une remise des prix de fin d'année au petit séminaire. De là avec ses frères Jacques et Antoine, il rejoint Jean-Baptiste Torrette, compagnon d'ordination, au séminaire de Cahors pour 3 jours. Enfin, il arrive avec ses compagnons de voyage pour passer dix jours au Puech où il retrouve sa famille et ses connaissances après 7 ans d'absence. Après un passage à Toulouse, le voilà à Carcassonne, où il retrouve Pierre Martin, autre compagnon d'ordination, et à Montolieu pour 4 à 5 jours d'où il regagnera les montagnes de l'Auvergne vers les tous derniers jours de septembre. Au cours de son mois de vacances, il a parcouru très certainement un peu plus de 1.100 kms<sup>38</sup>.

---

<sup>34</sup> cf Vauris p 289

<sup>35</sup> cf Vauris p 290

<sup>36</sup> Cf. Lettre N° 7 du 14 juillet 1827 adressée à son père

<sup>37</sup> Cf. Lettre N° 8 du 2 septembre 1827 adressée à Louis « Vous ne sauriez vous imaginer comme je me refais vite, écrit-il à son frère Louis, alors à Paris, à la Maison-Mère, mon oncle, les dames Ursulines chez lesquelles je vais dire la messe tous les jours ont tant de soin de moi ! »

<sup>38</sup> Cf. Lettre N° 9 du 31 décembre 1827 adressée à Louis : « Mon voyage a été long quoique court en durée, utile, agréable, peu dispendieux »

De retour à Saint-Flour, il arrive en pleine contestation. Après pas mal de tergiversations<sup>39</sup>, il est choisi parmi trois candidats pour devenir directeur<sup>40</sup> du petit séminaire de la ville<sup>41</sup>. Il fait part de sa nomination au Recteur d'Académie à Clermont en décembre 1827 :

*Le Supérieur général des Lazaristes vient d'appeler à Paris M. Trippier... A la sollicitation de Mgr l'évêque de Saint-Flour, le même supérieur m'a placé à la tête du pensionnat que Mr Trippier dirigeait... J'ai cinq ans d'exercice dans l'enseignement, ayant professé successivement les classes inférieures, la philosophie, les mathématiques et la théologie, au petit séminaire de Montauban, au collège de Montdidier, au grand séminaire de Saint-Flour.*<sup>42</sup>

A la rentrée d'octobre 1827, on compte trente-quatre<sup>43</sup> pensionnaires qui poursuivent leurs études au collège Royal de Saint-Flour et logent au pensionnat ; ce chiffre augmentera les années suivantes pour avoisiner la centaine à la rentrée de 1829.<sup>44</sup>

Deux prêtres diocésains lui sont donnés comme collaborateurs. C'est insuffisant face à l'ampleur de la tâche et aux difficultés qui ne manquent pas de se dresser : la précarité des ressources, les oppositions du Collège Royal qui espère voir la fin de ce pensionnat, la crainte des parents devant la jeunesse du nouveau directeur, les surcharges de travail. Au printemps 1828, il écrit d'une plume lasse à son frère Louis se plaignant de l'absence de nouvelles :

*Obligé de faire 4 ou 5 classes ou répétitions par jour. Obligé, en qualité de directeur, d'économiste etc., etc. d'être toujours à tous et à tout, et partout à la fois, comment pourrais-je aller de temps en temps me recréer avec vous à Paris ?*<sup>45</sup>

L'été 1828 arrive. Aura-t-il le loisir de prendre quelques jours de congé ? Si peu ... le 11 juillet, à 10 heures du soir, il écrit à Louis tout en montant la garde auprès de deux garnements<sup>46</sup>. On le sent fatigué. Le 19 juillet, il rédige une courrier pour son petit frère Antoine, son cadet de 11 ans, appelé à prendre un

---

<sup>39</sup> Cf. Lettre N° 9 : « Promu au pouvoir, j'en suis déchu et cependant m'y revoilà ; on pourrait faire sur tout cela une tragédie. »

<sup>40</sup> Cf. Lettre N° 11 : Obligé en qualité de directeur

<sup>41</sup> Cf. Lettre N° 9 et Vauris p 75

<sup>42</sup> Cf. Lettre N° 10

<sup>43</sup> Cf. Vauris p 90

<sup>44</sup> Cf. Lettre N° 20 du 28 novembre 1829 adressée à son frère Louis

<sup>45</sup> Cf. Lettre N° 11 du 24 mars 1828 adressée à son frère Louis

<sup>46</sup> Cf. Lettre N° 12

jour la succession du père à la tête de l'exploitation. Le 16 août, il envoie une lettre à Louis au sujet de la prise en charge des frais d'entretien de son frère Jacques et de sa sœur et filleule Antoinette<sup>47</sup>. Le 22 septembre, à la veille de repartir de Cahors pour Saint-Flour, il donne à Louis un compte-rendu de son temps de repos : 15 jours au Séminaire de Cahors, où il a fait sa retraite annuelle et 4 jours au Puech auprès de sa famille.

Le 23 octobre 1828, M. Pierre Dewailly, Supérieur Général, décède. Pour désigner le 12<sup>o</sup> Supérieur Général de la Congrégation, la 17<sup>o</sup> Assemblée Générale doit se tenir à Paris le 15 mai 1829. La communauté des lazaristes de Saint-Flour se réunit le Mardi 14 avril 1829 pour une assemblée domestique présidée par M. Grappin<sup>48</sup>, supérieur de la maison de St Flour, et composée des confrères du Grand et du Petit Séminaire selon l'invitation de M. Cochet, visiteur de la Province de Lyon. Jean-Gabriel, directeur du petit séminaire, est le secrétaire de cette assemblée. Dans son compte-rendu<sup>49</sup>, il note :

*... que d'après le premier scrutin M. Hersent<sup>50</sup>, notre cher confrère, a réuni la majorité des suffrages qui le portent à la susdite députation, et que foi et droit doivent lui être accordés dans l'exercice de cette importante fonction, quoique le présent acte ne soit peut-être pas rédigé selon l'ancienne formule prescrite par la règle, n'ayant pu en retrouver aucune copie.*

Dans sa lettre du 21 avril 1829 à son frère Louis, Jean-Gabriel fait aussi allusion à cette désignation. Il lui fait en même temps des reproches concernant le peu de lettres qu'il lui écrit et des fautes d'orthographe et de grammaire :

*Je sens qu'il n'est pas trop flatteur pour un écrivain de la capitale de recevoir les leçons d'un petit pédagogue de province.<sup>51</sup>*

Car Jean-Gabriel est soucieux d'une bonne éducation pour tous, il déplore l'obligation qu'ont ses jeunes de suivre les cours au collège de la ville,

---

<sup>47</sup> Antoinette Perboyre : née le 3 mars 1815 au Puech, Fille de la Charité en 1833, décédée à Shanghai le 2 octobre 1898.

<sup>48</sup> Jean Grappin, né le 8 décembre 1791, reçu au séminaire interne à Paris le 1<sup>er</sup> novembre 1816, fit les vœux le 27 septembre 1819, décédé à Bordeaux le 4 novembre 1846

<sup>49</sup> Cf. Registre des Procès verbaux et actes concernant les prêtres de la Congrégation de la Mission, dirigeant la Maison de Saint-Flour qui se trouvent aux archives de la Maison-Mère. Ce registre est fort intéressant pour la congrégation car il contient aussi les engagements définitifs de plusieurs confrères et des formulaires de convocations et de procès-verbaux.

<sup>50</sup> Jacques-Philippe Hersent, né le 17 septembre 1796 à Abbeville, reçu au séminaire interne le 17 août 1818, fit les vœux le 24 septembre 1820 et rentra dans le diocèse d'Amiens en octobre 1836.

<sup>51</sup> Cf. Lettre N° 17 du 21 avril 1829 adressée à Louis..



*où ils voient tous les jours les turpitudes les plus abominables, hélas ! Cependant ils sont pleins de piété et animés du meilleur esprit ; ce que je regarde comme un vrai miracle dans l'ordre de la grâce, étant exposés comme ils sont aux plus terribles dangers. Mon Dieu, ayez pitié de nous et accordez-nous la liberté d'enseignement.*<sup>52</sup>

*Je suis accablé de besogne. Je suis extrêmement fatigué d'esprit et de corps. Je ne sais où aboutira un malaise général que j'éprouve depuis longtemps et qui est progressif.*<sup>53</sup>

Épuisé, Jean-Gabriel ne sait plus où donner de la tête. Indirectement, Louis lui redonne du baume au cœur. Il ressent en lui l'appel à suivre Jésus-Christ en Chine. Jean-Gabriel se réjouit du choix missionnaire de son cadet :

*Je ne saurais qu'approuver et admirer votre belle résolution d'aller évangéliser les Chinois... C'est dans la vertu de Dieu qu'est la puissance d'un missionnaire,*<sup>54</sup>

lui assure-t-il, tout en poursuivant :

*Tâchez donc surtout de détruire entièrement en vous tous les restes du vieil homme, afin de vous revêtir uniquement de Jésus-Christ, de vous bien pénétrer, de vous bien remplir de son esprit*<sup>55</sup>.

Et se retournant sur son propre chemin, il regarde d'un œil mélancolique :

*Je crains beaucoup, mon cher frère, d'avoir étouffé par mon infidélité à la grâce les germes d'une vocation semblable à la vôtre. Priez Dieu qu'il me pardonne mes péchés, qu'il me fasse connaître sa volonté et qu'il me donne la force de la suivre.*<sup>56</sup>

Durant l'été 1830, Paris connaît la Révolution de Juillet. La peur s'empare une nouvelle fois de beaucoup de gens d'Église. On craint que les restes de saint Vincent ne soient jetés dans la Seine. Jean-Gabriel est dans les *transes mortelles* jusqu'au moment où il apprend que son frère est en sécurité :

---

<sup>52</sup> Cf. Lettre N°28 du 20 janvier 1832 adressée à son cousin Caviolle.

<sup>53</sup> Cf. Lettre N° 19 du 28 novembre 1829 adressée à son frère Louis

<sup>54</sup> Cf. Lettre N° 19

<sup>55</sup> Ibid.

<sup>56</sup> Ibid.

*puisse le Seigneur continuer à favoriser de sa divine protection et vous et tous les Enfants de Saint Vincent !*<sup>57</sup>

Jean-Gabriel loue le courage de son frère. Il souhaite emprunter le même chemin missionnaire : « je désire ardemment d'avoir l'occasion de vous voir avant votre départ pour la Chine. Quoique je ne sois pas très éloigné de prendre la même route que vous, je ne suis pas assez prêt ni assez décidé de moi-même pour m'embarquer cette année. »<sup>58</sup> L'appel est entendu. Néanmoins, il écrit :

*Je crains de n'avoir pas été fidèle à la vocation que le Seigneur vous a donnée. Priez-le de me faire connaître sa volonté et de m'y faire correspondre. Obtenez-moi de sa miséricordieuse bonté le pardon de mes misères et l'esprit de notre saint état afin que je devienne un bon chrétien, un bon prêtre, un bon missionnaire.*<sup>59</sup>

Louis s'embarque au Havre, le 3 décembre 1830, en compagnie de 6 séminaristes chinois et quatre prêtres de la Société des Missions Étrangères de Paris. Il emporte avec lui une dernière lettre de son frère qui est conscient des conséquences de ce départ sans retour :

*Je puis adresser de nouveaux adieux à ce tendre frère, qui va s'éloigner de nous sans doute pour longtemps, qui va sacrifier sa vie pour le salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang... En Dieu seul notre espoir, notre unique ressource. Il est notre tout, puisse-t-il l'être éternellement.*<sup>60</sup>

Parmi les incertitudes qu'exprime Jean-Gabriel, il y a également l'inquiétude qui règne dans la société française toujours soumise aux soubresauts d'une possible nouvelle révolution.

Louis ne devait pas voir les rivages de la mystérieuse et envoûtante Chine. En mars 1831, le bateau dut faire escale à Saint-Denis de l'Île Bourbon (aujourd'hui la Réunion) sous une chaleur inhabituelle pour des Occidentaux. On changea d'embarcation pour mettre le cap sur l'île de Java. Un vent glacial vint du sud et la fièvre s'empara de Louis. Il mourut en mer le 2 mai 1831. La nouvelle ne parviendra en France qu'au début 1832. Jean-Gabriel écrit alors à son père et à sa mère dès l'annonce du décès. Sa lettre mêlant tristesse et espérance est un appel à renouveler la confiance en Dieu qui peut faillir en de tels moments :

---

<sup>57</sup> Cf. Lettre N° 22 du 24 août 1830 adressée à Louis

<sup>58</sup> Ibid.

<sup>59</sup> Cf. Lettre N° 23 du 8 octobre 1830 adressée à Louis.

<sup>60</sup> Cf. Lettre N° 24 du 27 octobre 1830 adressée à Louis, au Havre

*Quelle douloureuse nouvelle pour vous, pour moi, pour toute la famille !... Une courte vie a eu pour lui tout le prix d'une longue carrière, et à la fleur de la jeunesse, il a été jugé mûr pour le ciel... La Providence de Dieu est bien douce, bien admirable à l'égard de ses serviteurs, et infiniment plus miséricordieuse que nous ne pouvons le concevoir... attachons-nous à Dieu seul et à son service.<sup>61</sup>*

Peut-être le même jour, il prend la plume pour confier à son oncle Jacques sa douleur et son désir de remplacer Louis :

*Je ne doute pas que Louis ne jouisse déjà de la gloire céleste... Que ne suis-je trouvé digne d'aller remplir la place qu'il laisse vacante ! Hélas, j'ai déjà plus de trente ans, qui se sont écoulés comme un songe, et je n'ai pas encore appris à vivre ! Quand donc aurai-je appris à mourir ?<sup>62</sup>*

La mort de Louis, si difficilement acceptée, le rapproche de son autre frère Jacques<sup>63</sup>, étudiant à Montdidier, et devient comme une lumière nouvelle apportant une certitude à Jean-Gabriel : il ira en Chine, quels qu'en soient les dangers et les persécutions. Durant l'été 1832, il fait un séjour au Puech. Ce temps est plus triste que les précédents mais sa décision est prise, enfin. C'est la dernière fois qu'il voit ses parents et ses amis de Montgesty.

Il va voir l'oncle, à Montauban, lui avoue son désir arrivé maintenant à maturité. Jacques lui objecte sa santé qui donne rapidement des signes de fatigue, sans parler de ce climat difficile à supporter et enfin du risque non moins considérable de la mort par persécution :

*C'est tout ce que je souhaite, aurait-il alors rétorqué, puisque Dieu a voulu mourir pour nous, nous ne devons pas craindre de mourir pour lui !<sup>64</sup>*

Lors de son retour à Saint-Flour, il trouve un mot de ses supérieurs de Paris. En raison de son état de santé, mais aussi de ses qualités intellectuelles et pédagogiques, Jean-Gabriel se voit confier la charge de sous-directeur du séminaire interne de la Congrégation, à Paris. C'est là, estime-t-on, en haut lieu, sa juste place. L'évêque de Saint-Flour, qui apprécie beaucoup le directeur de son pensionnat, emploie tous les moyens de persuasion possibles, mais en vain,

---

<sup>61</sup> cf Lettre N° 29 du 15 février 1832 adressée à son père et à sa mère.

<sup>62</sup> Cf. Lettre N° 30 de février 1832 adressée à son oncle Jacques

<sup>63</sup> Jean-Jacques Perboyre : né le 21 mai 1810 ; reçu au séminaire interne à Paris le 25 septembre 1825 comme frère ; ordonné prêtre en octobre 1843 ; décédé à Paris le 16 août 1896.

Cf. Lettre N° 31 du 23 février 1832 adressée à son frère Jacques

<sup>64</sup> Cf. Vauris p. 106

pour le retenir dans son diocèse. Jean-Gabriel est resté près de six ans à Saint-Flour et a marqué à jamais l'histoire et la terre de ce diocèse de Haute-Auvergne.

## 5. Paris

*Mon nouvel emploi est plus favorable que l'ancien à ma santé qui va assez bien maintenant* <sup>65</sup>.

Jean-Gabriel se réjouit de sa nomination comme sous-directeur du séminaire interne avec quelques cours d'Écriture Sainte aux novices et aux étudiants. Il excelle dans le commentaire de l'Évangile de saint Jean et de la Lettre aux Romains. C'est un poste de premier plan qui lui est confié. En effet, comme le directeur en titre du noviciat est un prêtre âgé et malade, le poids de la charge va retomber sur les épaules de son adjoint, déjà bien rodé par l'expérience de Saint-Flour. Sa mission première est de préparer de nouvelles générations de missionnaires. Parmi les candidats à l'entrée dans la Congrégation de la Mission encore peu nombreux en cette époque, on trouve quelques jeunes gens venant des grands séminaires diocésains mais aussi des prêtres de tous âges désireux de s'agréger à la Compagnie. Il s'agit là, d'une population bien différente de celle qui peuplait le pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour et qui, par conséquent, réclame une autre pédagogie. Il continue d'écrire régulièrement à son oncle Jacques tout en lui demandant de petits services comme de lui fournir des vieux écrits de la Congrégation qui auraient échappé à la révolution :

*Si par hasard vous avez d'anciens cahiers relatifs à la Congrégation, comme coutumiers, règlements, circulaires, etc..., je vous prierais de vouloir bien m'en faire cadeau. Dans ma position où j'ai besoin de tant de grâces, je réclame vos bons avis.* <sup>66</sup>

A trente ans à peine, il lui faut déployer tout son charisme et son énergie pour s'affirmer. Un prêtre, candidat à l'admission, le rencontre chez le procureur général des lazaristes, M. Jean-Baptiste Etienne, et croyait qu'il s'agissait d'un frère coadjuteur. Jean-Gabriel, vêtu très simplement, en effet, ne dit mot et a un air effacé et reculé. Quelle n'est pas sa surprise en apprenant qu'il est en présence de son futur sous-directeur. Ce prêtre de treize ans son aîné, a vite fait de le connaître, et dit-on de l'apprécier en voyant en lui... un saint. Sous l'aspect frêle de l'homme, se cache en fait, une volonté résistante à l'épreuve et un caractère d'acier. Dans les couloirs de Saint-Lazare, on dit de Jean-Gabriel, qu'il a du respect pour tous mais qu'il est difficile, voire impossible de le faire fléchir, lorsqu'il juge qu'il lui faut être ferme et inébranlable dans les décisions. Il peut être incisif dans ses répliques et autres réparties, tant il est vif de tempérament.

---

<sup>65</sup> Cf. Lettre N° 32 du 12 janvier 1833 adressée à son père

<sup>66</sup> Cf. Lettre 38 du 23 août 1833 adressée à son oncle Jacques Perboyre.

Introverti sans aucun doute, il ressent comme une douleur poignante, la contrariété et le reproche. Néanmoins, sachant dominer sa vivacité, sans tarder, Jean-Gabriel se rend compte de la lourde responsabilité qui lui incombe et fait tout ce qui est en son pouvoir pour acquérir sur son caractère une maîtrise de haute lutte.

Lorsque Adolphe Dubois, séminariste reçu à Paris le 4 octobre 1833, éprouve de la difficulté à avancer dans la voie lazariste et a quelques problèmes de santé, au point de sortir du Séminaire interne pour rentrer chez lui à Breteuil, Jean-Gabriel le secourt sans faillir comme si ce soutien le concernait aussi au plus haut point :

*Courage... Ne craignez ni la maladie ni la mort, dites seulement : « Je sais que ceci tournera à mon salut... selon mon attente et l'espoir que je ne serai pas trompé. J'ai confiance que Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort, comme toujours ; car Jésus-Christ est ma vie et la mort m'est un gain » (Phil.1, 19)*

... Il conclut sa lettre :

*Plus votre âme sera pure, plus elle désirera de sortir de ce monde et de se réunir à son Dieu ; et plus elle éprouvera ce désir, plus elle travaillera à se purifier.* <sup>67</sup>

Le jeune Adolphe sera réadmis quelques années après dans la Congrégation pour y faire ses vœux en 1846 et il décèdera à Château-l'Evêque le 7 octobre 1884.

Auprès de ses novices, Jean-Gabriel se montre un vrai serviteur du Maître de la Moisson et de ses jeunes ouvriers qui portent en eux un appel. Ainsi, il a des paroles d'encouragements envers l'un de ses anciens élèves, M. Martin :

*Vous persistez donc toujours dans votre premier dessein ; vous êtes donc toujours plein d'ardeur pour les missions étrangères... Pour ne pas manquer une vocation telle que celle à laquelle vous aspirez, il faut travailler à devenir saints. Si Deus pro nobis quis contra nos !* <sup>68</sup>

Jean-Gabriel a été appelé de Saint-Flour pour être sous-directeur, puis directeur du séminaire interne de la Congrégation de la Mission de l'automne 1832 au printemps 1835. Durant cette courte période, les candidats pour la mission ad gentes ont été admirablement accompagné par leur directeur. Il savait

---

<sup>67</sup> Cf. Lettre 49 du 30 juin 1830 adressée à Adolphe Dubois et Vauris p. 113.

<sup>68</sup> Cf. Lettre du 2 janvier 1835 adressée à M. Martin.

faire résonner cette fibre de la vocation vincentienne à travers les événements qui se déroulaient à la Maison-Mère. Le 23 août 1833, il annonce à son oncle que des confrères partent rejoindre M. Poussou<sup>69</sup> à Tripoli et que deux confrères : un compatriote de Figeac, Joseph Mouly<sup>70</sup>, futur évêque, qui passera plus de trente ans en Extrême-Orient et un ancien élève du collège de Montdidier, François-Xavier Danicourt<sup>71</sup>, futur évêque également, qui reviendra le 6 janvier 1860 avec les restes de Jean-Gabriel, s'embarquent pour les missions de Chine<sup>72</sup>. En mars de l'année suivante, c'est le père Jean-Henri Baldus<sup>73</sup> qui s'embarque à son tour. Jean-Gabriel profite de l'occasion pour écrire à son confrère d'ordination, Jean-Baptiste Torette, en place à Macao (passage obligé des missionnaires). Il lui transmet ces mots de regret :

*Je me flattais que je pourrais aller vous rejoindre plus tard ; mais le peu de solidité de ma santé et surtout mon indignité semblent m'interdire à jamais cette belle destinée... Je seconderai de mon mieux les vocations qui se manifesteront pour la Chine... St Vincent attire sur sa famille bien des bénédictions. Elles s'étendent jusqu'à la Chine, puisque de temps en temps vous voyez arriver de dignes missionnaires.*<sup>74</sup>

La Chine fait battre le cœur du missionnaire. Ses rivages lointains attirent les hommes de Dieu. Cette terre se présente comme le prototype des terres à évangéliser. Il faut aller par delà les mers pour porter le Christ aux "infidèles". Il s'agit de vivre à fond le don de soi fait à Dieu. Participer à un tel mystère fécondant est le désir secret de Jean-Gabriel qui ne cesse d'invoquer les saints pour en prendre le chemin.

Qui ne tente rien n'a rien. Jean-Gabriel s'essaye à demander pour lui même l'envoi en Chine. Il n'y tient plus de voir ses confrères partir sans lui. Les novices avaient eu vent de ce désir lorsque leur directeur leur parlait d'un martyr lazarusse de Chine, présenté comme une véritable figure emblématique : le Père François-Régis Clet, martyrisé le 18 février 1820, l'année où Jean-Gabriel était

---

<sup>69</sup> Marc-Antoine Poussou : né le 2 juin 1794 à Ste Victoire près de Cahors , reçu au séminaire interne le 26 mars 1818, fit les vœux le 21 novembre 1822, décédé à Paris le 19 octobre 1860.

<sup>70</sup> Joseph-Martial Mouly : né le 2 août 1807 à Figeac, reçu au séminaire interne le 18 octobre 1825, fit les vœux le 19 octobre 1827, ordonné prêtre le 2 avril 1831 à Amiens, missionnaire en Chine en 1834, décédé le 4 décembre 1868 à Pékin.

<sup>71</sup> François-Xavier Danicourt : né le 18 mars 1806 à Authies, reçu au séminaire interne le 8 septembre 1828, fit les vœux le 27 septembre 1830 à Montdidier, ordonné prêtre le 24 septembre 1831 à Amiens, missionnaire en Chine en 1834, évêque le 7 septembre 1851, chargé de ramener en France le corps de Jean-Gabriel en 1859, arrive à Paris le 6 janvier 1860, décède le 2 février 1860 à Paris.

<sup>72</sup> Cf. Lettre N° 38 du 23 août 1833 adressée à son oncle Jacques

<sup>73</sup> Jean-Henri Baldus : né le 26 janvier 1811 à Ally, reçu au séminaire interne le 11 juin 1829, fit les vœux le 12 juin 1831, ordonné prêtre en mars 1834, missionnaire en Chine en 1834, évêque le 19 octobre 1845, décédé le 29 septembre 1869 à Kiou-kiang.

<sup>74</sup> Cf. Lettre N° 45 adressée à Jean-Baptiste Torrette, le 10 mars 1834

lui même novice. Une fois en Chine, Jean-Gabriel écrivant au Père Jean-Baptiste Nozo rappellera :

*et il y a peu d'années, M. Clet, après une carrière également longue et pleine de mérites, a eu le bonheur de mourir martyr : tous les chrétiens qui l'ont connu ne peuvent se lasser de publier ses bienfaits et ses vertus. Nous ne manquons ni d'exemples ni de motifs pour nous exciter et nous soutenir. Cependant, tant je suis faible, tout me paraît insuffisant si je ne pouvais compter sur le puissant secours de vos prières et de celles de tous nos confrères et de nos Sœurs de la Charité.*<sup>75</sup>

La déception de Jean-Gabriel est grande lorsque le refus de la mission en Chine se fait entendre de la bouche de son directeur de conscience : six mois d'insistance acharnée pour un refus clairement exprimé. Et voilà qu'un jour, las de cet entêtement hors norme, il cède enfin : Jean-Gabriel peut maintenant s'adresser au Père Général Dominique Salhorgne. L'avis du Conseil est pourtant négatif, excepté celui du Procureur Général, Monsieur Etienne. Jean-Gabriel est un bon directeur des novices, on a besoin de lui et de toutes les façons, sa santé, précise le médecin, est fragile et incertaine. Une telle mission comporte des risques trop importants : le voyage est long et périlleux ; le climat difficile à supporter. Souvenons-nous de la mort de son frère Louis. Mais après une nuit d'insomnie, le médecin se ravise. Il n'a plus d'objection pour le départ du Père Jean-Gabriel Perboyre pour la Chine.

L'affaire ne reste pas secrète. La Maison-Mère s'anime soudain. Le cœur brûlant d'une joie nouvelle, le futur missionnaire de Chine annonce sans tarder la nouvelle à son oncle :

*Le bon Dieu vient de me favoriser d'une grâce bien précieuse et dont j'étais bien indigne. Quand il daigna me donner la vocation pour l'état ecclésiastique, le principal motif qui me détermina à répondre à sa voix fut l'espoir de pouvoir prêcher aux infidèles la bonne nouvelle du salut. Depuis je n'avais jamais tout à fait perdu de vue cette perspective, et l'idée des missions de Chine surtout a toujours fait palpiter mon cœur. Eh bien ! mon cher oncle, mes vœux sont aujourd'hui exaucés. Ce fut le jour de la Purification que me fut accordée la mission pour la Chine, ce qui me fait croire que, dans cette affaire, je dois beaucoup à la Sainte Vierge*<sup>76</sup>.

Et poursuivant avec assurance, il écrit encore :

---

<sup>75</sup> Cf. Lettre N° 70 du 19 décembre 1835 adressée au Père J.B. Nozo.

<sup>76</sup> Cf. Lettre N° 56 de Février 1835 adressée à Jacques Perboyre.

*Je vais donc partir avec deux de nos jeunes confrères<sup>77</sup> et plusieurs prêtres des Missions Étrangères.<sup>78 79</sup>*

Soucieux de la peine prévisible de ses parents, il demande à l'oncle :

*Je viens d'écrire à mes parents ; j'espère qu'ils sauront faire leur sacrifice en bons chrétiens. Vous voudrez bien, quand l'occasion s'en présentera, les consoler et les aider de vos bons conseils<sup>80</sup>.*

Les préparatifs du départ s'accélérent. Il est impossible de retourner une dernière fois au Puech pour y embrasser ses parents. Il a cependant l'opportunité de revoir avec grande joie son jeune frère Jacques, alors frère dans la Congrégation et sa sœur et filleule Antoinette, Fille de la Charité à Paris. Jean-Gabriel est prêt pour les adieux à ses confrères et ses novices. L'un d'eux, Mr Peschaud<sup>81</sup> racontera plus tard :

*Jean-Gabriel voulut faire ses adieux aux séminaristes, mais saisi par l'émotion, il put à peine leur dire quelques mots, puis il se mit à genoux pour leur demander pardon de ses mauvais exemples et des peines qu'il aurait pu nous faire, mais tous tombèrent eux aussi à genoux et lui demandèrent sa bénédiction.*

Les derniers adieux se font dans la cour d'entrée de la Maison-Mère. En présence de M. Salhorgne<sup>82</sup>, supérieur général, on demande à Jean-Gabriel et ses confrères la bénédiction de Dieu et on les laisse enfin partir pour rejoindre l'Edmond, le navire qui les transportera du Havre jusqu'aux rivages de la Chine.

---

<sup>77</sup> Joseph Gabet et Joseph Perry.

<sup>78</sup> Louis Delamare, Jean Gauthier, Dominique Lefèbvre, Joseph Callery et Joseph Renier.

<sup>79</sup> Cf. Lettre N° 56 de Février 1835 adressée à Jacques Perboyre.

<sup>80</sup> Cf. Lettre N°56 de Février 1835 adressée à Jacques Perboyre.

<sup>81</sup> Pierre Peschaud : arrivée en Chine le 29 août 1837

<sup>82</sup> Dominique Salhorgne : né à Toul le 3 septembre 1757 ; reçu au séminaire interne le 27 octobre 1772, XII<sup>e</sup> supérieur général, démissionnaire le 15 août 1835, décédé le 25 mai 1836.



## **Les enjeux d'un discours : la correspondance de Jean-Gabriel Perboyre**

*par Elie Delplace, C.M.*

*Province de Paris*

### **Introduction**

Dans la *Vie du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*, l'auteur écrit : « En notre bienheureux l'âme régnait sur tout lui-même. Tous ses organes la servaient avec une édifiante fidélité ; tous ses sens lui obéissaient, ou plutôt elle les tenait dans un sévère et dur esclavage. C'était une âme qui ne touchait pas pour ainsi dire à la terre, et qui vivait au milieu des faiblesses de l'humanité, comme un ange qui en emprunte les formes, quand il vient ici-bas pour accomplir une mission céleste »<sup>1</sup>. De la même manière, nous pouvons encore citer comme caractéristique de ce type d'hagiographie cet autre passage significatif : « Il faisait sa grande étude de Jésus crucifié ; à ses pieds il cherchait la lumière et la force, pleurait ses péchés et ceux des autres, oubliait tout, s'oubliait lui-même et se trouvait pour ainsi dire dans un autre monde »<sup>2</sup>. Pouvons-nous rendre compte, comme historien, des motivations profondes d'un homme qui, situé dans un contexte particulier, engage toute sa vie à la suite du Christ, en évitant les pièges de cette histoire téléologique si bien caractérisée par ces citations ? En faisant l'impasse sur ces conditionnements humains, de la même manière qu'en réduisant la vie d'un homme à un laconique « c'est de son temps », sans y prendre garde, nous risquons de passer à côté de ce qui constitue la singularité d'une rencontre. Pouvons nous éviter de réduire ce qui peut nous déranger en l'intégrant dans nos catégories familières pour accepter d'entrer en dialogue avec ce représentant d'une époque révolue qui nous rappelle cependant l'actualité du message chrétien ?

Pour cela nous nous proposons dans les limites de cet article, de rendre compte, d'une manière précise et concise, de la *weltanschauung* (comme « vue métaphysique du monde, sous-jacente à une conception de la vie »<sup>3</sup>) de Jean-Gabriel Perboyre et, pour cela, de partir de ce que lui-même exprime d'une manière explicite. La correspondance du saint est une source précieuse pour saisir ce discours - fondement d'une action - car, dans la diversité des destinataires, elle nous donne accès à cette représentation. En l'abordant, nous nous refusons de séparer les réalités d'en-haut et celles terrestres, pour dialoguer avec ce présumé unifié de la pensée et de l'action.

---

<sup>1</sup> *La vie du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*, Paris, Gaume et compagnie, 1889, p. 53.

<sup>2</sup> Ibid. p. 79.

<sup>3</sup> *Petit Larousse* 2001.

## Grandeur de Dieu ; indignité de l'homme

Dans les lettres de Jean-Gabriel Perboyre, on trouve d'abord, et massivement, une conscience vive de la grandeur de Dieu. Il s'agit bien d'une « religion sévère »<sup>4</sup> qui prend en compte l'unité de Dieu, comme cela est le cas au XIX<sup>e</sup> siècle. Dieu est celui qui est au centre de cette *weltanschauung*, et tout converge vers Dieu. Cela se caractérise d'abord par une lecture providentialiste de l'histoire du monde<sup>5</sup>, de la mission en Chine<sup>6</sup>, de la congrégation<sup>7</sup>, et même de l'histoire individuelle et personnelle<sup>8</sup>.

La justice et la miséricorde de Dieu caractérisent cette providence qui ordonne tout dans le monde. Pour illustrer cette conception fondamentale, nous pouvons citer ce passage d'une lettre du 27 octobre 1830 à son frère Louis qui, au Havre, est sur le point d'embarquer pour la Chine. Faisant référence à « une prophétie qui court dans nos pays » et qui annonce la conquête de Paris par les arabes, Jean-Gabriel expose ce qui peut apparaître comme le présupposé fondamental de sa conception de l'histoire : « Quoi qu'il en soit de toutes ces prédictions vraies ou fausses, nous sommes heureux, au milieu des bouleversements politiques et des calamités temporelles, d'avoir un Dieu pour Père qui ne nous châtie que pour nous rendre sages, qui ne permet le mal que pour en tirer le bien. Que celui qui a introduit le désordre dans le monde trouble et renverse tout, Dieu sait parvenir à ses fins et procurer par sa providence adorable sa plus grande gloire et la sanctification de ses élus. En lui seul notre espoir, notre unique ressource. Il est notre tout ; puisse-t-il l'être éternellement »<sup>9</sup>. Il s'agit là de la clef essentielle pour comprendre la pensée et l'action du saint et, certainement aussi, de l'Église de France au sortir de la Révolution qui a renversé l'ordre de l'ancien régime.

---

<sup>4</sup> Cf. CHOLVY G. et HILAIRE Y-M., *Histoire de la France contemporaine 1800-1880*, Toulouse, Privat, 1985, p. 58-65.

<sup>5</sup> A titre d'exemple, nous pouvons retenir ce qu'il écrit le 8 novembre 1838 au procureur de Macao : « On doit s'abandonner aux soins de cette providence, qui gouverne tout en ce monde avec ou sans ou contre l'industrie humaine. » Saint Jean-Gabriel Perboyre, *Correspondance*, Rome, Congrégation de la Mission, Roma, Detti, 1996 (nouvelle édition revue et corrigée), p. 192.

<sup>6</sup> Dans sa lettre du 16 août 1836 : « Quand ce petit levain aura-t-il pénétré cette énorme masse ? C'est le secret de Celui qui a les temps en sa puissance ». Op. Cit., p. 203.

<sup>7</sup> A la fin de l'année 1837, il écrit : « Ce n'est pas sans un dessein particulier qu'elle [la Providence] les a fait entrer les premiers [Laribe et Rameaux que J. G. Perboyre propose comme Vicaires généraux] dans nos missions de Chine, qu'elle s'est servie d'eux pour les ressusciter et les mettre dans un état qu'on peut déjà appeler prospère malgré le triste délabrement où ils les avaient trouvés. » p. 262-263.

<sup>8</sup> Durant son voyage en direction de la Chine, le bateau traverse une tempête et J. G. Perboyre en propose cette lecture dans une lettre du 29 juin 1835 : « Cependant nous possédions notre âme en paix, aimant à nous abandonner au bon plaisir de Celui qui conduit aux portes du tombeau et en retire. Il voulut bien nous faire sortir tous sains et saufs de cette crise ». p. 104. Cf. p. 122. Il précise encore à son oncle, le 10 août 1836 : « Nous mettions toujours d'autant plus notre confiance en la Providence de Dieu que nous comptions moins sur la nôtre et celle de nos guides ». p. 176.

<sup>9</sup> p. 44.

Si Dieu est au centre, par conséquent le temps se trouve comme orienté pour permettre la réalisation du projet divin. L'homme est invité à entrer dans cette dynamique, d'autant plus lorsqu'il s'agit du missionnaire. Jean-Gabriel, dans une lettre du 25 septembre 1837, exprime ce dynamisme au Père Martin, directeur du Séminaire interne : « Je ne puis m'empêcher d'exprimer souvent devant Dieu le grand désir que j'ai qu'il fasse enfin arriver le jour où ce vaste empire doit devenir son héritage, en participant aux grâces qui lui sont réservées dans les trésors de ses miséricordes... »<sup>10</sup>.

À l'opposé de Dieu, il y a le monde. On est frappé aujourd'hui par cette perspective essentiellement pessimiste, mais dans la mesure où la finalité ultime de l'homme est de se tourner vers Dieu et de travailler à sa grandeur, le monde représente la voie opposée ou pour le moins cette option du refus du Dieu Un. A la miséricorde de Dieu s'oppose la désolation de notre monde. Jean-Gabriel Perboyre écrit ainsi à l'un des assistants de la Congrégation, Jean Grappin, le 18 août 1836 : « Plus on parcourt la terre, plus on est frappé de la vérité de ces paroles : *misericordia Domini plena est terra* ; mais plus on l'est aussi de la vérité de celle-ci : *desolatione desolata est terra*. Oui, de quelques côté que l'on se tourne, on la trouve infestée de vices et souillée d'iniquités. Il y a des saints qui sont morts de douleur de voir Dieu si offensé par les hommes »<sup>11</sup>.

Pour l'homme, il s'agit donc de choisir : Dieu ou le monde. Le salut est « la grande affaire »<sup>12</sup> et il se prépare ici-bas. La dépréciation des valeurs terrestres est une conséquence de cette prédication. C'est ce qu'il exprime à son frère cadet Antoine, d'une manière directe : « N'oubliez pas, mon cher frère, que notre vie disparaît comme une ombre, et qu'à la mort nous serons traités comme nous l'aurons mérité par nos vices ou par nos vertus. Ayez horreur des plaisirs de ce monde. Cherchez toujours par-dessus tout les intérêts éternels ; tout le reste n'est que vanité »<sup>13</sup>. Cela est encore exprimé d'une manière plus directe lorsqu'il annonce à ses parents la mort de son frère Louis dans la lettre du 15 février 1832 : « Méprisons le monde, détachons-nous de toutes les choses de la terre, attachons-nous à Dieu seul et à son service ; nous ne recueillerons à la mort que ce que nous aurons semé pendant la vie »<sup>14</sup>. De même, lorsqu'il apprend que son père est malade, dans une lettre à son frère Antoine du 14 janvier 1834, il écrit : « Le Bon Dieu ne l'afflige que pour son bien, il peut en être persuadé. En souffrant, il expie les peines qu'il aurait à endurer en Purgatoire, et il mérite une plus grande gloire pour le ciel. Ainsi je le prie de profiter des grâces de la maladie par une sainte résignation et une patience parfaite. Je lui conseille beaucoup de faire pendant sa convalescence une confession générale de toute sa vie ». Et Jean Gabriel en profite pour développer cette spiritualité traditionnelle en milieu chrétien de cet « art de mourir » : « A quelque instant que le Père

---

<sup>10</sup> p. 251.

<sup>11</sup> p. 222-223.

<sup>12</sup> CHOLVY, HILAIRE, op. Cit., p. 59-60.

<sup>13</sup> 20 Janvier 1835, p. 97.

<sup>14</sup> p. 56

céleste juge à propos de nous appeler à lui, nous devons nous trouver tout prêts. Il serait trop tard d'attendre la vieillesse, une violente maladie ou la mort subite. Toute maladie doit être une préparation continue à une sainte mort ; elle ne nous a été accordée que pour obtenir une bien précieuse éternité. Quant à vous, mon cher frère, quoique vous soyez encore jeune, pensez que vous pouvez mourir tous les jours. Vivez comme si chaque jour était le dernier de votre vie. D'ailleurs on ne peut trop tôt et trop soigneusement amasser des trésors pour le ciel. Au lieu d'imiter ceux qui perdent le temps de la jeunesse dans de vains plaisirs, appliquez-vous de votre mieux à observer la Loi de Dieu »<sup>15</sup>. La souffrance est intégrée à cette spiritualité et Jean-Gabriel de résumer ce principe à son cousin à Montgesty en 1833 : « Le bon Dieu châtie ceux qu'il aime : regardez les souffrances comme des présents du ciel et comme d'excellents moyens de sanctification et de salut »<sup>16</sup>.

Cette impossibilité de l'homme à se sauver dans le monde est aussi ce qu'il expérimente au niveau de son propre itinéraire. Avant d'entrer au séminaire de Montauban, dans la lettre à son père du 16 juin 1817 – la première dont nous disposons –, il écrit : « J'ai consulté Dieu pour connaître l'état que je devais embrasser pour aller sûrement au ciel. Après bien des prières, j'ai cru que le Seigneur voulait que j'entrasse dans l'état ecclésiastique »<sup>17</sup>. Alors qu'il est prêtre depuis moins de deux ans, il partage à son frère Louis, le 11 juillet 1828 : « Je me vois dans ma 27<sup>e</sup> année ; hélas ! dans ma vie passée, quel vide affreux pour l'éternité »<sup>18</sup>. Enfin, dans sa dernière lettre à Jean Baptiste Torette, procureur à Macao, datée du 16 août 1839, il témoigne du même sentiment à propos de dépenses faites pour lui acheter des bandages herniaires : « Au demeurant, que les dépenses qui ont été faites pour moi en cela soient bien inutiles, je le conçois et je l'avoue, avec d'autant moins de difficultés que je conçois de plus en plus l'inutilité de toutes celles que j'ai occasionnées à la Congrégation, depuis vingt ans que je suis à sa charge, et je vous assure que c'est là une de mes plus grandes peines, laquelle durera sans doute autant que le Bon Dieu me supportera en ce monde »<sup>19</sup>.

Cette conscience de la vacuité de l'existence humaine – sentiment de la créature face à son créateur, car en toutes choses elle lui est redevable – est redoublée par la charge pastorale. Pour annoncer la date de son ordination sacerdotale, il écrit à son père le 24 août 1826 : « Il est donc déterminé, mon très cher père, et il n'est déjà plus bien loin le jour où le Seigneur doit imposer pour jamais sur ma tête le joug du sacerdoce ; ce jour sera le plus grand de ma vie. Quel bonheur pour moi, si je pouvais recevoir la prêtrise avec toutes les dispositions requises ! Quelle source de grâces pour moi et pour les autres ! Il faut que la miséricorde de Dieu soit bien grande pour se choisir des ministres

---

<sup>15</sup> p. 78-80

<sup>16</sup> p. 65

<sup>17</sup> p. 3.

<sup>18</sup> de Saint Flour, p. 22.

<sup>19</sup> p. 303.

aussi indignes ; vous savez combien j'avais peu mérité cette insigne faveur. Suppliez, je vous en prie, Notre Seigneur de ne pas permettre que j'abuse des grâces qu'il veut bien m'accorder »<sup>20</sup>. La majesté de Dieu donne la mesure de l'insignifiance de l'homme dans la mesure ou elle rappelle aussi la grandeur et la beauté de ce projet de Dieu pour l'homme.

## Histoire

On retrouve cette même perspective pessimiste par rapport au temps présent. A son frère Louis, qui lui annonce qu'il va enseigner la philosophie, Jean-Gabriel répond dans sa lettre du 24 mai 1828 : « Ce n'est pas une petite affaire que d'être professeur de philosophie dans un temps où chacun se fait sur cette science les idées qu'il lui plaît, où chacun a son système, ses opinions, où il y a autant d'écoles que de maîtres »<sup>21</sup>. La rupture est introduite par la révolution française, et le saint répète le même diagnostic alarmiste que les adversaires de cette révolution et les défenseurs du catholicisme ultramontain. A son frère Louis, à Macao, il écrit en juillet 1831 : « M. Le Comte de Maistre<sup>22</sup> disait en 1820 que l'Europe s'en allait comme lui dans la tombe ; vous, qui pour n'y être pas englouti avec elle, vous êtes hâté de vous éloigner d'elle, vous devez être curieux d'apprendre s'il lui reste encore quelque souffle de vie. Voici son bulletin ; vous y verrez que la malade est encore dans un état souffrant ; et aux crises qu'elle a eu à soutenir vous jugerez qu'il doit y avoir encore de la vigueur dans ses membres languissants »<sup>23</sup>. Le monde est comme entraîné par cette règle d'entropie qui le mène inexorablement vers le désordre. Cette lettre de juillet 1831 à son frère Louis<sup>24</sup> est certainement la plus intéressante pour percevoir la conception politique du missionnaire. Il y développe en effet un discours de défense de la légitimité et de la légalité : « Depuis la Révolution de juillet, les ministres s'y sont succédés avec la rapidité de l'éclair. Le gouvernement a eu souvent à se débattre avec les anarchistes des rues de la capitale et à épier les machinations vraies ou prétendues des partisans de l'ancien régime »<sup>25</sup>. Dans un même mouvement, il rejette la « populace de Paris » et « le schismatique Grégoire ». A ce sujet, il rapporte à son frère : « A l'occasion du service funèbre qui avait été fait imprudemment à l'anniversaire de la mort du duc de Berry, la populace de Paris a horriblement saccagé l'église de Saint Germain l'Auxerrois, la palais de l'Archevêque et sa maison de campagne. L'église de l'Abbaye au Bois a été indignement et légalement profanée. Le ministre de la police y a

---

<sup>20</sup> p. 7

<sup>21</sup> p. 20. La philosophie, trop mondaine, risque de faire perdre de vue « l'idée de cette adorable Majesté », p. 59.

<sup>22</sup> Joseph de Maistre (1753-1821) joua un rôle essentiel dans l'évolution du catholicisme après l'épisode tragique de la révolution française. Seule l'Église peut permettre une véritable restauration, car ce qui est en cause est le fondement même de la société.

<sup>23</sup> p. 47

<sup>24</sup> Louis était mort peu de temps après le départ de l'île de France, le 2 mai 1831. Jean-Gabriel apprit cela en février 1832 comme l'indique la lettre à son oncle : p. 57 et celle à ses parents du 15 février 1832, p. 56.

<sup>25</sup> p. 48

introduit par la voie de la force le cadavre du schismatique Grégoire<sup>26</sup>, ancien évêque constitutionnel, qui a persisté jusqu'à la mort dans toutes ses erreurs »<sup>27</sup>. Ce qui est premier est bien le respect de l'ordre et de la tranquillité. De fait, toute forme de désordre est contraire aux saintes occupations. D'ailleurs l'essentiel se trouve à ce niveau. D'une manière significative, il dégage les enseignements moraux de cette situation politique pour son frère cadet Antoine, dans la lettre du 14 avril 1834 : « Il y a eu ces jours-ci à Paris quelques troubles ; c'est maintenant fini. Il y a eu des hommes tués, d'autres blessés. [...] Notre quartier est fort tranquille ; d'ailleurs nous sommes sous la protection de saint Vincent de Paul, notre bon père, dont le corps est exposé à la vénération du public dans notre église. Une grande foule de peuple s'y rend tous les jours, cette semaine, à cause d'une neuvaine qui s'y fait en son honneur. Cela vous prouve que partout, pendant que les uns travaillent à leur perte, les autres s'occupent de leur salut. Tachez, mon cher frère, d'imiter sérieusement ces derniers »<sup>28</sup>.

La révolution, qui apparaît comme une perte de temps et un gâchis d'énergie, est crainte. Dans la lettre à son frère Louis du 24 août 1830, - juste après la révolution de juillet qui renverse les Bourbons pour mettre en place une monarchie constitutionnelle avec Philippe d'Orléans - il écrit, non sans une certaine pointe d'exagération : « J'ai été dans des transes mortelles depuis la première nouvelle de la Révolution, jusqu'au moment où nous avons appris que vous étiez en sûreté ! ». Il poursuit encore, rapportant une rumeur : « J'ai versé aussi un torrent de larmes, quand on m'a dit que le corps de saint Vincent avait été jeté à la Seine, et je n'ai été consolé que lorsque j'ai été tout à fait détrompé. Puisse le Seigneur continuer à favoriser de sa divine protection et vous et tous les enfants de saint Vincent ! »<sup>29</sup>.

S'il n'est jamais question, dans la correspondance de Jean-Gabriel Perboyre, des enjeux fondamentaux de la révolution française, elle a fondamentalement occasionné « une lacune funeste »<sup>30</sup>, préjudiciable au plan de Dieu lui-même. Heureusement qu'au terme « le Seigneur, ayant rétabli en France la famille de saint Vincent, et l'ayant mise en état de remplir tous ses engagements, elle est accourue de nouveau au secours des chinois »<sup>31</sup>. Le politique ne présente aucun intérêt ; seul compte le surnaturel et pour l'homme concrètement il s'agit d'assurer son salut.

---

<sup>26</sup> Henri Grégoire (1750-1831), député à la Constituante, il se bat pour la réunion des trois ordres. Il vote la déclaration des droits de l'homme et la constitution civile du clergé. Il est sacré évêque constitutionnel du diocèse de Blois. Inflexible, sur son lit de mort il refusa de rétracter le serment constitutionnel

<sup>27</sup> p. 48

<sup>28</sup> p. 88

<sup>29</sup> p. 39

<sup>30</sup> p. 200

<sup>31</sup> Ibid.

## ***L'Avenir*, le « système de M. de Lamennais »**

Dans ce contexte, la seule attitude favorable où sont peut-être abordées les questions de fond, se situe par rapport au journal *l'Avenir* de Félicité de Lamennais<sup>32</sup> dont la devise était « Dieu et la liberté » qui paraît après la révolution de juillet, du 16 octobre 1830 au 15 novembre 1831. Elle est caractéristique de l'attitude du clergé de la France qui manifesta un grand intérêt pour ce journal. C'est dans la lettre à Louis à Macao, écrite vers juillet 1831, que Jean-Gabriel Perboyre est le plus explicite sur cette question<sup>33</sup> : « Un mot du journal *l'Avenir*. Comme vous le savez, il est rédigé par une armée d'intrépides ultramontains dont M. de Lamennais est le capitaine. Les doctrines qui y sont défendues ne sont que les principes mieux développés que M. de Lamennais avait déjà exposés dans son ouvrage des progrès de la Révolution. Vous ne pouvez vous faire une idée combien ce journal a remué les esprits. En général les évêques de France ne l'aiment pas. Cependant il est plus ou moins dans tous les diocèses. Il y a partout de chauds partisans et de nombreux adversaires. Il a fait fortune en Belgique. À Rome, il y a du pour et du contre. MM. les rédacteurs ont adressé au Saint Sièges une déclaration dans laquelle ils exposent leurs principes philosophiques, théologiques et politiques, en suppliant le Saint-Père de décider les questions délicates qu'ils lui soumettent. Mais Rome n'a rien répondu depuis quatre ou cinq mois que cette déclaration lui a été envoyée »<sup>34</sup>. Dès 1828, dans sa lettre du 24 mai, « le système de M. de Lamennais » était un sujet d'échange avec son frère Louis et Jean-Gabriel Perboyre, au fait de l'actualité littéraire, précisait : « Quant à la doctrine de ce dernier [...] il existe un bon nombre d'ouvrages qui peuvent parfaitement vous satisfaire là dessus »<sup>35</sup>.

Enfin dans une lettre à son cousin, curé de Jussies dans le canton de Catus, on trouve une autre référence importante qui permet d'apprécier son attitude : « Notre oncle de Montauban vient de m'écrire qu'il s'est élevé un grand orage contre nos Messieurs de Cahors, à cause des opinions Lamennaisiennes. J'ai quelque peine à la croire, soit parce que sa grande aversion pour M. de La

---

<sup>32</sup> Lamennais (1787-1854) est l'un des premiers représentants du catholicisme libéral avec Montalembert. Le journal tente de rapprocher les principes révolutionnaires dont le premier est certainement la liberté : le journal réclamait la liberté de conscience avec comme corollaire la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté d'enseignement, la liberté de la presse et celle d'association... De décembre 1831 à juillet 1832 les « pèlerins de la liberté » sont à Rome pour obtenir l'appui du pape. Après une entrevue sans allusion au journal, de retour de Rome, ils apprennent la publication de la Bulle *Mirari Vos* du 15 août 1832. Grégoire XVI, sans jamais citer directement le journal, condamnait les doctrines de *l'Avenir* et en particulier le libéralisme, « cette maxime fausse et absurde ou plutôt ce délire, selon lequel on doit procurer et garantir à chacun la liberté de conscience ».

<sup>33</sup> L'attitude des biographes de Jean-Gabriel Perboyre est significative : par exemple, *La vie du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*, op. cit., passe complètement sous silence cette question de l'intérêt pour Lamennais et le journal *l'Avenir*, tandis que, reprenant le commentaire de François Vauris, *Le disciple de Jésus, ou vie du Vénérable Perboyre*, Paris, 1853, la note de la page 53 de la *Correspondance*, op. cit., commente : « Etant supérieur de Saint-Flour, le saint avait adopté le système de l'abbé de Lamennais parce qu'il le croyait propre à contribuer au bien de l'Église », pour citer ensuite la première biographie mettant en évidence la fidélité de Jean-Gabriel Perboyre à la décision du Pape.

<sup>34</sup> p. 48-49

<sup>35</sup> p. 21

Mennais aurait bien pu le faire tomber dans l'exagération, soit parce que nos confrères sont très réservés à cet égard. Et comment poursuivrait-on des hommes qui ne croient avoir que les opinions du Saint-Siège, et qui y tiennent dans leur cœur jusqu'à ce que le Saint-Siège ait prononcé qu'ils se trompent. Vous êtes bien à portée de connaître la vérité, allant souvent à Cahors. Voudriez-vous me dire ce qu'il en est ?

J'ai lu les deux premiers numéros de la Gazette du Clergé. Elle se rapproche beaucoup de l'Avenir pour le fond des doctrines, mais elle est plus modérée et plus douce dans les formes, et lui est bien inférieure sous le rapport du talent de la rédaction. Je vous apprendrai que les célèbres pèlerins sont arrivés à Rome. Ils y passeront un mois avant de se présenter devant le Pape, pour voir en attendant quel est l'air du bureau. M. de La Mennais a été très fatigué du voyage. Dès que le légat de Florence le sut arrivé dans cette ville, il s'empressa de l'inviter à dîner, et il le reçut de la manière la plus brillante au milieu des convives les plus distingués. Vous apprendrez avec plaisir que l'auteur de l'Essai sur l'indifférence<sup>36</sup> a composé un essai sur la philosophie catholique, qui, dit-on, éclipsera tous ses autres ouvrages. Mais avant de le faire paraître, il veut vider la querelle de l'Avenir »<sup>37</sup>.

C'est seulement dans ce cadre que J. G. Perboyre manifeste et exprime un intérêt pour les questions socio-politiques mais pour, à l'image du jeune clergé, rapidement s'estomper avec la condamnation de Rome.

### **Missionnaire**

Cette attitude de rupture par rapport au monde se manifeste concrètement avec le départ du missionnaire pour un autre pays. Pour bien comprendre cette spiritualité missionnaire nous pouvons nous référer à deux passages significatifs des lettres de Jean-Gabriel : il y a d'abord la lettre à son frère Louis du 8 octobre 1830, où il réagit à la nouvelle de son départ pour la Chine : « La nature s'afflige, mais la foi vient consoler. Pour soutenir ma faiblesse et soulager ma peine, je me représente la gloire que vous prouvez à Dieu et le salut des âmes que vous aurez le bonheur d'arracher à l'esclavage du démon. L'espoir de vous revoir, sinon ici bas, du moins dans la céleste patrie, adoucit l'amertume de ma douleur. Allez donc, mon très cher frère, allez où la voix de Dieu vous appelle. Vous emportez mes regrets, mais mes vœux vous poursuivront partout.

[...] Puissent les anges tutélaires des contrées infidèles que vous êtes destiné à évangéliser vous saluer à votre arrivée, vous seconder dans toutes vos entreprises et vous obtenir d'immenses succès dans l'établissement du règne de Dieu ! Puissions-nous l'un et l'autre vivre la vie des saints et mourir de la mort des élus !

---

<sup>36</sup> Il s'agit de deux volumes, édités en 1817 et 1820 où Lamennais s'attaquait à la philosophie développée par les encyclopédistes.

<sup>37</sup> p. 53-55.



Je crains de n'avoir pas été fidèle à la vocation que le Seigneur vous a donnée. Priez-le de me faire connaître sa sainte volonté et de m'y faire correspondre. Obtenez-moi de sa miséricordieuse bonté le pardon de mes misères et l'esprit de notre saint état afin que je devienne un bon chrétien, un bon prêtre, un bon missionnaire. »<sup>38</sup>

Ensuite, il y a l'annonce à son oncle de son propre départ pour cette même mission, dans une lettre datée de février 1835 : « J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Le bon Dieu vient de me favoriser d'une grâce bien précieuse et dont j'étais bien indigne. Quand il daigna me donner la vocation pour l'état ecclésiastique, le principal motif qui me détermina à répondre à sa voix fut l'espoir de pouvoir prêcher aux infidèles la bonne nouvelle du salut. Depuis, je n'avais jamais tout à fait perdu de vue cette perspective, et l'idée des missions de Chine surtout a toujours fait palpiter mon cœur. Eh bien ! mon cher oncle, mes vœux sont aujourd'hui enfin exaucés. Ce fut le jour de la Purification que me fut accordée la mission pour la Chine, ce qui me fait croire que, dans cette affaire, je dois beaucoup à la Sainte Vierge. Aidez-moi, s'il vous plaît, à la remercier et à la prier de remercier Notre-Seigneur pour moi. Je vais donc partir avec deux de nos jeunes confrères et plusieurs prêtres des Missions Etrangères.

[...] Dieu daigne m'accorder les grâces dont j'ai besoin pour faire une traversée heureuse, pour vivre et mourir en vrai missionnaire »<sup>39</sup>. Dieu est au départ et au terme de tout engagement. Dans cet espace s'inscrit la tâche du missionnaire qui consiste à établir le règne de Dieu. Il n'y a aucune autonomie car, dans toute initiative de l'homme, il s'agit de reconnaître l'action de Dieu.

Avec son départ pour la Chine le 21 mars 1835, la rupture qu'il n'a cessée de vivre devient effective. Il écrit à son oncle quelques jours avant d'embarquer, le 18 mars : « Je m'empresse de vous adresser encore mes adieux avant de quitter cette patrie qui va cesser d'être la mienne »<sup>40</sup>. Il réalise cet idéal de la séparation qui assume toute la vie spirituelle d'une manière radicale<sup>41</sup>.

La vie pour Jean-Gabriel est envisagée comme un combat pour le Christ. L'obéissance toute militaire du missionnaire s'inscrit dans cette perspective. A M. Torrette il écrit le 15 juillet 1835 : « Très heureux de combattre sous vos drapeaux, je me livre sans réserve. Je travaillerai sous le confrère que vous voudrez, j'irai où vous voudrez, même dans la Tartarie et au-delà. Ce sera assez que vous puissiez tirer de moi quelque parti »<sup>42</sup>. Au supérieur général, Jean-Baptiste Nozo, dans une lettre du 19 décembre 1835, il déclare : « Soldat à qui la témérité tient lieu de courage, j'ai senti mon cœur tressaillir à l'approche du combat. Je n'ai jamais été plus content que dans cette circonstance. Je ne sais ce

---

<sup>38</sup> p. 41

<sup>39</sup> p. 100

<sup>40</sup> p. 100-101

<sup>41</sup> Déjà lors du départ de son frère Louis, il écrivait à son oncle le 23 août 1833 : « Ceux qui partent sont au comble de la joie. Ceux qui restent ne se consolent que par l'espoir de les suivre plus tard. » p. 69.

<sup>42</sup> p. 110.

qui m'est réservé dans la carrière qui s'ouvre devant moi : sans doute bien des croix, c'est le pain quotidien du missionnaire. Et que peut-on souhaiter de mieux, en allant prêcher un Dieu crucifié ? Puisse-t-il me faire goûter les douceurs de son calice d'amertume ! Puisse-t-il me rendre digne de mes devanciers que je vais rejoindre ! Puisse-t-il ne pas permettre qu'aucun de nous dégénère des beaux modèles que notre Congrégation nous présente dans ces pays lointains ! »<sup>43</sup>. Apprenant les subtilités de la langue chinoise, le missionnaire ajoute, dans une lettre à sa sœur Antoinette de novembre 1835 : « Quand nous la saurons un peu passablement, nous nous en servirons pour faire la guerre à Satan dans le vaste empire de la Chine, où il y a encore tant de millions d'infidèles »<sup>44</sup>.

Le missionnaire qui se risque « sur une terre ennemie »<sup>45</sup> doit persévérer : « Il n'était pas tout à fait inutile de se rappeler dès lors que souffrir fait la moitié du missionnaire »<sup>46</sup>. Reprenant l'image de St Paul, et faisant le lien avec ses longs et pénibles déplacements, il écrit à son oncle le 10 août 1836 : « Si je suis venu de si loin c'est sans doute pour courir encore dans cette arène. Dieu veuille que j'y coure de manière à obtenir l'incorruptible couronne »<sup>47</sup>.

Le missionnaire, familier de la souffrance, coopère ainsi au projet de Dieu. Si pour lui-même, Jean-Gabriel Perboyre prend garde à ne pas majorer ses « chétifs efforts » - il n'est rien par lui-même : « petit avorton »<sup>48</sup> il lui suffit « d'être un bon petit trotte-menu »<sup>49</sup> - il se plaît à décrire les qualités et les vertus qu'il rencontre chez ses confrères (en particulier Mrs Laribe et Rameaux<sup>50</sup>) et propose un tableau exigeant pour le missionnaire : à M. Martin, qui est directeur du Séminaire interne, il décrit les enjeux de la formation dans une lettre du 4 novembre 1835 : « Vous voyez quel dévouement vous devez inspirer aux sujets que vous formerez pour nous. Ils doivent être pleins de sainteté et de prudence. Qui dit un saint, dit un homme qui possède toutes les vertus dans un haut degré de perfection. La prudence suppose une grande rectitude et une certaine portée dans le jugement, embrasse l'esprit de discernement et de bonne conduite et demande pour l'accomplissement du bien la force d'âme et une constance invincible. Cette prudence ne doit pas être simplement une qualité naturelle, mais encore un don surnaturel, ce doit être une sagesse vraiment céleste. Après tout, si la mission donne l'autorité aux apôtres, il n'y a que la communication de l'Esprit

---

<sup>43</sup> p. 148

<sup>44</sup> p. 145.

<sup>45</sup> p. 176

<sup>46</sup> p. 103. La souffrance possède des vertus curatives au niveau du salut : p. 79. Cf. Lettre à son cousin à Montgesty, p. 65. Cf. plus haut.

<sup>47</sup> p. 197

<sup>48</sup> Lettre à son oncle du 24 juillet 1835, p. 112.

<sup>49</sup> A son frère Jacques, 18 septembre 1838, p. 274.

<sup>50</sup> Lettre à son oncle du 10 août 1836, p. 182. « Rameaux, qui est vraiment le père des chrétiens » (p. 195). Au Supérieur Général, lettre du 18 août 1836, p. 217. Décrivant le travail apostolique de ses confrères, Jean-Gabriel ajoute : « Je voudrais bien pourtant glaner quelques épis pour les poser à côté des grandes gerbes de mes confrères dans l'aire du Père de famille, afin d'avoir une petite part à leur récompense. » p. 223.

de Dieu qui leur donne la puissance de convertir le monde »<sup>51</sup>. En toute chose, il s'agit de reconnaître l'initiative et l'œuvre de Dieu.

Deux choses sont donc inséparables pour le missionnaire : travailler à sa propre sanctification et œuvrer au salut du prochain. À ses parents, il écrit le 22 août 1836 : « Mes très chers parents, n'ayez d'autre sollicitude pour moi que celle de prier pour que je me sauve et que je contribue à sauver les autres »<sup>52</sup>. Demandant à un prêtre de continuer de prier pour qu'il obtienne la protection du Seigneur, Jean Gabriel ajoute dans une lettre du 22 août 1837 : « afin que j'aie le bonheur de contribuer un peu à sa gloire, en opérant mon salut et coopérant à celui du prochain »<sup>53</sup>. Dans cette perspective, la prière est aussi importante que l'action, car il s'agit bien de vivre cette entière disponibilité à Dieu. Dans la lettre à son oncle, faisant référence à l'œuvre de la Propagation de la Foi<sup>54</sup>, il insiste sur la double dimension de la prière : d'une part comme supplication pour permettre la conversion de la Chine : « Si donc vous voyez de toutes parts des prières s'élever vers le ciel, de plus en plus multipliées, de plus en plus ferventes, vous pouvez mieux juger de loin que nous de près si le royaume est proche de cette grande nation »<sup>55</sup> ; et, d'autre part, comme lutte contre satan, il formule ce vœu : « Puissent tous leurs frères en Jésus-Christ s'enflammer du même zèle pour les intérêts de notre divin Roi, s'enrôler dans la même milice spirituelle, et prendre les armes de la prière pour continuer à ruiner l'empire de satan ! »<sup>56</sup>.

## Mission

Le réflexe qui consiste à idéaliser le passé semble caractéristique du présent post-révolutionnaire. Le présent est dégradation et toute la question est bien d'être à la hauteur de ce prestigieux passé. Par rapport à la mission, Jean-Gabriel Perboyre regrette d'abord la situation du début du XVIII<sup>e</sup> siècle : au Vicaire général de Saint-Flour il écrit le 16 août 1836 : « Les missionnaires ont maintenant dans la mission de Pékin une position bien différente de celle qu'ils y ont occupée précédemment. Alors, quoiqu'ils n'eussent été admis à Pékin que

---

<sup>51</sup> p. 138

<sup>52</sup> p. 225

<sup>53</sup> Non sans humour, il renouvelle dans un très beau passage cette même invitation à sa sœur Antoinette que nous ne pouvons pas ne pas citer au moins dans cette note : « N'allez pas vous figurer qu'à chaque instant tous les Chinois sont à mes trousses, et qu'ils ne songent qu'à me perdre. Ce sont des hommes que j'aime beaucoup plus que je ne les crains. Je vous assure que je ne crains pas même l'Empereur, ni les Mandarins, ni leurs satellites. J'ai toutefois dans ce pays-ci un ennemi particulier, dont je dois beaucoup me défier. Pour celui-là, il est vraiment à craindre : c'est le plus mauvais sujet que je connaisse ; ce n'est pas un chinois, c'est un Européen. Il fut baptisé dès son enfance ; depuis il a été ordonné prêtre. De France, il est venu en Chine avec nous sur le même navire. Je ne puis pas douter qu'il ne me poursuive partout, et il causerait certainement ma ruine si j'avais le malheur de tomber seul entre ses mains. Je ne vous le nommerai pas, car vous le connaissez ; si vous pouviez obtenir sa conversion, vous lui rendriez un grand service et votre frère vous devrait son bonheur. » Novembre 1835, pp. 145-146.

<sup>54</sup> La Société de la Propagation de la Foi a été fondée à Lyon en 1819 et en 1822 paraissent les Annales pour faire connaître cet élan missionnaire. C'est l'occasion de mobiliser les prières et les dons des catholiques pour la mission.

<sup>55</sup> Lettre à son oncle du 16 août 1836, p. 203-204.

<sup>56</sup> Ibid.

comme des savants européens, appelés à lui former une académie des sciences et des arts, ils pouvaient, à la faveur de ce titre, exercer au sein de la capitale toutes les fonctions du missionnaire : diriger un séminaire, prêcher continuellement la religion dans leur église, recevoir dans leur maison plus de deux cents retraitants par an, former des catéchistes, expliquer tous les jours les cas de conscience aux prêtres chinois, pendant deux mois de vacances qu'ils prenaient auprès d'eux, en revenant de mission, soigner les chrétiens dans les divers quartiers de la ville, d'où ils savaient encore s'échapper secrètement, malgré les défenses de l'empereur pour aller missionner à la campagne, etc. »<sup>57</sup>.

Au niveau des missions, Jean-Gabriel insiste d'un côté sur la misère des chrétiens de Chine : depuis Macao, il écrit, sans l'avoir constaté *de visu* : « Nos chrétientés sont généralement dans une très grande misère »<sup>58</sup>. A son oncle, depuis le Honan, le 10 août 1836, il précise : « Ceux qui ne meurent pas vivent à peu près de rien »<sup>59</sup>. Il rappelle « l'extrême misère »<sup>60</sup> à son cousin Caviolle, curé de Catus, dans une lettre du 12 septembre 1838. De l'autre côté, comme associé à cette misère matérielle, il y a le petit nombre des chrétiens : « Dispersés sur toute la surface de l'empire ils [les chrétiens] sont dans la foule des païens comme quelques petits poissons dans la mer ; en évaluant à trois cent millions le nombre total de chinois : sur treize ou quatorze cent à peine trouve-t-on un seul chrétien »<sup>61</sup>.

Décrivant la mission de Chine, il écrit dans une lettre du 22 août 1837 à un prêtre de la paroisse St Eustache : « Il y a en Chine près d'une quarantaine de prêtres européens, et environ quatre vingt prêtres chinois. Ce nombre d'ouvriers n'est pas encore suffisant pour soigner les seuls chrétiens qui, cependant, au milieu de cette innombrable population chinoise qui sert le démon, ne paraissent que comme ces rares épis qui échappent à la faux du moissonneur. Dans les diverses provinces, il se convertit de temps en temps des païens, mais encore sur une si grande masse, c'est un point insensible. Il faut espérer que Dieu, dont les jugements sont impénétrables, fera entrer un jour cette grande nation dans le sein de son Église. La vie des missionnaires en Chine est toute apostolique ; elle se passe au milieu des fatigues et des dangers ; les trois quarts de l'année, ils sont à parcourir de vastes districts pour diriger les chrétientés, prêchant, administrant tous les sacrements, etc. , vivant frugalement dans un pays où le riche fait bonne chère comme ailleurs, mais où le pauvre n'a pas toujours un peu de riz pour se nourrir... »<sup>62</sup>.

Une année plus tard, dans une lettre à son cousin Caviolle, curé de Catus, il écrit le 12 septembre 1838 : « Elle est, vous le savez, un vaste champ couvert d'une grande moisson ; mais ses ouvriers évangéliques sont, en proportion, en

---

<sup>57</sup> p. 201

<sup>58</sup> Lettre du 6 novembre 1835, p. 143

<sup>59</sup> p. 195

<sup>60</sup> pp. 269-270.

<sup>61</sup> Lettre du 16 août 1856, p. 203.

<sup>62</sup> p. 235

bien petit nombre. Quoique appartenant à divers corps et à diverses nations, ils travaillent tous de concert, dans l'unité de vues et de doctrine, unis par les liens d'un même esprit, également zélés et infatigables à soutenir les mêmes travaux et à porter la même croix, également convaincus que, si la main de Dieu ne s'y met, celle de l'homme n'y peut rien. Ces dispositions, rapprochées des prières ferventes et continuelles qui se font dans toute l'Église pour la conversion de la Chine, sont peut être le meilleur présage qu'on puisse avoir aujourd'hui, qu'il se prépare des jours de miséricorde pour cette immense population jusqu'ici étrangère à la vie de Dieu. S'il ne doit pas nous être donné de voir luire ces heureux jours, ne cessons du moins de les appeler de toute l'ardeur de nos vœux »<sup>63</sup>. Dans ces présentations qui insistent sur le petit nombre, on trouve une description idéalement apostolique du travail missionnaire. Avec toute l'Église, celui-ci est comme tendu vers la réalisation du projet de Dieu.

### **En guise de conclusion**

La mission vécue par les missionnaires en Chine au XIX<sup>e</sup> s'inscrit dans un contexte bien précis, tant au niveau de l'intérieur – le catholicisme en France doit retrouver ses marques après le bouleversement de la révolution – que vis à vis de l'extérieur : l'appel à convertir ce vaste empire où « règne satan ». D'un côté comme de l'autre « Dieu Tout-Puissant » est l'acteur principal. Toutefois, au niveau de l'Occident, le temps semble mener à la mort, tandis qu'il annonce « d'heureux jours » de l'autre côté. Le missionnaire se trouve engagé dans cette lutte aux dimensions du monde.

On se rend compte également de l'unité de la *weltanschauung* de Jean-Gabriel Perboyre que nous pouvons caractériser par une spiritualité de la souffrance et de la rupture, du combat et de la gloire. En effet, ce qui est déterminant est le salut, c'est-à-dire le choix définitif de Dieu. Le monde ne présente plus d'autre intérêt que d'être lieu de passage, arène où se prépare l'éternité. Il n'a aucun intérêt en lui-même et présente le risque considérable de faire oublier la finalité ultime pour l'homme.

Reprenant les mots de Paul Ricoeur : « Ce que nous voulons honorer au titre du passé, ce n'est pas qu'il n'est plus, mais qu'il fut. Alors, le message de l'histoire à la mémoire, de l'histoire à l'homme de mémoire, c'est d'ajouter au travail de mémoire non seulement le deuil de ce qui n'est plus, mais la dette de ce qui fut »<sup>64</sup>. Nous pouvons finalement reconnaître l'importance de cette étude à partir de la correspondance de Jean-Gabriel Perboyre. Ce travail d'histoire nous permet de prendre la mesure de l'écart qui demeure entre un témoin de la foi – Jean-Gabriel Perboyre – et notre époque contemporaine. Et en même temps il nous faut reconnaître la dette dont nous sommes redevables. Se livrer à cette tâche, c'est entendre une autre invitation et laisser résonner – dans notre propre

---

<sup>63</sup> p. 266

<sup>64</sup> RICOEUR P., « Définition de la mémoire d'un point de vue philosophique », dans Académie universelle des Cultures, *Pourquoi se souvenir ?*, Paris, Grasset, 1999, p. 32.

quotidien, ce qui nous est le plus proche – dans d'autres mots qui ne sont plus familiers à notre culture, une Bonne Nouvelle.

# Saint Jean Gabriel Perboyre

## Mise en scène

*par Joseph Loftus, C.M.  
Province d'Irlande*

### Introduction

... Perboyre était d'une autre espèce. La menace de persécution et les autres difficultés de la vie missionnaire dans les profondeurs de la Chine apparemment le purifiaient et l'ennoblissaient.<sup>1</sup>

Saint Jean Gabriel Perboyre, a souvent été, au moins en ce qui concerne le lecteur que je suis, un « saint de plâtre » ; quelqu'un dont le regard, du haut de sa croix, au moment de la mort, vous réduisait à la taille d'un lilliputien, et dont l'héroïsme ne vous invitait pas tant à l'imiter personnellement, qu'à l'admirer de façon conventionnelle, comme tout le monde. Mais ses lettres nous révèlent une personnalité bien plus complexe que cela. Ce qui semble le plus intéressant dans son cas, ce ne fut pas son martyre, que l'on pourrait considérer comme un accident dû à la malchance, bien que supporté avec une foi extraordinaire, mais l'aisance avec laquelle cet homme sut réagir aux difficultés d'une vie missionnaire bien spéciale. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi, dans mon étude, de m'arrêter à la situation de la mission en Chine au moment de l'arrivée de notre saint afin d'explorer quelques-uns des problèmes de l'époque.

Au tout début, j'avais caressé l'espoir de pouvoir entreprendre des recherches sur les méthodes catéchétiques adoptées par Jean Gabriel Perboyre dans son travail en Chine. Toutefois, je disposais de trop peu de documentation en la matière et ses lettres elles-mêmes représentaient une source trop limitée pour en faire la base d'une étude sérieuse. C'est un domaine assez important pour justifier des recherches et j'espère, si le temps me le permet, y jeter un coup d'œil plus tard. À la place, j'ai choisi d'examiner l'état de la mission en 1835 lorsque Perboyre arriva en Chine et je me suis rendu compte qu'il y a là beaucoup à apprendre. Les lettres révèlent quelqu'un qui n'hésita pas à prendre à bras le corps les défis d'une mission, sur beaucoup de points, fort différente de ce à quoi il s'attendait. Pour le moment j'ai choisi de tenter de démêler l'embrouillamini de la situation missionnaire à laquelle Perboyre avait à faire face. J'ai choisi cette méthode de travail lorsque je me suis rendu compte, à la lecture des lettres et autres sources de moindre importance, que la situation en 1835 était très différente de tout ce que j'aurais pu imaginer. En plus, la consultation des lettres

---

<sup>1</sup> Peter Ward Fay, *The Opium War (La Guerre de l'opium)*, p. 102.

aboutit à une vision très confuse des choses, si on les lit à travers le prisme des formes ecclésiales qui, bien que faisant partie de notre image mentale de la mission de la Congrégation en Chine, sont en réalité postérieures à la mort du saint.

Un des risques de ce bref article sera d'induire en erreur le lecteur non familiarisé avec la phonétique chinoise. Les études sur le saint adoptent habituellement une convention archaïque en ce qui concerne la transcription des noms chinois de personnes et de lieux. On utilise alors ou bien la transcription choisie par Perboyre lui-même ou bien des modèles français datant du 19<sup>ème</sup> siècle. Or, il se trouve que le Gouvernement chinois a adopté, dans les années 50, sa propre transcription standard (usuellement appelée Pinyin), qui est maintenant largement acceptée pour écrire les termes chinois. C'est ainsi que le Pékin (Français) – bien connu – ou le Pe'king (Wade Jiles) devient Beijing. Pour ce document, j'ai fait choix, les citations mises à part, du Pinyin d'un bout à l'autre.<sup>2</sup> Cette convention peut au début embrouiller un lecteur vincentien, mais je la crois plus utile à la longue, parce qu'elle permettra à nos recherches de s'accorder plus aisément avec la masse de remarques et de réflexions portant sur l'histoire de l'Église en Chine.

Une dernière remarque consistera à signaler que mon article s'appuie sur une base trop étroite du fait qu'il m'a été impossible d'avoir accès aux matériaux qui auraient le plus enrichi cette étude, à savoir la correspondance des contemporains du saint. Sans compter avec le fait que mes sources secondaires sont extrêmement limitées. J'espère toutefois que mon petit effort pour insérer la mission du saint en Chine dans son contexte social et historique nous aidera à apprécier sa sainteté à sa juste valeur.

J'aurais beaucoup aimé pouvoir donner plus de détails précis sur les lieux où Perboyre a travaillé, mais il a été impossible d'arriver, à partir des lettres, à reconstituer mentalement ces lieux tels qu'ils étaient à l'époque et j'ai l'impression que cette information serait disponible pour qui aurait accès à des sources secondaires qui ne sont pas à notre portée.

### ***La Chine, Rêve et Réalité***

Cette Chine est si différente des autres pays que pour qui n'est pas sur place il est totalement impossible de se rendre compte clairement de tout ce qui lui est particulier.<sup>3</sup>

Jusqu'au moment où il débarqua du « Royal George » à Macao, pour Jean Gabriel Perboyre, l'Empire Chinois n'existait que comme le pays des héros et

---

<sup>2</sup> Je ferai exception pour quelques noms de lieux, tels que Macao et Canton, qui, du fait qu'ils nous sont devenus familiers, ne suivront pas cette convention.

<sup>3</sup> *Correspondance*, 87, à Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 241.



des démons, des vêtements souillés de sang et des cordes qui avaient servi à étrangler son confrère François Régis Clet, C.M., 15 ans plus tôt. La Chine, c'était aussi la région du monde que son frère avait essayé d'atteindre au prix de sa vie et, de plus en plus, le continent vers lequel une Église de France rajeunie tournait ses regards comme vers un objectif possible de son zèle missionnaire. Ce qui avait alimenté sa vocation missionnaire, c'était une notion romantique du martyr, plutôt qu'une compréhension réelle de la région qui allait être désormais sa patrie. Au cours des cinq années à venir, il allait faire connaissance avec les vrais problèmes de la Chine tout en gardant sans cesse le sentiment d'avoir « été envoyé par la France ». Paradoxalement, ce fut l'abandon de sa vision plutôt romantique du martyr qui le prépara au genre de mort par lequel il devait passer. On peut dire que son héroïsme ne consista pas dans sa manière d'accueillir sa condamnation à mort le 11 septembre 1840 mais plutôt dans l'acceptation complète du lent remodelage de sa vision missionnaire au cours des cinq années qui précédèrent son ultime sacrifice. Il avait appris que la Chine était un pays différent de ce qu'il avait imaginé et néanmoins, une fois ces différences acceptées, il était fin prêt lorsque les messagers de l'Empereur DaoGuang apportèrent la nouvelle confirmant son sort. Des générations de missionnaires envoyés en Chine, inspirés à leur tour par son héroïsme, ont dû faire la même transition, même si tous ne réussirent pas à le faire avec la même paix intérieure.<sup>4</sup>

Lorsque Perboyre mit le pied sur le sol chinois il arrivait dans un pays qui se trouvait à la dernière phase d'une isolation — loin d'être heureuse — face aux courants en train de modifier l'ordre du monde commun au 19<sup>ème</sup> siècle. La révolution industrielle et la paix en Europe stimulaient l'économie du globe. La Chine, si elle avait accepté de s'y ouvrir, eût fait un partenaire naturel du développement du commerce. Mais l'auto-suffisance économique de l'Empire Chinois et sa conviction de se trouver à sa place naturelle de centre du paysage politique global avaient peu de rapports avec les modèles cachés du commerce mondial ou avec l'importance croissante de la puissance de l'Europe d'abord et plus tard, de l'Amérique.

En 1835, la Chine était gouvernée par un empereur « indolent et étroit d'esprit »<sup>5</sup> : Dao Guang. Il était le sixième empereur de la dynastie étrangère et impopulaire des Qing. Il n'avait pas affaire uniquement aux incursions encore insignifiantes des étrangers, mais aux révoltes paysannes, un signe historique de soulèvements dynastiques.<sup>6</sup> En dépit de toutes ces pressions, sa vision impériale lui permettait encore de se croire le seul acteur sérieux sur la scène mondiale : il restait convaincu qu'il n'avait rien à craindre de l'extérieur. En conséquence, il

---

<sup>4</sup> Peter Ward Fay, *op. cit.* Peter Fay signale que d'autres missionnaires furent, eux aussi, désarçonnés par les difficultés qui firent la noblesse de Perboyre. On aimerait comparer les lettres de Perboyre avec celles de ses compagnons Rameaux ou Baldus.

<sup>5</sup> Kenneth Scott LaTourette, *A History of the Christian Mission in China (Histoire de la Mission Chrétienne en Chine)*, 1929, p. 286.

<sup>6</sup> Ces révoltes culminèrent, vers 1850, avec la désastreuse Rébellion de Taiping au cours de laquelle 20 000 000 de personnes perdirent la vie.

n'acceptait de tribut que venant d'émissaires étrangers, plutôt comme un papa accepterait avec grâce un don fait de la main à la main par un gamin de retour de sa classe de jardin d'enfants. Peu importait que ce tribut vint d'une petite principauté en Indonésie ou du puissant Royaume Uni de Grande Bretagne et d'Irlande. Du fait que sa position non comparable à celle des gouvernants de n'importe quel état barbare, il ne pouvait même pas imaginer un « partenariat » commercial quelconque et c'est le motif pour lequel il s'opposa à toutes les tentatives de dialogue entre égaux. Les pressions discrètes en vue d'aboutir à un commerce international, avec une demande de biens chinois à l'Ouest non équilibrée par une demande chinoise équivalente de produits manufacturés en Occident, déboucha finalement sur le commerce illégal d'un produit que les Chinois recherchaient avidement, l'opium. Cette situation désordonnée devait avoir pour conséquence la fin de l'isolation de la Chine, ce qui la forcerait, après 1840, à ouvrir ses portes aux commerçants et aux missionnaires qui se présentaient à ses frontières. Toutefois, en 1835, l'Empire Chinois conservait encore un reste de son antique grandeur et les commerçants et missionnaires occidentaux, dépourvus du soutien militaire de leurs gouvernements, devaient accepter de faire des courbettes devant le trône céleste ou, au cas contraire, risquer le châtement. Les arrangements que les étrangers pouvaient inventer à leur avantage étaient souvent illégaux et soumis à l'application plus ou moins capricieuse de la loi par les officiels de l'administration centrale ou locale. C'est ainsi qu'il arrivait que le commerce – illégal <sup>7</sup> – de l'opium pouvait se prolonger ouvertement pendant un certain temps puis se voir soudain bloqué au prix de grosses pertes pour les marchands,<sup>8</sup> tandis que les missionnaires se livraient publiquement et en toute liberté à leur ministère un jour alors que le lendemain ils risquaient l'exécution sommaire.<sup>9</sup> C'est dans cette Chine que Perboyre débarqua, et que sa mort coïncida avec son éviction.

### **La France et le Portugal, deux situations en contraste**

...alors que la famille de saint Vincent est si sérieusement éprouvée au Portugal, en France elle se relève de plus en plus et se fortifie dans l'Esprit du Seigneur.<sup>10</sup>

La vocation missionnaire de Perboyre s'était développée dans une période très spéciale pour le Catholicisme Français. Après les guerres Napoléoniennes,

---

<sup>7</sup> Perboyre ne fait référence qu'une seule fois, et en passant, au genre de commerce qui devait avoir une influence sur sa mort; il ne semble pas s'être rendu compte des contre-coups de son importation sur la Chine.

<sup>8</sup> Ce fut la destruction de 20 000 caisses d'opium (dont le commerce était illégal en Chine) en juin 1839 qui déclencha la première Guerre de l'Opium et qui peut avoir influencé la décision de procéder à l'exécution de Perboyre.

<sup>9</sup> Perboyre est complètement surpris de constater le succès et la vie en plein jour de l'Eglise dans la Province de Fujian Province, tels qu'il les décrit dans sa lettre 73. Toutefois, le missionnaire, dont le ministère si public l'impressionne le plus, Roch-Joseph Carpena-Díaz O.P., Vicaire Apostolique de Fujian, fut obligé de fuir en 1837 et sa mission florissante fut détruite.

<sup>10</sup> *Correspondance*, 72, à Jean Castro, C.M. dans le Diocèse de Pékin, p. 154.

l'Église en France commença à récupérer un peu de son pouvoir. Ce qui en sortit, ce fut une Église confiante bien que plutôt mal à l'aise et consciente d'avoir surmonté d'énormes difficultés. Une expression significative de la résurrection de l'Église fut son élan missionnaire. De nouvelles structures missionnaires émergèrent, adaptées parfois à partir d'institutions pré-révolutionnaires, parfois créées *ex nihilo* en réponse au changement de circonstances. Par exemple, en 1816, les Missions Etrangères de Paris nouvellement reconstituées envoyèrent en Chine leurs premiers nouveaux missionnaires depuis 1807 et, à la même période, une nouvelle association, la Société pour la Propagation de la Foi fut fondée en 1822.<sup>11</sup> La Congrégation de la Mission, rétablie en France en 1820, partageait cette nouvelle attitude sûre de soi. C'est très délibérément qu'elle s'efforça de souligner sa continuité avec la communauté pré-révolutionnaire,<sup>12</sup> ce qui ne l'empêchait pas de « s'adapter » en vue de s'insérer dans le nouvel esprit missionnaire de l'époque. C'est ainsi que la Congrégation de la Mission, parmi toutes les possibilités apostoliques qui lui étaient ouvertes, jeta les yeux sur la Mission Française de Chine, qui n'avait, pourtant, été acceptée qu'à contre-cœur par les vincentiens français en 1784.<sup>13</sup> En 1835 il y avait déjà six confrères Français à pied d'œuvre dans la mission, deux de plus arrivèrent avec Perboyre et avant sa mort sept autres avaient rejoint l'équipe.

Il y avait, en 1835, une autre Mission Vincentienne en Chine. Les confrères portugais étaient arrivés à la même époque que les Français dans le but de reprendre les Missions Jésuites Portugaises à Macao et plus tard à Beijing. Leur position, spécialement à Macao, était plus sûre que celle de leurs confrères français, du fait qu'ils étaient membres de la Mission Portugaise soutenue par le Gouvernement parce que fondée par la Reine du Portugal. Cette faveur ne leur conférait plus autant de dignité que dans les siècles précédents, mais localement parlant c'était encore un atout important. En 1835, l'Empire Portugais était une force presque éteinte, car elle ne retenait comme vestiges du passé que quelques rares colonies en Asie, ce qui donnait à Macao une importance cruciale à la fois pour les commerçants et les missionnaires. Bien qu'il ne restât au Portugal que peu d'influence internationalement parlant, il pouvait encore se mêler avec succès des affaires de l'Église et n'hésitait pas à le faire régulièrement, réclamant le respect d'un ensemble de droits, appelé le *Padroado*<sup>14</sup> qui lui avait été accordé

---

<sup>11</sup> Kenneth Scott LaTourette, *op. cit.*, p. 203.

<sup>12</sup> *Correspondance*, 67, à Pierre Martin, C.M. à Paris, p. 137.

<sup>13</sup> Bien que, techniquement parlant, la "Mission Française" équipée en personnel par la Congrégation de la Mission ait disparu au moment de la Révolution, j'utiliserai ces termes pour décrire la mission de la Congrégation *fondée à partir de la France* bien que les **Missions** de la Congrégation aient inclus une autre mission complètement séparée *fondée à partir du Portugal*. Cette dernière sera mentionnée sous le nom de Mission Portugaise.

<sup>14</sup> Le *Padroado* était un ensemble de privilèges et de responsabilités en ce qui concerne l'administration de l'Église au sein de l'Empire Portugais accordés au Roi de Portugal au cours du 15<sup>ème</sup> siècle par le Saint-Siège. Il existait un arrangement similaire dans l'Empire Espagnol, connu sous le nom de *Patronato*. Les responsabilités incluaient la fondation et la protection des Missions Catholiques dans les Territoires portugais ainsi que le droit de nommer les évêques. A l'époque de la puissance de l'Empire Portugais, le système avait quelque utilité, mais au début du 19<sup>ème</sup> siècle le Portugal n'était plus capable de remplir

lors d'une période d'expansion dans l'histoire du pays. En 1783, deux vincentiens portugais venus de Goa arrivèrent à Macao pour y installer un séminaire et plus tard, en 1801, deux autres allèrent jusqu'à Beijing pour prendre en charge la Mission Portugaise qui s'y trouvait. La Congrégation elle-même avait été supprimée au Portugal dans les années précédant 1833. Et bien que deux autres missionnaires Vincentiens Portugais entrèrent en Chine après l'arrivée de Perboyre, la Mission Portugaise, sous la forme sponsorisée par le gouvernement à la façon d'autrefois, était sérieusement en déclin en 1835. À cette époque, il restait onze vincentiens portugais dans la Mission Chinoise, dont sept travaillaient à Macao.<sup>15</sup>

Dans cette situation, un missionnaire français qui débarquait à Macao en 1835 était soutenu par l'enthousiasme missionnaire qui bourgeonnait dans sa patrie mais il ne pouvait pas encore compter sur la protection de son gouvernement. À ce moment-là, la ruée à la recherche d'influence en Chine, sous sa forme soutenue par les gouvernements n'avait pas encore commencé. L'Europe en général était en plein expansionnisme, mais ses acteurs traditionnels en Asie, le Portugal et l'Espagne, n'étaient plus au centre de la compétition ; leurs rôles allaient être bientôt repris par l'Angleterre et la France. Au moment de l'arrivée de Perboyre en Chine, ses confrères français étaient « des nouveaux venus » si on les comparait aux Portugais déjà bien installés. Et en dépit des relations amicales entre les deux groupes et de l'aide qu'ils se prêtaient les uns aux autres sur le terrain, les cinq années à venir allaient donner l'impression d'une constante lutte d'influence entre les deux missions ce qui concernait la reconnaissance officielle. Ajoutons que le premier danger avec lequel Perboyre aurait à compter n'était pas l'hostilité des Mandarins « païens » mais l'antagonisme éventuel des autorités Catholiques de Macao, soucieuses de maintenir des privilèges surannés.<sup>16</sup>

## **L'Église chinoise en 1835**

En 1835 la situation de l'Église en Chine n'était pas brillante, bien que l'augmentation du nombre des missionnaires en Chine commençait à produire des résultats et à stopper le déclin du nombre des Catholiques. Les estimations

---

efficacement les devoirs associés au Padroado, bien qu'il insistât toutefois sur le maintien des privilèges acquis. La Chine était considérée comme faisant partie de la zone d'influence du Portugal et les missionnaires en route vers la Chine étaient supposés voyager tous via Lisbonne. Macao fut, dès le début, le port de transit pour entrer en Chine. Ainsi, même avec son pouvoir en déclin en tant que force mondiale, le Portugal avait encore la possibilité d'exercer un certain contrôle sur la mission chinoise, contrôle disproportionné par rapport à sa puissance politique réelle.

<sup>15</sup> Perboyre dit qu'il y avait cinq confrères dans l'équipe des formateurs au séminaire de Macao. Je ne saurais expliquer le pourquoi du désaccord en matière de chiffres.

<sup>16</sup> En fait, si l'on en juge à partir de ses lettres, Perboyre n'eut aucun problème à Macao, mais Torrette avait été expulsé en 1832 pour un an et la question du Padroado n'était pas du tout réglée. Il parle dans certaines de ses lettres de la possibilité de voyager via Manille. Cela eut été, sur le chemin vers la Chine, un point de transit alternatif, au cas où Macao se serait fermé aux missionnaires de Chine qui ne s'étaient pas embarqués à Lisbonne, contrairement à ce qu'exigeait – avec insistance – le Portugal.

pour cette période sont à prendre seulement pour des indications plutôt que dans l'absolu, mais il était clair que l'âge d'or avait pris fin. La mission fondée par Ricci à Beijing, avec ses antennes en direction des classes cultivées, avait été stoppée à cause de la controverse sur les Rites <sup>17</sup> et alors qu'il existait encore techniquement parlant une présence à la Cour en 1835, cette mission était morte en réalité. Dans les provinces la situation était compliquée et inégale. L'Église qui autrefois avait atteint jusqu'à 300 000 membres répandus à travers tout l'empire n'en comptait plus que 200 000. Le clergé local, en général, provenait des mêmes milieux, très simples, comme leurs fidèles, et ne recevait qu'une formation sommaire. Ses membres avaient été capables d'exercer leur ministère avec le soutien d'un leadership efficace de la part de l'Église lorsque soudainement l'arrivée des missionnaires s'arrêta. Vers la même époque des missionnaires Protestants avaient commencé à se présenter sur la scène et, bien que leurs efforts ne représentaient pas un vrai danger pour les missions Catholiques établies depuis longtemps,<sup>18</sup> ils fournirent à la Chine l'alternative d'une autre stratégie missionnaire qui devait par la suite se montrer très fructueuse. Des persécutions sporadiques, quoique souvent localisées, affaiblirent encore plus les communautés. Perboyre fut surpris de trouver à Fujian une Église publique florissante et bien vivante, qui ne cadrait pas du tout avec sa vision romantique d'une Église persécutée, mais dans d'autres endroits les communautés mûres avaient complètement disparu. En plus de ces causes externes, des divisions internes à l'intérieur de l'Église la rendirent moins apte à faire face à la situation telle qu'elle était à l'époque.

Il y avait sous le système du Padroado, de 1690 jusqu'à leur suppression en 1842, trois diocèses en Chine : Beijing, Nanjing et Macao. En théorie, ils couvraient neuf provinces (selon le calcul actuel). En pratique, leur juridiction était limitée par la situation politique en Chine, par des rivalités entre missions nationales, par l'incapacité du Portugal de fournir convenablement les diocèses en personnel et en ressources et par le désir de l'Administration Romaine de se tourner vers un genre de gouvernement local plus en conformité avec les besoins du temps. La politique européenne de l'époque rendait impossible une simple annulation du Padroado et la solution choisie par Rome fut de remettre l'administration de provinces entières à des Vicaires Apostoliques. Ces Vicaires Apostoliques étaient soumis à la juridiction directe du Pape, et ainsi cessaient d'être sujets du Padroado. Ce moyen permit à Rome d'enlever le contrôle de

---

<sup>17</sup> Au cours du 17<sup>ème</sup> siècle une dispute s'éleva parmi les missionnaires au sujet de l'utilisation de certains rites en l'honneur de Confucius et des ancêtres. Les rites eux-mêmes comportaient des amalgames religieux ambigus et l'issue de la querelle dépendait de leur réception et compréhension par le peuple. Les gens éduqués étaient d'accord pour y voir des gestes séculiers, mais les masses populaires moins bien informées les interprétaient comme des gestes religieux. Rome, après de longs débats, qui souvent tournèrent à l'aigre, interdirent aux Catholiques ce genre de cérémonies. Or les rites en question faisant partie de la vie publique, l'interdiction signifiait que les élites, qui étaient toutes généralement des fonctionnaires, ne pouvaient plus entrer à l'église. Le Christianisme se vit ainsi confiné à ceux qui vivaient sur les marges de la société. L'interdiction ne devait être levée qu'en 1939.

<sup>18</sup> Perboyre n'en fait aucune mention, et pourtant on en trouvait aussi à Macao.

certaines des Missions Chinoises à l'influence inefficace du Portugal sans s'opposer directement aux autorités Portugaises.

À l'époque de l'arrivée de Perboyre en Chine, le Siège Episcopal de Macao était vacant depuis 1828 et devait, en fait, demeurer ainsi jusqu'à la nomination, en 1845, de Jérôme de Matta, C.M., un membre de l'équipe enseignante du Séminaire Saint Joseph. Le Siège de Beijing avait été vacant pendant 17 ans et un administrateur, Cajetan Pires Pereira, C.M., qui était lui-même évêque de Nanjing, dirigeait le diocèse. Pires s'était vu incapable d'obtenir la permission de quitter son poste au Bureau Impérial d'Astronomie. C'est ainsi que le Diocèse de Nanjing était lui aussi sans évêque résident, son administration étant entre les mains d'un Vicaire Général, Domingos-Jose de Santo Estevam Henriques, C.M., qui était souvent malade et finalement retourna au Portugal.<sup>19</sup>

Comme pour les diocèses, il existait des Vicariats dispersés à travers la Chine Centrale et Orientale à la charge de diverses congrégations religieuses (sans inclure la CM). Ces structures administratives plus contemporaines possédaient le potentiel nécessaire pour faciliter un développement ordonné de la mission mais, en fait, elles n'existaient souvent que sur le papier par manque de personnel pour les diriger. Par-dessus le marché, le nouveau système de vicariats était coiffé d'un réseau confus de districts administrés par la société missionnaire qui les avait fondés. Ces districts n'étaient pas totalement soumis à la juridiction du Vicaire Apostolique de la province où ils étaient situés, d'après le principe selon lequel les « droits » établis de l'organisation qui les avait fondés n'avaient pas été abrogés par le nouvel arrangement. Le résultat était un système administratif horriblement compliqué et l'arrivée d'une nouvelle génération de missionnaires venus d'Europe, après les guerres Napoléoniennes, mettaient en relief l'urgence d'une réforme administrative.

### **Les Lazaristes, successeurs de la Mission Jésuite**

Les vincentiens français qui arrivèrent à Beijing en 1784 ne prirent possession que d'une partie du grand apostolat Jésuite en Chine, à savoir la Mission Française. La Mission Jésuite Française s'était séparée de l'ensemble de la Mission Jésuite (principalement Portugaise) en 1685<sup>20</sup> et elle était soutenue par le Gouvernement Royal de France. Son centre d'opérations était l'église de Saint Sauveur, le BeiTang à Beijing et elle comportait un grand nombre de districts de mission éparpillés sur une immense surface de la Chine Centrale et Orientale. Les vincentiens français n'avaient jamais disposé d'un personnel suffisant pour pouvoir administrer cette collection dispersée de districts missionnaires. En 1820 le responsable de la mission, Louis François Marie Lamiot, C.M. fut expulsé de Beijing et se réfugia à Macao. Au cours des 15 ans

---

<sup>19</sup> Van DenBrant, Joseph *Les Lazaristes en Chine*, p. 35.

<sup>20</sup> *The Catholic Encyclopaedia*, Volume III, Online Edition, "The Church in China." (L'Église en Chine)

qui suivirent, le supérieur de la mission de Beijing fut un confrère chinois, Mathew Xue, C.M. qui, craignant la persécution, déplaça en 1826 le Quartier Général de la mission de Beijing à Xiawangze en Mongolie. À son tour il remit la responsabilité de la mission à Joseph Martial Mouly, C.M. en 1835. En 1829, Jean Baptiste Torrette, C.M. arriva à Macao. Il était le premier Vincentien envoyé de France depuis le rétablissement de la Congrégation en France et à la mort de Lamiot, il devint le directeur effectif de la Procure et le responsable de la mission.<sup>21</sup>

Les vincentiens portugais avaient, en 1784, fondé le Séminaire Saint Joseph à Macao dans les locaux de l'ancien collège Jésuite du même nom. Il était donc naturel, en conséquence, que leur compatriote, Mgr Gouvea, évêque de Beijing, ait pensé à les inviter à prendre en charge la Mission Portugaise (Jésuite) de son diocèse. Leur centre d'opérations à Beijing était l'église Saint Joseph, le DongTang de Beijing. Les deux missions nationales étaient complètement distinctes, elles maintenaient leur indépendance financière et leurs programmes de formation et cette dernière mission était, en 1835, seulement de façon nominale sous l'autorité du Supérieur Général récemment rétabli dans ses fonctions.<sup>22</sup> Toutefois, Clet s'était aussi occupé de la question dans ce qui était, à strictement parler, territoire de la Mission Portugaise et plus tard Perboyre agit de même. Le contraste entre les deux missions était que la Française entrait dans une période de croissance vigoureuse tandis que le secteur portugais était sérieusement en déclin.

Perboyre était le centième Vincentien à venir travailler en Chine, la majorité de ses prédécesseurs furent Chinois, 25 étaient Portugais, et 17 Français.<sup>23</sup> Toutefois, les missions vincentiennes de cette période sont désignées soit comme Françaises soit comme Portugaises. Perboyre lui-même ne tenait pas à être considéré comme faisant partie d'une mission « Chinoise ». <sup>24</sup> Cette réticence tenait plus à une volonté de se présenter sous l'identité d'un envoyé de la *France* pour la Mission de Chine par contraste avec les Portugais, qu'à un fort sentiment anti-Chinois. La localisation de l'Église Chinoise serait le problème d'une période plus lointaine; mais en 1835 la question était différente. Le nouvel enthousiasme missionnaire en Europe rendait la réorganisation des territoires de la Mission Chinoise urgente et possible. La question pour Perboyre et ses compagnons, bien qu'il ne la présente jamais aussi sèchement, était de savoir lequel des deux groupes des Vincentiens européens définirait le nouveau style de

---

<sup>21</sup> Il est difficile de reconstituer la « chaîne de commandement » dans la mission à partir des lettres de Perboyre, mais il semble bien que Torrette ait, au début, été Procureur et responsable de la Mission Française ; il fut nommé Visiteur de la Mission Française en 1835. Il n'est pas clair comment cela se passa avec la Mission Portugaise.

<sup>22</sup> Perboyre tout récemment arrivé avait clairement le souci de restaurer l'autorité internationale du Supérieur Général; voir *Correspondance*, 79, avec Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 212.

<sup>23</sup> Il y eut un confrère irlandais Robert Hanna (1762-1797), qui rejoignit la communauté en France et arriva à Beijing avec Lamiot en 1794.

<sup>24</sup> *Correspondance*, 96, à Jean Baptiste Torrette, C.M., Macao, p. 283.

la mission en Chine, celui des Portugais de l'établissement ou celui des Français ragailardis ?

### **À quelle Mission Perboyre était-il rattaché? <sup>25</sup>**

La Mission Française desservait 40 000 fidèles<sup>26</sup> appartenant à des communautés dispersées dans plus de sept provinces : Mongolie, Zhili,<sup>27</sup> Shandong, Hénan, Hubei, Jiangxi et Zhejiang. Bien que ces districts aient été éparpillés à travers de nombreuses provinces et vicariats, du fait qu'ils faisaient partie de la Mission Française, ils étaient sous la juridiction du Diocèse de Beijing. De façon très correcte et avec une grande délicatesse, Perboyre envoya une lettre cordiale d'introduction à son confrère portugais João de Franca Castro e Moura C.M., qui, bien que vivant dans la province de Shandong, était alors Vicaire Général du diocèse vacant de Beijing.<sup>28</sup> Le chef de mission vivait à Macao, auprès du Séminaire Saint Joseph mais de façon indépendante. À partir de cette base, il échangeait une correspondance vivante avec ses confrères à travers toute la Chine et semble avoir été capable de mener une véritable surveillance administrative et financière de la mission, à en juger par les lettres de Perboyre. En plus il dirigeait un séminaire, la suite du séminaire de la Mission Française à Beijing que Lamiot avait transférée à Macao en 1820. Il avait avec lui trois confrères Vincentiens, deux Chinois<sup>29</sup> et un Français<sup>30</sup> pour l'assister. Perboyre travailla avec un groupe de confrères responsables de plusieurs districts dans quatre provinces : Hénan, Hubei, Jiangxi et Zhejiang. Dans une lettre visiblement destinée à éveiller des sentiments missionnaires au pays, Perboyre décrit la transformation opérée par la présence de ses confrères français,<sup>31</sup> et donne, par défaut, l'impression que peu de choses avaient été réalisées avant leur arrivée. En fait, ce n'était pas le cas. Les confrères chinois avaient été au travail dans ces districts pendant toute la période où les missionnaires français furent absents. Toutefois ils étaient peu nombreux, le territoire était vaste et les persécutions étaient sévères. En conséquence, d'immenses bandes de territoire étaient, effectivement, abandonnées. L'arrivée de plusieurs prêtres étrangers et la nomination d'un nouveau supérieur permit une grande restructuration de la mission (qui équivalait à une nouvelle fondation), mais il aurait été impossible

---

<sup>25</sup> Les lettres de Perboyre sont une source plutôt pauvre d'information sur la mission. Il n'était pas le supérieur, et ses lettres à Torrette ou au Supérieur Général ne sont pas des rapports officiels. Ainsi, dans sa correspondance, il se contente soit d'observations d'ordre général qui sont d'un vague désolant, ou au contraire, soit de textes fournissant des références spécifiques qui ne donnent pas l'impression de concerner l'ensemble de la mission.

<sup>26</sup> Alphonse Hubrecht C.M., *La Mission de Peking et les Lazaristes*, p. 258.

<sup>27</sup> C'est le Hebei moderne avec Beijing et Tianjin.

<sup>28</sup> En route vers Hénan, Perboyre écrivit à Castro une très cordiale lettre de présentation. *Correspondance*, 72, to Jean Castro, C.M., au Diocèse de Pékin, p. 152.

<sup>29</sup> Joseph Li, C.M. (né en 1803), appelé parfois Chen, et Matthieu Zhao, C.M. (né en 1810), à cette époque encore clerc. Les deux avaient vécu en France pendant au moins un an.

<sup>30</sup> François-Xavier Timothée Danicourt, C.M. (né en 1806), qui plus tard introduisit les premières Filles de la Charité en Chine en 1848.

<sup>31</sup> *Correspondance*, 77, à A. M. Candeze, Vicaire Général de Saint Flour, p. 200-205.



aux autres étrangers de faire quoi que ce soit de substantiel sans les confrères chinois et les catéchistes qui firent plus gros du travail.

## **Le Personnel**

Les Vincentiens en Chine en 1835 comprenaient des Chinois, des Portugais, et des Français. Les neuf Français étaient relativement jeunes (âge moyen 30 ans) et étaient arrivés récemment, le plus ancien, Torrette, (né en 1801) ayant débarqué à Macao seulement en 1829. Les 11 Portugais étaient, dans l'ensemble, plus âgés (âge moyen 50 ans) et avaient une grande expérience. Un des professeurs chinois de Perboyre, Joachim Gonsalves, C.M., était un lettré d'importance et son dictionnaire Latin-Chinois eut plusieurs éditions.<sup>32</sup> On aurait pu s'attendre à ce que le groupe le plus nombreux, les 18 Chinois (âge moyen 40 ans) fournissent des leaders à la mission, mais le niveau d'enseignement qu'ils avaient reçu et les exigences des missionnaires étrangers (et de leurs Supérieurs européens) ne permettaient pas facilement cette possibilité. L'exemple classique de ce manque de vision fut le transfert de la direction de la Mission Française en Mongolie de l'administrateur, expérimenté, le vieux Xue âgé de 54 ans au jeune missionnaire récemment arrivé, Mouly âgé seulement de 28 ans.

## **La Mission de Perboyre**

À l'époque de l'Empereur Kanghi (sic) les Chrétiens possédaient des églises dans beaucoup de villes; lesquelles sont aujourd'hui entre les mains de païens, et les Chrétiens sont dispersés dans les régions rurales, spécialement dans le Honan (Héнан), où l'on trouve parmi les citadins à peine 20 personnes venues de Peking engagées dans le commerce et la surveillance dans la capitale de la province. Ce qui signifie qu'ici, comme en France, nous avons la joie d'être des missionnaires au service des pauvres gens de la campagne.<sup>33</sup>

Les districts <sup>34</sup> de la Mission Française au Héнан, et plus tard au Hubei étaient le terrain missionnaire de Perboyre. Le supérieur de la mission était François Alexis Rameaux, C.M. et, avec l'arrivée de Perboyre, il avait à sa disposition cinq coopérateurs pour s'occuper des communautés catholiques dispersées sur un territoire ayant à peu près les dimensions de la France. Ces communautés incluaient non seulement celles directement sous l'autorité de la

---

<sup>32</sup> Ses capacités d'enseignant sont d'autant plus remarquables aux yeux de quiconque se souvient qu'il était strictement interdit d'enseigner le Chinois aux étrangers. Cette restriction était, en cette même période, un obstacle au développement du commerce international dans la ville voisine de Canton.

<sup>33</sup> *Correspondance*, 89, à Pierre Martin, C.M., à Paris, p. 250. Perboyre fait plutôt ici de nécessité vertu, voir la note 16.

<sup>34</sup> Il serait intéressant de publier une carte de ces districts de mission. L'auteur de cet article n'a pas été capable de reconstituer les emplacements à partir des lettres seules.

Mission Française mais aussi, en réponse aux appels de Pires, les communautés du Hénan administrées par Nanjing. L'évêque de Nanjing administrait le Hénan mais selon Perboyre lui-même, cette province ne faisait pas partie du Diocèse de Nanjing,<sup>35</sup> son voisin oriental. Hubei faisait partie du Vicariat de HuGuang, (aujourd'hui Hubei et Hunan) mais en 1835 le Vicariat, alors vacant, était administré par le Vicaire Apostolique de Shanxi/Shaanxi.<sup>36</sup> Bien que les lettres de Perboyre soient habituellement d'une tonalité positive, le besoin d'une réorganisation était évident. Il existait un désir de changement et, en janvier 1838, Perboyre imaginait déjà l'aspect que prendraient en fait les missions de la Congrégation dans la Chine du sud.<sup>37</sup>

La mission de Perboyre eut été difficile, même s'il n'y avait pas eu d'autres questions impliquées. L'Église au Hénan et plus tard au Hubei avait été négligée depuis l'époque de la suppression des Jésuites et dans les années qui suivirent. Les distances entre les districts étaient immenses et les voyages missionnaires à faire pesaient très lourd physiquement parlant. Il est impossible que les missions individuelles elles-mêmes,<sup>38</sup> même si elles sont décrites en termes encourageants dans ses lettres, aient été faciles, étant donné les négligences du passé. Son état de santé n'était pas très bon. À peine arrivé à sa base de départ au Hénan, il fut malade pendant trois mois,<sup>39</sup> au point qu'on peut se demander si le changement de décision du docteur de Paris aboutissant à l'autorisation donnée à Perboyre de partir pour la Chine avait été raisonnable. Perboyre souffrit plus tard d'une hernie, ce qui n'était pas sans gravité étant donné la quantité de travail qui lui était demandé. Ses capacités en matière de connaissance de la langue sont discutables; toutefois, si l'on tient compte de la préparation sommaire qu'il reçut à Macao et de son âge, sa propre appréciation, dans son humilité, dut être raisonnablement correcte. La description que fait Perboyre de son collaborateur chinois (il le compare au coolie chargé de son principal bagage de prédicateur) s'explique probablement par la nécessité et non simplement par sa modestie. Selon une note de la partie publiée de sa *Correspondance*,<sup>40</sup> la défense de ses capacités linguistiques provient apparemment du besoin qu'il éprouvait de montrer que ses silences au cours de l'interrogatoire étaient le résultat non pas d'une simple incompréhension mais de sa volonté d'imiter la patience du Christ. Une défense de ce genre n'est d'ailleurs pas nécessaire, vu que la qualité héroïque de la vie et de la mort de Perboyre n'oblige pas à chercher une comparaison – qui serait forcée – avec la Passion du Christ.

---

<sup>35</sup> *Correspondance*, 77, à A. M. Candeze, Vicaire Général de Saint Flour, p. 200-205.

<sup>36</sup> Ce détail peut sembler inutile au lecteur occidental, mais à partir de 1837 plusieurs des lettres de Perboyre, spécialement celles adressées au chef de la Mission, Torrette, sont des réflexions sur la meilleure division possible des territoires dans les intérêts de la Congrégation.

<sup>37</sup> *Correspondance*, 90, à Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 253.

<sup>38</sup> Pour une vision sommaire de la mission typique, voir Robert Maloney, C.M., *Des saisons dans la vie spirituelle*, p. 182.

<sup>39</sup> *Correspondance*, 89, à Pierre Martin, C.M., à Paris, p. 244.

<sup>40</sup> Voir la note de bas de page 2, *ibid.*, 86, à l'Abbé Lacarière du clergé de Saint-Eustache de Paris, p. 234.

Ce qui manque dans les lettres de Perboyre c'est une réelle évaluation des méthodes utilisées, de leurs faiblesses et de leurs forces. On n'y trouve non plus aucune mention des doutes qu'il aurait pu avoir sur sa propre valeur personnelle. C'est peut-être là, il est vrai, une perspective trop contemporaine pour qu'on puisse l'appliquer au genre de lettres qui ont survécu ou même tout simplement pour que la question soit imaginable à cette époque. C'est un fait, aussi, que notre époque contemporaine est ravie, et même parfois se console, de découvrir que ses héros ont, après tout, eux aussi, des pieds d'argile. On ne trouve pas dans les lettres de Perboyre de pensées négatives sur son action et sur lui-même. Une mention de ces points faibles nous aurait aidés à comprendre plus aisément quelle fut sa lutte. L'absence de mention de réflexions plus intimes sur son expérience missionnaire veut dire qu'il nous faudra moins compter sur des affirmations directes de sa part que sur une reconstruction de ses dispositions intérieures à partir des opinions qu'il rapporte sur des sujets secondaires.

### **Les Compagnons Personnels de Perboyre <sup>41</sup>**

*Rameaux, François-Alexis (né en 1802) Supérieur de la Mission,*

*Baldus, Jean-Henri (né en 1811)*

*Bai, John, C.M. (né en 1774)*

*Wang, Andrew (né en 1798)*

*Song, Paul, C.M. (né en 1774)*

*À partir de 1838*

*Ceng, Paul, C.M. (né en 1813)*

*Yang, Andrew, C.M. (né en 1803)*

Liste des compagnons de Perboyre au Hénan et au Hubei, reconstruite à partir de ses lettres

Les compagnons de Perboyre en communauté furent, après qu'il eut quitté Macao, exclusivement Chinois ou Français. Lors de son séjour à Macao il étudia le chinois avec l'aide éclairée de Gonsalves, il enseigna même le français au Séminaire Portugais. Il semble toutefois que, arrivé dans sa mission, ses relations avec ses confrères portugais, à en juger par ses lettres, furent plus professionnelles que personnelles. La seule lettre adressée à un confrère portugais, Costa, qui nous reste, manifeste du respect et un grand tact, mais pas la chaleur que l'on rencontre dans ses autres lettres. Nous n'avons, de lui, aucune lettre écrite à des confrères chinois, si, en fait, il en écrivit. Cela rend difficile de

---

<sup>41</sup> Il serait intéressant d'établir une liste du genre "Catalogus" des confrères de Chine en 1835. La plupart des listes partagent les gens selon les nationalités, ce qui risque de nous empêcher d'obtenir une image correcte de la composition des communautés locales à l'époque.

se faire, à partir de la correspondance, une idée de ce qu'étaient ses relations avec eux. Les lettres de Perboyre sont pleines de références à ces hommes et ce qui est agréable à constater c'est le naturel de ses descriptions. Nous ne trouvons pas dans ses références à ses confrères une vision politique correcte de type moderne, mais d'autre part, on n'y découvre aucun manque de respect pour ses compagnons chinois. Ses remarques démontrent une appréciation honnête de leurs vertus et de leurs défauts individuels. Un exemple : son avis adressé à Torrette et concernant un confrère impliqué dans des scandales non précisés est à la fois sage et respectueux, tout en évitant des affirmations sans nuances au sujet des confrères chinois en général.<sup>42</sup> Dans un autre cas il lui arrive de faire des remarques sur des prêtres chinois peu soucieux de partir à la recherche de la brebis perdue,<sup>43</sup> mais ses remarques évitent le ton dédaigneux qui pourrait rendre la remarque embarrassante. Au début de sa mission dans le Hénan, il eut, comme compagnon, John Bai, C.M., qui plus tard fut transféré avec lui au Hubei. Bai (ordonné en 1832) travaillait au Hubei lorsqu'un scandale public rendit son transfert nécessaire. On laissa à Perboyre une certaine responsabilité dans la réhabilitation de ce prêtre repentant. Les références à Bai (qui n'avait que deux ans de moins que lui) sembleront à des lecteurs modernes un peu paternalistes, mais Perboyre avait été directeur du Séminaire Interne de Paris et, peut-être, il se considéra, dans ce cas, dans une sorte de relation du type directeur/séminariste à l'égard de ce confrère.<sup>44</sup> Les lettres de Perboyre laissent entendre qu'il demandait l'avis des autres confrères (y compris celui de son confrère chinois Song) sur la meilleure manière d'apporter de l'aide à son confrère dans ses ennuis, convaincu qu'il était que tous les deux étaient capables de bien travailler ensemble, et que Bai tirait profit de leurs relations. Il semble d'autre part que Perboyre vivait avec ses compagnons chinois dans une relation très ouverte.<sup>45</sup> Il est plutôt surprenant, étant donné l'attachement de Perboyre à la mémoire de Clet, qu'il n'ait jamais mentionné que Paul Song, C.M. (né en 1774) avait été le collaborateur de Clet pendant de longues années. Plus tard, au cours de son emprisonnement il fut très soutenu par un autre confrère chinois, Andrew Yang C.M., qui avait été formé à Macao et ne rejoignit la mission que peu de temps avant l'arrestation de Perboyre.

Ses relations avec ses confrères français étaient plus complexes, comme il fallait s'y attendre. De tout le groupe il était le plus ancien en vocation et il avait été directeur du Séminaire Interne, un poste traditionnellement important. Peu de temps après son arrivée à Macao, il se permet, dans une lettre à sa sœur Antoinette, une remarque exceptionnellement sévère à propos d'un de ses

---

<sup>42</sup> *Correspondance*, 78, à Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 207-208.

<sup>43</sup> *Ibid.*, 90, à Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 259.

<sup>44</sup> *Ibid.*, 80, à Jean Baptiste Nozo, Supérieur Général, à Paris, p. 218.

<sup>45</sup> Les lettres de Perboyre sont, pour parler en général, une source limitée d'information en ce qui concerne les attitudes des personnes. Il écrivait souvent à des gens qui ne connaissaient pas personnellement les confrères chinois et, en conséquence, il se gardait de donner des nouvelles intimes sur leur comportement.

compagnons français de voyage.<sup>46</sup> Le langage brutal n'est pas commun et n'est peut-être que le résultat de plusieurs mois d'intimité forcée sur le bateau. Toutefois la vigueur des remarques nous suggère de réfléchir sur l'identité du prêtre dont le nom n'est pas prononcé. Deux confrères Vincentiens voyagèrent avec lui à partir de la France. Joseph Gabet (né en 1808) et Joseph Perry, (né en 1808), les deux quittèrent finalement la Congrégation. Malheureusement, comme il n'est jamais dit explicitement que le compagnon déplaisant en question était Vincentien et qu'il y avait d'autres prêtres à bord, il est impossible d'enquêter plus en profondeur. Ses autres remarques à propos de ses compagnons sont chaleureuses et démontrent un véritable souci de ses jeunes (pour la plupart) compatriotes, avec en plus une humilité remarquable à leur égard. Rameaux, qui avait le même âge que lui, mais était plus jeune en vocation et en expérience sacerdotale désirait qu'on le considère comme le supérieur, mais Perboyre refusa fermement cette possibilité<sup>47</sup> et semble réellement heureux d'avoir échappé à cette responsabilité. Les lettres laissent peu de choses à propos de son compagnon Baldus et c'est dans celles adressées à Torrette que l'on trouve des signes d'une relation plus franche. Ils avaient tous les deux à peu près le même âge et avaient été ordonnés vers la même époque, bien que Perboyre ait été plus vieux en vocation. Mis à part les communications touchant les dépenses, il y a une série de lettres dans lesquelles Perboyre note ses réflexions sur les modifications et les combinaisons possibles des nouveaux territoires qui pourraient être confiés à la communauté. Il est clair que Torrette avait une vision différente des choses et on perçoit quelques signes de tension entre eux. Il y a même un cas où Perboyre fut fâché quand Torrette transmit quelques-unes de lettres les plus générales de Perboyre pour qu'elles soient publiées à Paris dans les *Annales de la Propagation de la foi sans permission*.<sup>48</sup> Une autre fois, il écrivit, plutôt sans aucun tact, il faut dire, au sujet d'un ancien procureur qui était considéré par ses contemporains comme inutile parce qu'il n'était jamais allé en Chine.<sup>49</sup> Le procureur de cette époque, Torrette, n'avait jamais dépassé Canton, ce qui rendait la remarque susceptible d'être mal prise. Ce n'était pourtant pas le genre de Perboyre d'écrire de cette façon, ce qui explique que, dans une lettre postérieure, c'est un Perboyre mortifié qui remercie Torrette d'avoir corrigé son manque de tact. La dernière lettre de Perboyre à son Visiteur était d'une veine plus cordiale ; et ce fut une chance car, peu après et comme par hasard, Torrette mourut le lendemain de l'exécution de Perboyre, bien que ce soit, dans son cas, de causes naturelles.

---

<sup>46</sup> J'ai dans ce pays un ennemi particulier dont il me faudra me méfier ; c'est le pire individu que je connaisse ; il n'est pas Chinois, mais Européen. Il a été baptisé enfant puis ordonné prêtre. Il a fait avec nous, sur le même bateau, le voyage de France jusqu'en Chine. Je suis certain qu'il me suit partout, et si je tombe entre ses mains, il me détruira. Correspondance, 69, à sa soeur Antoinette, à Paris, p. 144.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 80, à Jean Baptiste Nozo, Supérieur Général, à Paris, p. 218

<sup>48</sup> *Ibid.*, 96, à Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 282.

<sup>49</sup> *Ibid.*, 87, à Jean Baptiste Torrette, C.M., à Macao, p. 242.

## Conclusion

La vie des missionnaires en Chine est toujours apostolique; elle se passe au milieu des fatigues et des dangers; pendant les trois quarts de l'année ils traversent de vastes territoires pour diriger les communautés, prêchant, administrant les sacrements etc., vivant frugalement dans un pays où les riches, comme à l'habitude, vivent bien mais où les pauvres n'ont pas toujours un seul grain de riz pour se nourrir.<sup>50</sup>

Les cinq années de Perboyre en Chine appartiennent à une période de transition dans la mission de l'Église là-bas. Cette transition prit finalement, et très rapidement, une toute différente direction après sa mort. Il arrivait d'une Église de martyrs avec au cœur un désir plutôt romantique d'être lui aussi martyr. Il souhaitait imiter Clet en donnant sa vie pour la mission exotique sur la route de laquelle son frère était mort. La réalité qu'il trouva en arrivant en Chine était bien plus complexe qu'il n'avait imaginé. Des autorités portugaises hostiles à Macao, des districts au Fujian qui paraissaient plus profondément "Catholiques" que l'Europe qu'il avait quittée, et des communautés au Hénan qui, loin d'avoir été fortifiées par le sang des martyrs, s'étaient écroulées tout simplement parce qu'elles avaient été négligées. Il trouva des rivalités nationales parmi ses compagnons européens et une structure administrative incapable de tirer profit des possibilités évangéliques que présentait le nouvel influx des Missionnaires français qui débarquait. Il trouva aussi des faiblesses humaines parmi ses collaborateurs, tant français que chinois. Il trouva la Chine aussi sophistiquée que la France qu'il venait de quitter avec, toutefois, des disparités extraordinaires entre les riches et les pauvres. Il souffrit de ses infirmités physiques personnelles et d'une lourde tâche qui impliquait l'obligation de parcourir de longues distances pour administrer des communautés miniature. Une autre personne que lui aurait cédé sous le poids des désillusions : c'était un véritable abîme qui séparait sa vision, imaginée à Paris, d'une mission au cœur de la Chine mystérieuse, et la réalité si peu romantique que fut son apostolat au Hénan et au Hubei des années 1835-1836. Qu'il ait été « ennobli » au lieu d'être aigri par ses expériences, tout cela laisse à penser qu'il était vraiment « d'un type spécial » qui mérite toute notre attention et, on ose dire, notre imitation.

La personne qui ressort de ses lettres n'a rien d'un saint de plâtre ou de quelqu'un dont l'expérience ne serait valable que pour la Chine. Son histoire possède une portée bien plus universelle. Perboyre est l'image, en un certain sens, de chacun des Vincentiens que nous sommes tous potentiellement, et quiconque s'en est rendu compte en vient à espérer que tout un chacun, parmi nous, peut oser aspirer à ce type de sainteté rabotée, décapée – poncée à l'émeri, pourrait-on dire même – par ce mystère qu'est notre vie quotidienne. Ce n'est peut-être pas

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, 86 à A. M. l'Abbé Lacarrière du clergé de Saint-Eustache de Paris, p. 235.

une idée bien nouvelle, mais elle est originale et elle peut devenir inspiratrice à la lumière de chaque exemple particulier, si elle est appliquée avec succès. Le Perboyre que nous découvrons dans ses lettres est un homme occupé à mettre en œuvre ce simple principe dans les circonstances impossibles de la Chine de 1835. Un homme qui, en agissant ainsi s'est transformé pour nous tous en modèle. A travers ses expériences il est devenu l'homme que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de saint Jean Gabriel Perboyre, C.M.

## **Bibliographie**

Ferraux, Octave. "Histoire de la Congrégation de la Mission en Chine (1699-1950)" dans *Annales de la Congrégation de la Mission*, Tome 127, Année 1963, Paris, 1963.

Cordier, Henri. "The Catholic Church in China" in *The Catholic Encyclopaedia*, Volume III, Edition Enlignee 1999 (à partir de l'original de 1908).

Hubrecht, Alphonse. *La Mission de Pékin et les Lazaristes*, Imprimerie des Lazaristes, Pékin 1939.

La Tourette, Kenneth Scott, *A History of the Christian Mission in China*, 1929.

Maloney, Robert P., C.M. *Des saisons dans la vie spirituelle*, Tipografia Ugo Detti, Roma, 1998.

Van Den Brant Joseph (ed). *Correspondance; saint Jean Gabriel Perboyre* Congrégation de la Mission, Rome, 1996.

Van Den Brant, Joseph. *Les Lazaristes en Chine*, Imprimerie des Lazaristes, Pékin, 1936.

Ward Fay, Peter. *The Opium War*, The University of Carolina Press, Chapel Hill, North Carolina, USA, 1975, 1997.

(Traduction: FRANÇOIS BRILLET, C.M.)

## **Le martyr de Saint Jean Gabriel Perboyre**

*Par Jean-Yves Ducurneau, C.M.  
Province de Toulouse*

### **La moisson fauchée**

En ce 15 septembre 1839, jour de la fête de la Nativité de Marie, tout le monde se retrouve après la messe pour le repas fraternel. Jean-gabriel est là; avec le Père Jean-Henri Baldus, et le Père Rizzolati, franciscain, envoyé comme pro-vicaire pour visiter les chrétientés du Ho-nan. Les réjouissances sont de courte durée. Une cohorte, conduite par des mandarins et ayant pour mission d'arrêter les missionnaires sur ordre du Vice-roi, arrive à grands pas. Rizzolati et Baldus s'enfuient tandis que Jean-Gabriel perd du temps à fermer la porte de l'église. Puis il part se cacher dans la forêt proche de là. Tous les chrétiens, pris de panique, s'enfuient également. Un silence règne sur la Mission. A leur arrivée, les soldats sont furieux et saccagent tout ce qu'ils trouvent. Les objets de culte sont pris comme pièce à conviction. Quelques chrétiens sont rattrapés et maltraités, certains sont tués. On les emmène comme prisonniers après avoir mis le feu à la Mission.

Jean-Gabriel trouve refuge dans la maison d'un catéchiste mais ce dernier pense que cela reste trop risqué. Les deux hommes s'enferment alors chez un cousin. Jean-Gabriel coupe sa barbe pour paraître un peu moins européen. Le lendemain, un catéchiste est arrêté, il s'appelle Kouan-Lao-San. Sous les coups et les menaces, à bout de force, il conduit les soldats à la cache des fugitifs. Jean-Gabriel s'enfuit de la maison, en vain. Il est rattrapé au bord d'une falaise. Son camarade de cavale, qui tentait de s'interposer, est arrêté à son tour. Le cri de joie des soldats, cruel et sordide, résonne dans la forêt, jusqu'aux oreilles des autres chrétiens terrés.

Jean-Gabriel est affublé de lourdes chaînes. On le pousse à courir, alors qu'il n'a plus de forces.

Le lendemain, quelques chrétiens qui ont réussi à échapper aux soldats, préviennent le Père e Baldus qui lui n'a pas été pris. Jean-Gabriel comparait devant un premier mandarin, celui de Kou-tcheng, qui était dans le village de Kouanintang, le lieu même où le missionnaire a passé sa première nuit de prisonnier. Face à lui, le prêtre reconnaît son identité chinoise: Toung-Wen-Siao, et le caractère de sa mission. Le mandarin lui signifie alors son chef d'accusation: il est interdit à un Européen de pénétrer sur le territoire impérial pour propager sa religion, que l'on qualifie ici de secte.

Le lendemain, les prisonniers sont conduits à la sous-préfecture de Kou-Tcheng-Hsien, à plus de douze heures de marche forcée.

Le 19 septembre, Jean-Gabriel comparait devant deux tribunaux, l'un militaire et l'autre civil, car il est à la fois prisonniers des soldats et des mandarins. On lui



commande, sans succès, de renier sa foi. Déclaré coupable, il est revêtu d'une longue chemise rouge, couleur de la culpabilité, et enchaîné aux pieds et aux mains<; <en outre, une grosse chaîne lui encercle le cou et on lui interdit de se raser les cheveux et la barbe.

Le Vice-Roi est avisé de la capture du missionnaire et il rappelle la sanction: peine de mort pour tout Européen saisi à l'intérieur de l'Empire; peine de mort pour tout prédicateur européen ou chinois de cette "secte impie" qu'on appelle christianisme et exil pour tout adepte chrétien même s'il s'agit d'un village complet. C'est ainsi qu'il demande le transfert de Jean-Gabriel afin qu'il soit jugé, à la préfecture de Siang-Yang-Fou, par des instances supérieures, à 2 jours de marche de là.

Arrivés à destination, les prisonniers sont parqués dans une prison infâme, les pieds coincés dans un billot de bois. Jean-Gabriel va rester enfermé là durant près d'un mois, le temps pour lui de comparaître quatre fois devant divers tribunaux.

### **La meule du martyr**

La première comparution a lieu devant le tribunal de la ville. Jean-Gabriel y déclare: "notre religion doit être enseignée à toutes les nations et propagée même parmi les Chinois" et plus tard: "je n'ai d'autre souci que de mon âme et non de mon corps: je ne crains nullement les châtiments dont vous me menacez".

Le lendemain, Jean-Gabriel comparaît devant le tribunal du département. Le mandarin, personnage agressif s'il en est, ordonne au missionnaire, qui bien sûr refuse, de fouler aux pieds un crucifix posé à terre. Puis il fait dénuder les jambes du malheureux prisonnier, lui ordonne de s'agenouiller sur des chaînes posées sur le sol et de rester ainsi près de quatre trop longues heures.

Deux semaines plus tard, Jean-Gabriel est traduit devant le Tribunal Suprême des Finances. Le juge lui demande s'il connaît d'autres prêtres européens. "Je suis venu seul dans la région" rétorque le missionnaire. Le mandarin a eu vent de ces présences d'étrangers et accuse Jean-Gabriel de menteur. On le tire par les cheveux et on l'agenouille de nouveau sur des chaînes. Le juge accuse les religieuses chrétiennes et les prêtres d'inconduite. Jean-Gabriel dément énergiquement. On lui présente alors les objets de culte en lui affirmant que grâce à eux, les prêtres se font adorer par les Chinois. Jean-gabriel répond: "je ne me propose pas d'autre but que de rendre à Dieu avec les chrétiens, les hommages qui lui sont dus" puis il déclare: "vous pouvez être bien assuré que jamais je ne renoncerai à ma foi".

Une dernière confrontation entre Jean-Gabriel et ce mandarin a lieu à Sang-Yang-Fou. Le prêtre est suspendu par les deux pouces liés ensemble et par sa tresse de cheveux à une poutre placée au-dessus de sa tête. Ce supplice transforme le prisonnier en jouet désarticulé soumis au jeu des soldats. Le mandarin déclare alors aux autres

prisonniers: "l'enfer, le paradis qu'il vous a prêchés, n'existent pas...Voyez sa belle figure. Croiriez-vous désormais à ses discours et à ses supercheries?...Y-a-t-il un paradis pour lui? N'est-ce pas un enfer pour vous? A genoux et maltraités comme vous êtes?...Le paradis, c'est d'être assis sur un trône comme moi...L'enfer? C'est d'être par terre, souffrant comme vous". Puis il ordonne de fouetter Jean-Gabriel. Le sang lui sort de la bouche sous la violence des coups assés. Il ordonne aussi de torturer tous les prisonniers chrétiens pour obtenir l'abjuration de la foi chrétienne que certains concèdent. Quant à Jean-Gabriel, il reste suspendu à la poutre jusqu'à la nuit. "ce que j'ai souffert à Siang-Yang-Fou, dira-t-il plus tard, c'était directement pour la religion".

A la fin du mois de novembre 1839, les malheureux prisonniers chrétiens doivent être acheminés à la capitale de la Province: Ou-Tchang-Fou.

### **L'ivraie et le bon grain**

Le Vice-Roi est bien décidé à extirper la religion chrétienne de l'Empire. Il ordonne une grande persécution avec exil pour les chinois convertis et peine de mort pour les étrangers arrêtés. Alertés par des chrétiens, les prêtres réussissent à s'enfuir. Quant ç Jean-Gabriel et les autres chrétiens arrêtés, le Vice-Roi les envoie par barque à Ou-Tchang-Fou, comme cela était prévu. Tous les captifs sont entassés, sauf le missionnaire français qui est sur une barque à part, et tous gardent leurs lourdes chaînes. Jean-Gabriel est debout au milieu des soldats, les yeux baissés mais la figure paisible et souriante, comme perdu dans une profonde méditation. Le cortège arrive à la capitale au début du mois de décembre. Les prisonniers sont débarqués sans ménagement et sont d'abord regroupés dans une auberge. Ils sont reliés les uns aux autres par une barre et leurs chaînes les empêchent de faire des gestes larges. Ainsi regroupés, ils écoutent Jean-Gabriel fortifier leur foi. Un de ceux qui avaient apostasié sous la torture reçoit la bénédiction du prêtre.

Après une première comparution rapide devant un mandarin, juste le temps d'enregistrer les noms des "coupables", Jean-Gabriel est conduit à la prison du Tribunal Suprême des Crimes, réservée aux grands criminels. Il est jeté sur les ordures. Des insectes et scorpions courent sur le sol qui empeste la pourriture. Les prisonniers entassés là sont reliés par des chaînes qui ne permet pas de bouger sans infliger une souffrance à son voisin. Les infections sont monnaie courant, c'est ainsi que Jean-Gabriel ne peut que constater le pourrissement d'un de ses doigts de pieds qui finit par tomber.

L'arrestation du jeune prêtre n'est plus un secret pour la Congrégation de la Mission. Le Père rameaux écrit au Supérieur Général; le Père Etienne: "vous aurez reçu sans doute les premiers détails de la persécution qui désole le Houpé et qui a jeté Monsieur Perboyre dans les fers. Je n'ai pas eu le bonheur de me trouver exposé au même sort en ce moment. J'étais alors dans nos mission du Ho-Nan. C'était Monsieur Perboyre qui devait y aller, mais par compassion pour ses pauvres jambes, j'avais pris

le parti de faire moi-même cette campagne. Ce service que j'ai voulu lui rendre lui vaudra sans doute le martyre" Le père Rameaux est nommé évêque dans le Kiang-Si et le Tchékiang pendant que Jean-Gabriel avance vers le martyre.

Durant son internement à Ou-Tchan-Fou., il est traduit quatre fois devant les tribunaux.

Le premier est le Tribunal Suprême de la Justice, le Ganzafou. Jean-Gabriel y déclare qu'il est en Chine pour "faire connaître Dieu et non point amasser fortune ou rechercher les honneurs parmi les hommes". "Mais ce Dieu que vous adorez, l'avez-vous vu?" rétorque le mandarin. "Nos livres saints, assure Jean-Gabriel, nous offrent la vérité autant que nos yeux". On fait alors amener un missel et le mandarin conclut l'échange: "votre parole ne veut rien dire et vous seriez digne de pitié si vous n'étiez imbu de cette fausse doctrine et n'aviez trompé par elle nos Chinois". Puis il fait agenouiller le missionnaire et l'oblige à soutenir pendant de longues heures à main levée une pièce de bois sans baisser les bras sous peines de coups.

Il comparait une seconde fois quelques jours après, avec d'autres prisonniers chrétiens. Le père Yang, lazariste chinois dira plus tard d'eux: "parmi les chrétiens arrêtés, le plus grand nombre a renié la foi...ils sont au nombre de plus de soixante dont dix seulement ont constamment professé la foi de Jésus-Christ". Le mandarin oblige les prisonniers à frapper Jean-Gabriel. Certains refusent mais d'autres acceptent sous la peur. Le prêtre ne dit mot. Il est renvoyé dans sa cellule pour un mois.

En ce début de janvier 1840, Jean-gabriel est convoqué une troisième fois. Il est maintenant face au mandarin du Tribunal des Crimes qui a reçu l'ordre du Vice-Roi de faire dire au condamné qu'il est entré illégalement en Chine pour y propager une religion étrangère qu'il devait renier car on l'accusait d'inconduite. Ainsi, le christianisme serait discrédité. Le mandarin questionne donc Jean-Gabriel qui ne répond pas. Le malheureux, à genoux, reçoit alors quinze coups de lanières de cuir. Le mandarin cherche ensuite à savoir si un remède qui empêche le reniement de la foi est administré aux chrétiens. "Aucun" répond le prêtre qui reçoit en sanction dix autres coups de lanière. On montre alors l'Huile sainte: "n'est-ce pas ce remède?" questionne le mandarin. "Ce n'est pas un remède" affirme le prisonnier qui est soudain projeté au sol et reçoit sur ses cuisses dénudées vingt coups de bambou. On présente alors à Jean-Gabriel un crucifix en lui ordonnant de marcher dessus. Dans un vif élan, le prêtre se libère de ses geôliers et malgré les lourdes chaînes qui l'entravent, et s'agenouille devant le crucifix posé à terre. Il prend alors la croix, la pose sur ses lèvres tuméfiées et l'embrasse avec amour. On suspend alors Jean-Gabriel par les pouces à une colonne et les soldats, tout en faisant des gestes obscènes sur le crucifix, gestes qui font hurler le missionnaire, jouent avec la tête de leur prisonnier à bout de force. Le mandarin accuse ensuite Jean-Gabriel d'arracher les yeux des moribonds. Ce dernier qui proteste en vain et encore sanctionner de trente coups de fouets sur les jambes. A moitié évanoui, les soldats lui ouvrent les paupières pour le forcer à regarder le mandarin qui demande: "alors vous avouez maintenant?". Le refus de Jean-gabriel lui vaut encore dix autres

coups de fouet. Le mandarin l'accuse alors d'inconduite avec les religieuses. Jean-Gabriel, gardant le silence, reçoit quinze coups de fouet de plus.

On s'étonne de la résistance du prisonnier. En s'approchant de lui, le mandarin découvre un bandage qui le protège d'une hernie. "Voilà l'instrument de son art magique" s'exclame le président du tribunal. Jean-Gabriel est traité de magicien. On lui fait alors boire du sang de chien et on asperge sa tête pour conjurer le mauvais sort. Le malheureux prisonnier ne peut plus résister et se laisse marquer, sur ses cuisses, le sceau du mandarin au fer rouge.

Peu de temps après, Jean-gabriel reçoit la visite de son catéchiste Fong qui relève cette confiance: "les souffrances que j'endure en mon corps sont peu de chose. Mais l'affreuse injure infligée par le mandarin au Crucifix, voilà ce qui cause ma douleur et ce que je ne puis supporter".

Plus tard, Jean-Gabriel reparaît devant le terrible tribunal. Devant son refus de reconnaître les crimes dont il est accusé, il reçoit dix coups de rotin. Le mandarin veut ensuite se convaincre de l'inconduite morale du prêtre. Divers tests de spécialistes prouvent au contraire sa chasteté. Le mandarin fait malgré tout attacher les cheveux de Jean-Gabriel à une corde que l'on tire à l'aide d'une poulie. Le raffinement de la cruauté consiste à soulever le corps et à le laisser retomber violemment sur le sol. Jean-Gabriel perd connaissance, il est couvert de sang. "Etes-vous bien maintenant?" ironise encore le mandarin, qui n'ayant pour réponse que le silence de mort du prêtre, se retire du tribunal, laissant aux soldats le soin de ramener le malheureux à sa prison dans une corbeille de rotin.

Quelques jours après, le Père Perboyre est de nouveau en présence de son terrible interlocuteur. La question porte sur les ornements sacerdotaux: "A qui sont-ils et à quoi servent-ils?". "Ce sont les miens et ils me servent aux fêtes pour les sacrifices en l'honneur du vrai Dieu". "C'est une farce, rétorque le mandarin, c'est un moyen pour vous faire adorer par les chrétiens" et constatant la finesse des broderies, il poursuit: "c'est ainsi que vous voulez vous emparer de la Chine" Jean-Gabriel démentit mais il sait que le mandarin est en droit de se tromper car il existe bien une secte "le Nénuphar blanc" qui vise à renverser l'Empereur. Puis on oblige le prêtre à se revêtir de ses vêtements sacerdotaux, ce qui provoque la stupéfaction chez certains qui crient "C'est le Dieu Fouo vivant!". On croit reconnaître en Jean-Gabriel, ainsi vêtu, une nouvelle incarnation de Bouddha! Deux prisonniers chrétiens se précipitent alors devant lui, se mettent ç genoux et demandent l'absolution. Le tribunal laisse faire. De cette scène étrange, le Père Rizzolati dira plus tard: "qu'il est beau de voir ce prêtre, témoin du Christ dans les tortures et administrateur des sacrements divins...Lui , qui à genoux sur des chaînes et jugé par un homme, délivre les âmes des chaînes spirituelles et exerce le pouvoir du Souverain Juge".

Le mandarin, ne sachant plus quoi faire, clôt le procès. Le Vice-Roi, qui a une certaine aversion pour les Européens et leur religion, prend alors personnellement l'affaire en main.

### **Le grain qui saigne**

Tchow-Thien-Tsio n'aime pas les chrétiens. Vice-Roi de l'Empereur Tao Kouang, pourtant tolérant envers la religion de Jean-Gabriel, il emploie tout son zèle à l'éradiquer. C'est ainsi qu'il organise la persécution des prêtres étrangers et la déportation des chinois convertis. On dit de lui qu'il se plaît à inventer des instruments de torture, comme par exemple le siège hérissé de pointes sur lequel on fait asseoir les accusés.

Devant cet homme cruel qu'il rencontrera une quinzaine de fois en deux mois, Jean-Gabriel est obligé de s'agenouiller. La première entrevue débute par une question sur un portrait de Marie: "n'a-t-il pas été peint avec des yeux arrachés aux Chinois?" Pour toute réponse à son indignation, le prêtre est attaché à une poutre et roué de coups de bambou. Puis le mandarin veut faire, à son tour, fouler la Croix des pieds du missionnaire: "comment ferai-je injure à mon Dieu, mon Créateur et mon Sauveur?" réplique le prisonnier. "Tuez-moi, continue-t-il, je ne veux pas et je ne voudrai jamais m'abaisser à cet acte". Jean-Gabriel est alors précipité à genoux sur des chaînes et des tessons de poterie. Pour alourdir le supplice, on pose une poutre sur les mollets de l'infortuné missionnaire. Puis on grave à la pointe de fer sur le front du malheureux: "Kiao-fei", ce qui signifie "secte abominable".

Les autres comparutions sont aussi cyniques et cruelles. Parfois on suspend le prisonnier à une corde que l'on lâche brutalement, parfois, on le fait asseoir sur un tabouret surélevé après lui avoir solidement attaché de lourdes pierres aux pieds. Le Vice-Roi finit par dire à Jean-Gabriel: "C'est en vain que vous désirez mourir promptement. Je vous ferai endurer pendant longtemps les douleurs les plus cuisantes. Chaque jour, vous serez torturé par de nouveaux supplices et cette mort que vous souhaitez, vous ne la trouverez qu'après avoir épuisé les tourments les plus atroces", et il descend de son siège pour fouetter lui-même le prisonnier.

C'est un mort vivant que l'on ramène en prison, une énorme plaie béante qui laisse couler le sang.. même les gardiens sont émus devant tant de souffrance infligée et essaient de soulager le pauvre homme. Pendant trois jours, il est sans connaissance. Enfin vient le temps du verdict. Jean-gabriel et d'autres prisonniers sont encore convoqués devant le Vice-Roi qui déclare d'un ton ferme: "Toi Toug-Wen-Siao, tu dois être étranglé; et vous qui n'avez cessé de résister aux ordres de vos supérieurs et n'avez point voulu renoncer à votre foi, vous allez être envoyés en exil. Je veux cependant, encore essayer de vous sauver: reniez votre foi et aussitôt vous serez libres, sinon vous aurez le châtement que vous méritez". Jean-Gabriel s'exclame alors: "plutôt mourir que de renier ma foi!". Tous suivent le prêtre. On présente, en conséquence, à

chacun des prisonniers le document du verdict: "signez votre propre condamnation en traçant de votre main sur cette feuille une croix".

Le 15 Juillet 1840, le dossier parvient à l'autorité impériale, qui seule à le pouvoir de rendre effective la peine.. le 27 août, le réquisitoire signé de l'Empereur est rendu public: "L'Européen Toung-Wen-Siao, marqué du signe d'infamie, doit subir la strangulation pour s'être introduit dans la Chine et y avoir, comme chef de confréries religieuses, prêché la doctrine du "maître du ciel", séduit et trompé un grand nombre d'hommes. La sentence sera exécuté immédiatement sans le moindre délai. Les dix autres coupables, et parmi eux, la vierge Anna Kao, seront envoyés en esclavage. Les trente-quatre autres qui ont renoncé à leur erreur sont exemptés de châtiments et seront remis en liberté, à condition qu'ils offrent des garants". Ce courrier arrivera dans les mains du Vice-Roi le 11 septembre 1840.

Dans sa prison, dans l'attente du jugement qu'il sait sans surprise, Jean-Gabriel attend dans la méditation. Il reçoit la visite de son confrère, le Père Yang, qui apporte un peu de pain, de vin, quelques habits et des couvertures. Le catéchiste Fong est aussi autorisé à le visiter. Jean-Gabriel qui se remet un peu de ses blessures veut faire pénitence et ne veut pas être favorisé par rapport aux autres prisonniers. Cependant, il a l'opportunité d'écrire une dernière lettre où il retrace ses différents interrogatoires et où il se désole de l'apostasie de certains chrétiens. Il dit aussi à un autre catéchiste venu le visiter, Ou-Kiang-Te ces quelques mots: "Quand tu retourneras, salue en mon nom tous les chrétiens de Tchayuenkow. Dis-leur de ne pas craindre cette persécution. Qu'ils aient confiance en Dieu. Moi, je ne les reverrai plus; eux non plus ne me reverront pas car certainement, je serai condamné à mort. Mais je suis heureux de mourir pour le Christ".

### **L'heure de la moisson**

Ce 11 septembre 1840, le Vice-Roi arrive au bout de sa quête. Le prêtre français doit être exécuté, l'Empereur en a décidé ainsi. Un messenger est envoyé à la prison. On tire des sinistres cellules cinq condamnés à qui l'on doit trancher la tête et le père Jean-Gabriel Perboyre qui, lui, doit être étranglé.

Chaque prisonnier est revêtu de la robe rouge signifiant la condamnation. Tous ont les mains liées dans le dos. Sur eux est accroché un écriteau sur lequel est gravé le motif de la condamnation. Celui de Jean-Gabriel porte donc la marque de "Kiao Fei". Les prisonniers doivent courir vers le lieu du supplice final, la tête baissée. Une foule de badauds se joint à eux.

Le cortège arrive en dehors de la ville de Ou-Tchang-Fou. Le "Golgotha" de Jean-Gabriel porte le nom de "Tcha-Hou", "la montagne rouge". Quatre mandarins sont déjà là. Sans attendre, ils ordonnent de trancher la tête des cinq premiers prisonniers. Pendant ce temps, Jean-Gabriel s'est mis à genoux pour adresser une

dernière prière à son Dieu d'Amour. L'heure vient, elle est déjà là. Les tortionnaires ôtent la chemise rouge du prêtre, ne lui laissant qu'un caleçon. On lui attache les mains derrière le dos, tout en fixant ses bras à la courte traverse horizontale du gibet déjà dressé. Les jambes du malheureux sont repliées vers l'arrière et liées ensemble. Jean-Gabriel est comme à genoux sur la croix. Suspendu à quelques centimètres à peine du sol, il est maintenant victime offerte.

Il est environ midi lorsque le bourreau, debout derrière la croix, passe autour du cou du condamné une corde qui le fixe contre le bois. Par trois fois, au moyen d'un court bambou, il serre petit à petit sa gorge. Puis il relâche la pression lui permettant de reprendre souffle. Une deuxième fois, il répète l'opération. La troisième fois, il serre nerveusement la corde et la maintient ainsi contractée jusqu'à ce que la mort fasse son œuvre. Jean-Gabriel rend son esprit à Dieu. Pour s'assurer de sa mort, un sbire lui donne un violent coup de pied au ventre. Les badauds qui sont là remarquent que le visage du prêtre reste empreint de sérénité malgré la souffrance et la mort.

### **Une semence pour l'éternité**

L'année suivante, on se souviendra de ce supplice et certains raconteront ce qui est parvenu jusqu'à nous aujourd'hui: "quand il fut martyrisé, une croix, grande, lumineuse et très régulièrement dessinée, apparut dans les cieux. Elle fut aperçue par un grand nombre de fidèles...beaucoup de païens furent aussi témoins de ce prodige...(certains) ont embrassé le christianisme et Monseigneur Rizzolati leur a administré le baptême...Monseigneur a, de plus, interrogé les chrétiens qui avaient connu M. Perboyre, et tous ont déclaré qu'ils l'avaient toujours regardé comme un grand saint". Certains ont vu cette même croix rayonner sur le cimetière où reposait Jean-Gabriel.

Après le supplice final, les chrétiens réussissent à récupérer le corps de celui qu'ils appellent déjà "le martyr de la foi". On lui fait la toilette et le recouvre de vêtements neufs. Comme la coutume l'exige, on étend un voile fin sur le visage du mort, puis on célèbre l'office des défunts.

C'est dans le petit matin qu'André Fong et quatre de ses compagnons chrétiens portent le cercueil au cimetière se trouvant sur la Montagne Rouge. On pose Jean-Gabriel non loin de François-Régis Clet, autre martyr de la Congrégation de la Mission que le jeune prêtre du Quercy vénérât. On ensevelit le corps avec les rites ordinaires en usage, une aspersion et une simple prière, pour ne pas éveiller les soupçons.

La communauté chrétienne ne tarde pas à vénérer la mémoire de son nouveau martyr. Et c'est cette vénération qui continue aujourd'hui et que Dieu a parachevé par la canonisation du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.

D'après "Une semence d'éternité" par Jean-Yves Ducourneau. Mediaspaul. 1996.

# Jésus-Christ dans la vie de Jean Gabriel Perboyre<sup>1</sup>

par Álvaro Quevedo, C.M.

Province de Colombie

## Introduction

Jean Gabriel Perboyre « alter Christus », voilà l'image qui demeure gravée en moi, depuis mes années comme séminariste vincentien.

Dans l'iconographie variée sur Jean Gabriel, il y a deux images très connues, qui le mettent directement en rapport avec Jésus-Christ. La première, c'est celle de sa mort sur une croix. Elle attire l'attention des personnes qui la voient pour la première fois, et elles demandent pourquoi « ce saint » est en croix comme Jésus-Christ. L'autre image est celle du saint habillé en chinois, tenant dans ses mains un crucifix qu'il regarde avec dévotion comme s'il était en profonde méditation.

## 1. Son amour de Jésus-Christ

Ses biographes disent que ce qui caractérisait Jean Gabriel c'était sa dévotion à Jésus-Christ : ses lectures préférées étaient en rapport avec Jésus-Christ. Dans le Nouveau Testament, les livres qu'il préférait, c'étaient les Évangiles et les lettres de Saint Paul. L'on dit qu'il avait toujours Jésus-Christ sur ses lèvres et dans son cœur, qu'il l'aimait aussi tendrement qu'un enfant aime son père. Il voulait être agréable à Jésus-Christ en tout, dans ses pensées et dans ses actions, de sorte qu'il parvint à être une copie vivante de Jésus-Christ. Parlant de Jésus-Christ, il se passionnait et devenait éloquent.

Il disait : *Jésus-Christ est le grand Maître de la science ; lui seul apporte la véritable lumière.* Pour Jean Gabriel il n'y avait qu'une chose importante : connaître et aimer Jésus-Christ. *Lorsque vous étudiez, demandez-lui qu'il vous enseigne lui-même ; si vous parlez à quelqu'un, demandez-lui de vous inspirer ce que vous devez dire ; s'il faut faire quelque chose, demandez-lui de vous faire connaître ce qu'il attend de vous.*

Jean Gabriel ne se contentait pas d'étudier Jésus-Christ, il s'efforçait de l'imiter.

*Jésus-Christ n'est pas venu uniquement sur terre pour nous instruire de sa doctrine, mais encore pour être notre modèle. Lorsque son Père nous l'a envoyé, il nous a dit à tous ce qui, en d'autres temps, il avait dit à son serviteur Moïse par rapport au tabernacle : regarde, et agis selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne. Jésus-Christ lui-même nous a*

---

<sup>1</sup> Les textes en italique sont des références tirées de "Vie du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre" (Paris, Gaume et Cie, Libraires-Éditeurs, 1889).



*dit : » Je leur ai donné l'exemple, pour qu'ils agissent comme ils m'ont vu faire » (...) Il n'y a qu'une chose nécessaire, nous dit Notre Seigneur dans l'Évangile. Quelle est donc cette seule chose nécessaire ? L'imiter. (...) Faisons comme le peintre qui brûle du désir de reproduire fidèlement un tableau de grand prix : ayons les yeux sans cesse fixés sur Jésus-Christ. Ne nous contentons pas de copier un trait ou deux de notre modèle. Entrons dans tous ses sentiments. Approprions-nous toutes ses vertus. Reconnaissons et continuons chaque jour sans jamais nous lasser. (...) Mais, comment pourrions-nous parvenir à expérimenter parfaitement les traits d'un si beau modèle ? Pour cela, il suffit de seconder les œuvres de l'Esprit Saint dans nos cœurs : cet Esprit divin s'attache à dessiner en nous le portrait de Jésus par l'effusion de ses dons.*

Dans une autre circonstance, il disait :

*Nous devons surtout nous efforcer d'imiter Jésus-Christ dans la déférence qu'il avait à l'égard de son Père, et dans la parfaite dépendance de sa volonté. (...) Pensons et agissons toujours dans l'esprit de Jésus-Christ ; demeurons unis à lui, afin d'accueillir toujours sa divine influence.*

*Efforçons-nous de grandir chaque jour dans l'amour de Jésus-Christ... Si nous voulons acquérir cet amour parfait, allons fréquemment à Jésus, parce qu'il est la source de toute grâce. Tout nous vient de lui, et nous ne pouvons rien avoir si non par lui. C'est lui qui donne la vie à nos âmes, comme les aliments donnent la vie au corps : attachons-nous à lui comme l'enfant s'attache à sa mère, buvons en lui le lait de toutes les vertus. L'enfant prend la plus pure substance chez sa mère, et s'en nourrit ; de la même manière, si nous nous approchons de Jésus, nous prendrons de lui une vie toute divine.*

À un prêtre qui lui demandait quelques mots édifiants, il répondit :

*Cher ami, me jugez-vous capable de vous dire quelque mot édifiant ? Vous feriez mieux de vous adresser à Notre Seigneur, et lui demander qu'il vous parle au cœur. (...) Ou bien si vous préférez ou voulez faire une lecture qui vous soit profitable, prenez comme livre Notre Seigneur lui-même..., comparez toutes vos actions avec les siennes... Ainsi, vous verrez comme dans un miroir quelles sont les fautes que vous aurez pu commettre*

## **2. « Sacerdos, alter Christus »**

Ordonné prêtre, bien qu'il ait demandé de partir dans les missions, il fut placé au Séminaire de Saint-Flour. Là il se donna à former des prêtres en prenant comme modèle Jésus-Christ. Il avait toujours les yeux fixés sur le modèle des prêtres, notre Seigneur Jésus-Christ ; il s'efforçait de suivre ses maximes et de reproduire ses exemples. La pensée sacerdos, alter Christus, fut toujours présente à son esprit et il tâcha, comme jamais, à édifier en lui l'image du divin Sauveur..

Si Jean Gabriel exhortait avec insistance à imiter Jésus-Christ, lui-même pratiquait d'une manière parfaite ce qu'il recommandait aux autres. Ardemment désireux d'imiter Jésus-Christ, il pensait sans cesse à lui, et comme l'Esprit Saint ne trouvait en lui aucun obstacle à ses interventions, il perfectionnait chaque fois plus dans son âme le portrait du Sauveur.

À l'exemple de saint Vincent qui proposait toujours en premier lieu l'exemple de Jésus-Christ, Jean Gabriel donnait comme modèle et maître Jésus-Christ. *Notre Seigneur*, disait-il, *faisait ainsi. Ne voulez-vous pas faire comme lui ? Un prêtre, ne doit-il être un autre Christ ?*

Ceux qui l'entendaient parler de Jésus-Christ disaient comme les disciples d'Emmaüs : notre cœur n'était-il pas brûlant tandis qu'il nous parlait ?

Un jour, parlant à un ecclésiastique qui l'interrogeait sur les devoirs d'un ministre de l'autel, il dit entre autres :

*Le prêtre, qui a reçu la même mission que Jésus-Christ, puisqu'il est consacré à travailler au salut des âmes, ne doit pas seulement représenter Jésus-Christ à cause du caractère divin dont il est revêtu, et à cause des tâches sacrées que ce divin Sauveur vint accomplir sur terre ; il faut, de plus, qu'il le traduise intérieurement et extérieurement (...) Tout le monde doit reconnaître que nous parlons et que nous agissons à cause d'un principe divin, de sorte que nous puissions dire à tous ceux qui nous entourent : « Soyez mes imitateurs, comme je suis imitateur de Jésus-Christ ». Jésus-Christ nous dit dans les saints Évangiles qu'il est la vie dont nous devons vivre : ego sum vita. Tous ceux qui ne vivent pas de cette vie demeurent dans la mort. Il faut que Jésus-Christ coule dans notre âme, comme le sang coule dans toutes les parties de notre corps pour lui communiquer la vie ; et, comme le prêtre est appelé à une grande perfection, il doit posséder aussi cette vie de manière parfaite. Mais, comme il a peu de prêtres qui vivent véritablement de cette vie !*

Lorsqu'il prêchait, il insistait sur l'union à Jésus-Christ puisque c'est le moyen le plus efficace d'acquérir la perfection que Dieu demande au missionnaire. Il préparait ses interventions au pied de la croix, à genoux dans sa chambre face au crucifix.

Plein de cette pensée de saint Paul que Jésus-Christ intercède sans cesse pour nous auprès du Père, il ne craignait pas de se présenter devant Dieu pour lui demander les grâces dont il avait besoin :

*Par notre baptême, nous sommes devenus membres de Jésus-Christ ; et par conséquent, nos besoins sont d'une certaine manière les besoins mêmes de Jésus-Christ ; nous ne pouvons rien demander en rapport avec le salut et la perfection de notre âme, que nous ne le demandions aussi*

*pour Jésus-Christ lui-même ; car l'honneur, la gloire de ses membres est l'honneur, la gloire du corps.*

### **3. Le Crucifix**

Dans sa jeunesse, étant séminariste, Jean Gabriel composa une œuvre littéraire intitulée : *La Croix est le plus beau des monuments*, et c'est là qu'il écrivit la phrase si connue et qui reflète son âme missionnaire : *Oh ! qu'elle est belle cette croix plantée en des territoires infidèles et bien souvent arrosée avec le sang des apôtres de Jésus-Christ !*

Lorsque quelque élève s'éloignait du sentier de la vertu, il se prosternait devant la croix priant pour sa conversion : *mon ami, que de tristes moments me fais-tu passer aux pieds de Jésus crucifié.*

La croix et le crucifix étaient pour Jean Gabriel des signes de l'amour rédempteur de Jésus-Christ *qui se donna pour moi*. Cette pensée était comme une flamme qui embrasait son cœur. En se préparant pour la sainte messe, il se souvenait que ce sacrifice était celui-là même de la croix : *Jésus-Christ fut immolé pour moi ; je dois aussi m'immoler pour lui. Il faut que ma vie soit un continuel sacrifice.*

La vue d'un crucifix réveillait en lui des sentiments d'amour, et il se complaisait à le regarder. Tandis qu'il célébrait le sacrement de la pénitence, il avait entre ses mains un crucifix qu'il regardait continuellement. Dans sa chambre, il se mettait souvent à genoux en face du crucifix pour méditer ou préparer ses prédications. Il y contemplait le plus grand mystère de l'amour : *Notre Seigneur veut rencontrer des cœurs qui partagent ses peines et qui sachent reconnaître son amour*. Il recommandait de méditer la Passion du Seigneur :

*Parfois on se plaint qu'on ne sait que méditer ; il suffit de regarder cinq minutes le crucifix avec esprit de foi, pour se sentir pénétré d'amour et de reconnaissance à l'égard de Notre Seigneur, et se disposer à mieux le servir. Oui, il suffit de regarder le crucifix avec foi pour recueillir des précieux avantages. Il n'est pas besoin de savoir lire, ni de posséder des beaux livres ; le crucifix est le plus beau et celui qui a le plus d'impact de tous les livres (...) Pourquoi changeons-nous si souvent de thème de méditation ? Une seule chose est nécessaire, « porro unum est necessarium », et il montrait le crucifix.*

Avant de donner son témoignage de martyr, Jean Gabriel eut « sa nuit obscure » durant plusieurs mois. Son crucifix était devenu muet, ou pire encore il n'entendait de lui que des voix de blâme. Il en vint même à penser, tandis qu'il célébrait le Saint Sacrifice, qu'il était un deuxième Judas qui buvait et mangeait sa propre damnation. Toute sa vie avait été vaine. Ces grandes souffrances affectèrent sa vie physique. Jésus-Christ, qu'il imitait fidèlement, avant les

tourments du Calvaire, voulut le rendre participant de son agonie et de sa désolation dans le Jardin des Oliviers.

Jésus-Christ, le divin Sauveur, lui apparut attaché à la croix, et après l'avoir regardé avec une bonté ineffable, lui dit affectueusement : *Que crains-tu ? Ne suis-je pas mort pour toi ? Mets tes doigts dans mon côté et arrête de craindre ta damnation.* La vision une fois disparue, Jean Gabriel sentit que toutes ses angoisses furent changées en une paix délicieuse et sa santé aussi s'améliora.

Son amour pour Jésus crucifié, symbolisé dans le crucifix, fut manifesté d'une manière héroïque durant les jours de sa passion. À plusieurs reprises on lui ordonna de piétiner l'image du crucifix, et qu'ainsi il serait libéré des tourments et de la mort ; mais Jean Gabriel affirma une fois de plus : « *Jamais je ne renoncerai à la foi en Jésus-Christ.* » » *Je résisterai jusqu'à la mort, mais je ne renierai ma foi ; je ne piétinerai pas le crucifix.* » « *Je serai heureux si je meurs pour ma foi.* ».

Ce fut un moment sublime lorsque le mandarin lui demanda s'il était chrétien. Il répondit immédiatement : *Oui je suis chrétien. C'est ma gloire et mon orgueil.* Alors on mit par terre un crucifix et on lui dit : *Si tu veux piétiner le Dieu que tu adores, je te donnerai la liberté.* À cette proposition impie, le confesseur cria les yeux pleins de larmes : *Comment pourrais-je faire une telle injure à mon Dieu, mon créateur et mon sauveur ?* Et se penchant péniblement, il ramassa l'image sainte, la serra contre son cœur, la porta à ses lèvres et l'embrassa de manière tendre et amoureuse, la mouillant de ses larmes. De nouveau les coups de fouet et de bambou tombèrent sur son corps, et mandatés par le mandarin, quelques apostats lui crachèrent dessus, l'insultèrent, lui arrachèrent les cheveux et lui frappèrent le visage.

Une autre fois, ils firent peindre une croix sur le sol, et par force, ils lui firent marcher dessus. Jean Gabriel dit : *Je suis chrétien. Ce n'est pas moi, c'est vous qui profanez cet auguste signe de la rédemption.* Ils l'habillèrent d'ornements sacrés, et se moquant de lui crièrent : « C'est le Dieu vivant »

#### **4. Jésus-Christ dans l'Eucharistie**

Son amour pour Jésus-Christ revêtait une manifestation grandiose dans son amour et son culte pour l'Eucharistie, dans la célébration de la Cène du Seigneur, comme dans le culte au Très Saint Sacrement :

*Cet amant fervent de Jésus-Christ s'était construit deux tentes, une au pied de la croix, et l'autre au pied du saint tabernacle ; il allait continuellement de l'une à l'autre, pour contempler là la charité de son Dieu et s'y enivrer d'amour.*

Sa plus douce consolation c'était de pouvoir célébrer l'Eucharistie et recevoir Jésus dans son cœur : *Je ne puis être content, tant que je n'ai pu offrir le*

*sacrifice de la messe.* Dans une de ses lettres écrites durant son voyage en Chine, il dit en se référant sans doute à l'Eucharistie : *Oh ! Comment se sent-on heureux sur ce vaste désert de l'océan, en se trouvant de temps en temps en compagnie de Notre Seigneur !*

À un prêtre qui lui racontait qu'il n'avait pu célébrer la messe à cause d'un mal de tête, il dit : *tu as mal fait ; Dieu ne demande pas la tête, seulement le cœur.*

Il se préparait avec beaucoup de soin pour la messe. *Avant de célébrer la sainte messe, nous devons nous efforcer d'entrer dans les mêmes dispositions par lesquelles Notre Seigneur s'offre pour nous sur l'autel.*

Chaque jour, avant de monter à l'autel, Jean Gabriel s'adressait à Notre Seigneur et lui disait avec beaucoup de ferveur :

*Me voici, oh, mon divin Sauveur ! Malgré mon indignité, je vais te donner un être que tu n'as pas, l'être sacramentel. Eh bien ! Je te demande et t'adjure d'opérer sur moi la même merveille que je vais réaliser sur ce pain, en vertu des pouvoirs que tu m'as confiés. Lorsque je dirai : ceci est mon corps, puisses tu dire aussi, de ton indigne serviteur : celui-ci est mon corps. Par ta toute puissance et ton infinie miséricorde, fais que je change et sois totalement transformé en Toi. Que mes mains soient les mains de Jésus, que mes yeux soient les yeux de Jésus, que ma langue soit la langue de Jésus ; que tous mes sens et mon corps tout entier servent uniquement pour te glorifier ; mais surtout transforme mon âme et toutes ses puissances : que ma mémoire, que mon intelligence, que mon cœur, soient la mémoire, l'intelligence et le cœur de Jésus ; que mes actions, mes sentiments soient semblables à tes actions et à tes sentiments ; et comme ton Père disait à ton sujet : « Aujourd'hui je t'ai engendré », tu puisses dire de moi la même chose et ajouter aussi avec ton Père du ciel : « voici mon fils bien-aimé, objet de mon amour ». Oui, détruits en moi tout ce qui ne vient pas de toi ; fais que je ne vive que de Toi, pour Toi de manière que je puisse dire comme ton grand apôtre : « ce n'est pas moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ».*

Cette belle et profonde demande qu'il adressait à Dieu avant de célébrer l'Eucharistie, dans un cœur ardent, il la renouvelait durant l'action de grâce. Un de ses professeurs de Saint-Flour disait : « Lorsque je regarde la vie qu'il mène, tout me porte à croire que Dieu l'avait écouté. Son cœur ne vit que par et pour Jésus-Christ. On aurait pu lui appliquer ce que saint Jean Chrysostome disait de saint Paul : *Cor Christi, cor Pauli*. En le regardant, on aurait cru voir Notre Seigneur... »

Il célébrait l'Eucharistie avec beaucoup de soin et de dévotion :

*Nous devons bien faire attention à la manière de prononcer les diverses oraisons prescrites; car c'est un malheur pour un prêtre de ne pas faire attention au sens des prières qu'il adresse à Dieu...*

*Ah ! S'il y a un moment où le prêtre doit être embrasé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, c'est surtout lorsqu'il va offrir le saint sacrifice de la messe, qui lui rappelle tout ce que Jésus-Christ a voulu souffrir pour réparer l'injure faite à son Père par le péché, et pour racheter le genre humain.*

Il expliquait que les mots : *Dominus vobiscum. Et cum spiritu tuo*, sont pour animer notre dévotion, et que les prêtres, nous devrions rougir si, au lieu d'être avec le Seigneur, nous nous trouvions dissipés...

En commençant la prière eucharistique, on invite l'assemblée à lever cœurs vers le Seigneur : *Sursum corda. Habemus ad Dominum*. Jean Gabriel commentait :

*Ah ! tu devrais être confus si ton cœur est encore embrouillé dans les pensées de la terre ! N'est-il pas juste que nous soyons les premiers à pratiquer ce que nous recommandons aux autres ? Après la préface, n'oublie pas que tu viens de t'unir à Jésus-Christ pour chanter les louanges du Seigneur avec les anges et que ton cœur doit être embrasé de charité.*

Et il ajoutait :

*Au fur et à mesure que tu approches de la consécration, ta ferveur doit grandir. Mets ton attention à ce que tu vas faire en un moment si solennel ; représente-toi Notre Seigneur lorsque, au milieu de ses disciples réunis au cénacle Il institua ce sacrement d'amour, et agis dans le même état d'esprit que ce divin Sauveur. C'est alors surtout que nous devons avoir besoin de renouveler notre foi ; car ce n'est pas sans raison que dans les paroles de la consécration ce divin sacrifice est appelé un mystère de la foi.*

*Adresse-toi à Lui avec confiance et humilité, (durant la consécration) et demande-lui que par sa toute puissance, il y ait en toi une consécration qui te change en lui-même, de manière que tu ne sois plus ce que tu étais avant, mais que tu sois transformé en Jésus-Christ, et que tu puisses dire avec l'apôtre Paul : « Ce n'est pas moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ». Et tu feras bien de renouveler cette demande durant l'action de grâce après la messe, et de lui demander avec insistance qu'il t'accorde cette grâce.*

Jean Gabriel prolongeait ce qu'il avait vécu dans l'Eucharistie dans les visites au Saint Sacrement : il allait fréquemment se réfugier près du tabernacle

pour boire les grâces dont il avait besoin, ou pour tenir compagnie à Celui qui voulut, par amour pour nous, partager les tribulations de notre exil :

« Là, il passait des heures entières en adoration, sans bouger, presque sans respirer »... « Lorsqu'il sortait de la chapelle, surtout après une visite prolongée, son langage était plus ardent, son visage plus joyeux et souriant. On remarquait que son cœur était embrasé d'une flamme céleste, qui se reflétait même sur son visage ».

Comme fuit de sa foi et de son expérience, il affirmait :

*La dévotion au Saint Sacrement doit être la caractéristique du prêtre. Il s doivent être les gardiens de ce sacrement et les compagnons de Jésus sur nos autels.*

## **5. Dans les pauvres**

Jean Gabriel, en bon fils de Vincent de Paul, il trouvait aussi Jésus-Christ dans les pauvres et nécessiteux. Sa charité envers les pauvres était très particulière. Il leur donnait le premier lieu dans son cœur, il les accueillait et leur parlait avec beaucoup de respect, car il considérait que Jésus-Christ tait présent en eux, et il ressentait une grande joie à parler avec eux. Il leur rappelait que Jésus-Christ se fit pauvre pour sanctifier leur état... Jamais il ne les laissait aller sans leur donner quelque secours :

*Eh bien ! Que voulez-vous ? Nous sommes heureux d'être comme Notre Seigneur, qui manquait de tout, qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête et cependant, il était le maître du monde.*

*Notre Seigneur fut pauvre, Saint Vincent nous a recommandé la pauvreté et lui-même la pratiquait d'une manière parfaite ; mon désir c'est d'être pauvre comme eux.*

## **6. Passion de Jésus-Christ et la passion de Jean Gabriel Perboyre**

Saint Vincent a dit à plusieurs reprises à ses missionnaires qu'ils devaient être courageux :

*Et si Dieu permettait que (...) quelques-uns parmi eux devaient aller mendier le pain ou se coucher à côté d'un mur, avec les vêtements déchirés et transis de froid, et que dans cet état quelqu'un demanda à l'un d'eux : « Pauvre prêtre de la Mission, qui t'as mis dans cet état ? » Quelle joie, mes frères, de pouvoir leur répondre alors : « c'est la Charité ! » Oh que ce pauvre prêtre serait estimé devant Dieu et devant les anges ! » (SV XI, 76)*

Le P. André Sylvestre<sup>2</sup> nous présente un extraordinaire parallèle entre la passion de Jésus-Christ et la passion de saint Jean Gabriel Perboyre :

**1. « Je dois être baptisé et dans quelle angoisse je suis jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! »**

Jean Gabriel souhaita toute sa vie le martyre. Il dit à ses séminaristes en leur montrant l'habit de Monsieur Clet, mort martyr en 1820 : *Voici l'habit d'un martyr. Quelle joie si nous avons un jour la même chance !* Et ce désir il l'exprima plus d'une fois.

**2. Jésus commença sa passion après trois années de vie publique**

Jean Gabriel commença sa passion après trois ans de ministère

**3. Jésus dans le jardin de l'agonie s'écria : « mon âme est triste à en mourir »**

Jean Gabriel eut une sorte d'agonie spirituelle qui dura trois mois durant lesquels il lui semblait que Dieu l'avait abandonné.

**4. Jésus, dans son agonie, fut réconforté par un ange**

Jean Gabriel, dans sa « nuit obscure de la foi », fut réconforté par une vision de Jésus-Christ crucifié qui dissipa ses angoisses et lui apporta une profonde paix.

**5. Jésus fut trahi et livré aux soldats pour trente deniers**

Jean Gabriel aussi fut trahi et livré pour trente tael par le fils d'un catéchiste

**6. Jésus avait prié avec trois compagnons, Pierre, Jacques et Jean**

Au moment de son arrestation Jean Gabriel eut aussi trois compagnons : Thomas qui demeura fidèle comme Jean ; Philippe qui s'enfuit, comme Jacques et enfin, un vieux catéchiste qui plus tard le reniera, comme Pierre.

**7. Jésus, au moment de son arrestation, empêcha Pierre d'utiliser l'épée pour se défendre contre les soldats**

Jean Gabriel défendit à son disciple Thomas d'utiliser la violence pour se défendre contre les soldats qui l'avaient arrêté.

**8. Jésus fut traité comme un malfaiteur**

Au moment de son arrestation, Jean Gabriel fut traité brutalement, chargé de chaînes et frappé comme un bandit.

---

<sup>2</sup> André Sylvestre, C.M. : « Jean-Gabriel Perboyre » (L'imprimerie J.M. Mothes, 82200, Moissac, 1991).



## **9. Jésus fut conduit de tribunal en tribunal, devant Caïphe, Anne, Hérode et Pilate**

Jean Gabriel fut aussi conduit de tribunal en tribunal : au tribunal civil, au tribunal militaire et au tribunal des crimes ; à la sous-préfecture et à la capitale de la province devant le gouverneur et le vice-roi.

## **10. Jésus fut aidé par le Cyrénéen sur le chemin du supplice**

Jean Gabriel, épuisé, réveilla la compassion d'un lettré, Lieou Kiou Lin qui le fit transporter à ses frais en chaise à porteurs, et l'accompagna durant les deux jours de voyage après son arrestation.

## **11. Jésus fut maltraité, injurié, couvert de crachats et flagellé**

Jean Gabriel fut cruellement frappé avec des bambou, avec des fouets en cuir ; on lui cracha sur le visage et on le gifla.

## **12. Jésus fut abandonné par les siens, excepté par Jean et les pieuses femmes**

Jean Gabriel eut la douleur de voir les deux tiers des chrétiens, arrêtés et emprisonnés, renier leur foi. Seulement quelques-uns restèrent fidèles.

## **13. Jésus fut renié par Pierre**

Jean Gabriel eut la peine de voir son ancien catéchiste Ly, qui était très uni aux missionnaires, renier sa foi et celle de son maître. Vaincu par les tourments, il en arriva même à l'injurier et à le frapper.

## **14. Jésus fut revêtu d'un manteau de pourpre chez Hérode et envoyé à Pilate comme un roi comique**

Jean Gabriel, par ordre du mandarin, fut revêtu d'ornements sacerdotaux et livré aux moqueries du peuple.

## **15. Jésus fit silence devant Pilate**

Jean Gabriel, après avoir confessé sa foi, supporta en silence les tourments avec une patience héroïque.

## **16. Jésus, depuis la croix, pria pour ses bourreaux**

Jean Gabriel, en plein milieu d'une séance de tortures, se mit à genoux pour remercier Dieu de lui avoir permis de souffrir en son nom, et pria pour ses bourreaux.

## **17. Jésus absout le bon larron, en lui disant : « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. »**

Jean Gabriel, au milieu du tribunal, donna plusieurs fois l'absolution à un apostat.

**18. Jésus écouta les insultes des pharisiens et du peuple qui lui disait : « Si tu es le Fils de Dieu, descends maintenant de la croix et sauve-toi toi-même. »**

Jean Gabriel écouta ce blasphème de la bouche du vice-roi : « maintenant que tu souffres, prie ton Dieu de te délivrer de mes mains. »

**19. Jésus, au Calvaire, reçut à boire fiel et vinaigre**

Jean Gabriel, pour supprimer un ensorcellement, qui, d'après le juge le rendait insensible à la douleur, fut condamné à boire le sang chaud d'un chien égorgé.

**20. Jésus, par moquerie, fut couronné par les soldats d'une couronne d'épine qu'ils lui mirent sur la tête**

Jean Gabriel éprouva un châtiment semblable : on lui grava sur le front, en caractères chinois, avec un poinçon rougit au feu, ces mots : « Propagateur d'une secte abominable »

**21. Jésus, à la vue de la joie éternelle qui lui était préparée, souffrit la croix en méprisant le déshonneur**

Jean Gabriel alla au supplice avec joie et son visage devint radieux

**22. Jésus monta au Calvaire avec deux bandits**

Jean Gabriel fut conduit à la mort avec plusieurs criminels qui furent exécutés en même temps que lui.

**23. Jésus, depuis la croix, cria : « Père, entre tes mains je remets mon esprit »**

Jean Gabriel, en arrivant sur le lieu de son exécution, se mit à genoux, leva les yeux au ciel et recommanda son âme à Dieu.

**24. Jésus, depuis la croix, vit ses bourreaux se distribuer ses vêtements**

Alors que Jean Gabriel était attaché à la croix, ses bourreaux recueillirent ses vêtements pour se les partager après la mort, mais ses disciples les reprirent, ainsi que les instruments du supplice, pour les conserver comme des reliques.

**25. Jésus souffrit la mort en dehors des portes de la ville**

Jean Gabriel fut exécuté hors de la ville, au lieu des exécutions, près d'un lac.

**26. Jésus fut cloué sur la croix**

Jean Gabriel fut attaché avec des cordes à un gibet en forme de croix pour être étranglé.

### **27. Jésus mourut un vendredi, à trois heures de l'après-midi**

Jean Gabriel mourut aussi un vendredi, à trois heures de l'après-midi

### **28. Jésus reçut d'un soldat romain un coup de lance sur le côté droit pour s'assurer qu'il était mort**

Jean Gabriel reçut aussi le coup de grâce : un violent coup de pied au ventre de la part d'un soldat.

### **29. Jésus suscita la compassion des pieuses femmes, la profession de foi du centurion et le remords du peuple**

Jean Gabriel suscita des sentiments semblables parmi les païens, qui étaient venus, nombreux, qui murmuraient et protestaient contre la sentence du tribunal.

### **30. Jésus apparut à Pierre, à Marie de Magdala, et aux onze disciples**

Jean Gabriel apparut au lettré païen, son bon cyrénéen, qui était très malade, et il se convertit. Il apparut à d'autres personnes dignes de foi. Une grande croix apparût dans le ciel au moment de sa mort, vue par de nombreuses personnes, même de loin.

### **31. Jésus, au pied de la croix, vit sa Mère sublimement résignée**

La mère de Jean Gabriel, en apprenant sa mort, dit : « Pourquoi devrais-je hésiter à faire le sacrifice de mon fils à Dieu, alors que la Très Sainte Vierge n'a pas hésité à faire le sacrifice du sien pour notre salut ? »

### **32. Les responsables de la mort de Jésus eurent une triste fin : Hérode et Pilate furent déposés et allèrent à la mort misérablement, en exil. Judas se pendit, Caïphe fut destitué au bout d'un an**

Les responsables de la mort de Jean Gabriel finirent aussi misérablement : le mandarin qui le fit arrêter fut déposé et se pendit, le vice-roi si cruel, fut dénoncé à l'empereur, dépouillé de ses biens et envoyé en exil. D'autres encore furent condamnés à l'exil ou moururent prématurément.

## **7. Conclusion**

Je termine ces réflexions, en mettant sur les lèvres de saint Jean Gabriel Perboyre les paroles de Paul VI, sur Jésus-Christ :

*Je ne me fatiguerai jamais de parler de lui ; il est la lumière, la vérité, plus encore, le chemin, la vérité et la vie ; il est le pain et la source d'eau*

*vive qui satisfait notre faim et notre soif ; il est notre berger, notre guide, notre exemple, notre consolation, notre frère (Manille, 29 novembre 1970)*

(Traduction : BERNARD GARCÍA, C.M.)

### **Prière Perboyre**

*Ô mon divin Sauveur,  
faites par votre toute-puissance et votre infinie miséricorde  
que je sois changé et tout transformé en vous.  
Que mes mains soient les mains de Jésus,  
que mes yeux soient les yeux de Jésus,  
que ma langue soit la langue de Jésus ;  
que tous mes sens et tout mon corps ne servent qu'à vous glorifier ;  
mais surtout transformez mon âme et toutes ses puissances ;  
que ma mémoire, que mon intelligence, que mon cœur,  
soient la mémoire, l'intelligence et le cœur de Jésus ;  
que mes opérations, mes sentiments  
soient semblables à vos opérations, à vos sentiments,  
et que, de même que votre Père disait de vous :  
'Je vous ai engendré aujourd'hui',  
vous puissiez le dire de moi et ajouter aussi comme votre Père céleste :  
'Voici mon fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances'.*

(Prière attribuée à J.-G. Perboyre. Cf. François Vauris, C.M. : *Le disciple de Jésus ou Vie du Vénérable Perboyre*, Paris, 1853, p. 322)

## Missionnaires occidentaux en Chine

*par Bernadette Li  
St. John's University  
Jamaica, New-York*

À l'époque de la Découverte de l'Amérique, l'Europe était menée par la soif de se construire un empire tout autant que par le zèle évangélique poussant à convertir au Christianisme le monde non occidental. C'est dans cette disposition d'esprit dominante de l'époque que Matteo RICCI (1552-1610) se rendit en Chine où il eut un impact certain tout à la fois sur l'histoire de la Chine et sur celle de l'Occident. Même sans avoir été le premier à y pénétrer, il fut certainement en Chine le missionnaire occidental le plus marquant et le plus admiré. On ne pourrait imaginer aucune intervention écrite ou orale complète sur les activités missionnaires en Chine sans qu'il y soit question de Ricci.

Né à Macerata, en Italie centrale, Ricci entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 19 ans. Il étudia les mathématiques, l'astronomie, la géographie et d'autres sciences au Collège Romain. En 1582, il fut désigné par la Compagnie de Jésus pour se rendre en Chine. Il arriva d'abord à Macao et, de là, poursuivit sa route vers Zhaoqing et Shaozhou (aujourd'hui Shaoguan). Dans l'impossibilité d'entrer à Pékin, il s'installa à Nankin et, en 1601, il fut autorisé à séjourner à Pékin.

La réussite de Ricci fut favorisée par plusieurs éléments. D'abord, il s'intéressa intensément à la civilisation chinoise et il fit plaisir aux autorités et aux érudits chinois en répétant à qui voulait l'entendre qu'il était venu en Chine pour y étudier les enseignements des Sages chinois et pour participer aux bienfaits de la civilisation chinoise. Il s'habillait à la façon des lettrés chinois, il prenait plaisir à fréquenter des amis chinois et il alla jusqu'à déclarer qu'il voulait devenir chinois. D'après lui, la doctrine de Confucius se conciliait bien avec le Christianisme ; il s'opposait toutefois au Bouddhisme et au Taoïsme. Il soutenait que le culte chinois des ancêtres et Christianisme ; mais de nombreux autres Missionnaires n'étaient pas disposés à accepter cette façon de penser. Ricci émerveilla les Chinois lorsqu'il dressa une « GRANDE CARTE DE 10 000 PAYS », sur laquelle il présenta la Chine comme le centre du monde. C'est lui également qui introduisit en Chine la première mappemonde. Ouvrant une nouvelle étape dans la cartographie de la Chine, il calcula les latitudes et longitudes de plusieurs villes de l'est du pays. Écrivain prolifique, Ricci publia, avec l'aide de quelques-uns de ses amis chinois, plusieurs livres en chinois classique, en vue de propager son savoir et ses idées et ces écrits se répandirent largement parmi les lettrés chinois de sorte que, avant le 20<sup>ème</sup> siècle, Ricci était plus connu en Chine qu'en Europe.

Dans ses innombrables lettres, rapports et articles, adressés à ses Supérieurs ou Collègues d'Europe, Ricci a décrit en termes chaleureux les réalisations intellectuelles de la Chine. Si l'on peut dire que Marco Polo fut le pionnier dans la révélation aux Européens des splendeurs matérielles de la Chine, il faut dire que Ricci fut son homologue dans le domaine intellectuel, au point que beaucoup ont vu en lui le créateur de la Sinologie occidentale. La mission des Jésuites se poursuivit après la mort de Ricci. Leur connaissance des mathématiques, de l'astronomie et, spécialement, du mode de fabrication des pièces d'artillerie, les rendit indispensables à la cour de la dynastie Ming sur son déclin, alors qu'elle se voyait menacée par les envahisseurs mandchous en provenance du nord. Après l'avènement de la dynastie Qing, installée en 1644 par les Mandchous, la Mission Catholique devint encore plus influente et elle eut ses entrées libres auprès des Empereurs Shunzhi (1644-1661) et Kangxi (1662-1722), menant à terme ce que Matteo Ricci s'était efforcé d'obtenir, mais sans succès, à savoir une relation directe personnelle avec l'Empereur. En 1645, le Jésuite Johann Adam Schall von Bell, connu sous le nom chinois de Tang Ruowang, fut nommé Directeur du Bureau de l'Astronomie, ce qui était une fonction du Cinquième Degré qui plaçait l'homme de Dieu sur les échelons médians de la Bureaucratie Impériale chinoise qui en comptait neuf.

Encouragé par ses Supérieurs Jésuites, Schall accepta cette nomination en y voyant un moyen de convertir les Chinois à la foi catholique, alors que le gouvernement chinois, de son côté, voyait en lui un technicien bien utile pour l'établissement du calendrier et la fabrication des canons. Aussi longtemps que Schall fut honoré de la faveur et du respect de l'Empereur, la Mission Catholique subsista. L'Empereur Kangxi avait des connaissances scientifiques étendues : non seulement il désigna le Jésuite belge Ferdinand Verbist, successeur de Schall, comme Directeur du Bureau de l'Astronomie, mais il entretenait également de fréquentes conversations avec d'autres Pères Jésuites érudits. Certains de ces Pères furent investis de missions importantes en tant que, par exemple, interprètes ou conseillers lors de conversations diplomatiques. Ainsi, du temps de l'Empereur Kangxi, la Mission Catholique fut prospère.

Après les Jésuites, vinrent des Missionnaires Franciscains, Augustiniens et Dominicains, ainsi que des prêtres séculiers de la Société des Missions Étrangères de Paris, fondée en 1658. Plus de cent Missionnaires étrangers étaient à l'œuvre, établis dans toutes les provinces de Chine. En 1663, la ville de Pékin comptait à elle seule environ 13 000 catholiques. Au début du 18<sup>ème</sup> siècle, il y avait plus de 200 000 convertis, soit environ un millième de la population totale. La population catholique augmentait, se recrutant surtout dans les basses classes.

Ricci et d'autres missionnaires Jésuites assurèrent leur réussite en partie grâce à leur stratégie de discrétion et d'adaptation aux circonstances particulières de la Chine. Ils faisaient preuve de respect à l'égard de la vénération de

l'Empereur comme Fils du Ciel, ainsi qu'envers le culte des ancêtres et d'autres rites du Confucianisme. Par jalousie, d'autres Sociétés missionnaires tirèrent parti de cette tolérance à l'encontre des Jésuites et leurs multiples accusations en arrivèrent à provoquer la dissolution de la Compagnie en Chine. La Bulle papale « Ex illa die » (1715) mit un terme à la tolérance, exigeant que le catholicisme soit pratiqué en Chine dans la ligne de la tradition européenne. Cela signifiait qu'il était interdit aux Catholiques chinois de pratiquer le culte des ancêtres : or, malgré toute son ouverture d'esprit, l'empereur Kangxi ne pouvait pas accepter cela. Aussi l'instruction chrétienne fut défendue en Chine. En 1773, avec la dissolution de la Compagnie de Jésus, le catholicisme chinois perdit sa place privilégiée et la Chine se trouva privée du pont qui la reliait à la science occidentale. Dans les décennies suivantes, tandis que l'Occident progressait à grands pas dans la science, la technologie et la démocratie, la Chine retomba dans l'autosatisfaction, la décadence et la dégénérescence, préparant ainsi la voie à la pénétration et à l'invasion impérialistes au milieu du 19<sup>ème</sup> siècle.

### **Défaites de la chine au 19 ème siècle**

La politique que suivit le gouvernement Qing pour chasser les Missionnaires se poursuivit jusqu'en 1844. Auparavant, un petit nombre de Missionnaires cherchèrent à pénétrer en Chine en cachette. Quand ils étaient reconnus et arrêtés, ils étaient soit exécutés soit expulsés. Après la défaite de la Chine dans la Guerre de l'Opium contre l'Angleterre, les étrangers purent entrer en Chine tout le long de la côte Est, grâce à l'ouverture de cinq ports stipulée par le Traité de Nankin. Par le Traité de Wangsia en 1844, les Américains obtinrent le droit de construire et d'entretenir des églises dans les cinq ports. Par le Traité de Whampo de la même année, les Français se virent reconnaître le droit de libre propagation du Christianisme. Ce Traité prévoyait que, si un Chinois endommageait une église ou un cimetière français, il devait être châtié par le gouvernement chinois local.

En 1846, l'Empereur Daoguang émit un décret : non seulement celui-ci levait l'interdit qui frappait la propagation du Christianisme mais, de plus, il restituait tous les biens d'Eglise qui avaient été confisqués auparavant. Cela fut un changement très important dans la ligne de conduite de la Chine à l'égard des Missionnaires. Grâce à ce décret, la propagande en faveur du Christianisme, qui avait été officiellement interdite durant 120 ans, redevint légale et possible au grand jour. Toutefois, à cette date, les activités des Missionnaires durent se restreindre aux cinq ports et ne furent plus autorisées à l'intérieur du pays.

En 1858, la Chine, de nouveau vaincue, fut obligée de signer le Traité de T'ien-Tsin avec la Russie, l'Amérique, l'Angleterre et la France, traité qui permit aux missionnaires de ces quatre pays de se livrer aux activités de propagande religieuse à l'intérieur de la Chine. En 1860, la Chine dut signer le Traité de

Pékin avec l'Angleterre, la France et la Russie. Ce traité ajoutait une nouvelle concession qui permettait aux Missionnaires étrangers d'acheter des terrains et de procéder librement à toutes constructions qui leur plairaient dans toutes les provinces de Chine. Par ces traités, les Missionnaires étrangers étaient autorisés à répandre la foi partout en Chine. Bien plus, ils n'étaient plus soumis à la juridiction chinoise mais ils étaient protégés par le privilège de l'extraterritorialité.

Les Missionnaires étrangers ne se rendirent pas compte que ces conditions provoqueraient chez les Chinois des sentiments antichrétiens. Presque toutes les clauses de ces traités concernant les missionnaires soulevèrent nombre de problèmes et de contestations embrouillées. Entre 1860 et 1899, il y eut plus de 200 dossiers relatifs à des conflits missionnaires. Ces querelles n'étaient pas tellement causées par des différends doctrinaux, comme l'aurait été le fait de savoir si le Christianisme était compatible avec le Confucianisme. Elles concernaient plutôt des droits de propriété. Ainsi, les biens d'Eglise antérieurement confisqués avaient le plus souvent été transformés en vue d'autres usages et il était très difficile, sinon impossible, de les restituer à l'Église sous leur forme première.

D'autre part, dans les disputes qui surgirent entre les Chinois convertis et la population locale, les Missionnaires étrangers se trouvèrent souvent impliqués et obligèrent le gouvernement local à rendre des verdicts en faveur des Chinois convertis ; en certains cas même, ils accusèrent injustement les adversaires de ces derniers. Comptant sur les gouvernements forts et les forces militaires supérieures de leur pays d'origine, certains Missionnaires affichaient des airs de supériorité et même d'arrogance dans leurs gestes et leur comportement. Quelques éléments chinois turbulents tirèrent avantage de la situation en s'associant aux Missionnaires et au Christianisme pour en tirer des profits matériels. Par suite, beaucoup d'officiels chinois et les gens ordinaires prirent peur et se mirent en colère contre les Missionnaires. Au même moment, par suite de malentendus et de superstitions, des oeuvres charitables menées par les Missionnaires furent mal interprétées par les Chinois. Malheureusement, en certains cas, des Missionnaires furent assimilés aux impérialistes et des Chrétiens chinois furent considérés comme agents de puissances étrangères.

En somme, dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, les « affaires religieuses » (jiaoan) ne peuvent pas être considérées comme des questions religieuses en soi. Elles étaient plutôt confusément en rapport et entremêlées avec les relations de la Chine avec l'étranger, la décadence politique, la détérioration économique et le malaise social. Face à Matteo Ricci et à Adam Schall comme face au monde d'avant le 19<sup>ème</sup> siècle, la Chine était un empire géant, à la civilisation raffinée. Après la Guerre de l'Opium, au contraire, la Chine était un pays délabré et tout ce qui la concernait était exposé à être mis en doute et à être



considéré comme attentatoire au droit. Quand ils sont humiliés et affrontés à une sombre réalité, les gens se font irascibles et déraisonnables : c'est ce qu'étaient beaucoup de Chinois dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. La Chine était alors un volcan : n'importe quel catalyseur pouvait provoquer une explosion catastrophique.

(Traduction : ÉMILE TOULEMONDE, C.M.)

## History of the Cause of Beatification and Canonization of St. John Gabriel Perboyre

*by Giuseppe Guerra, CM  
Visitor of Naples*

When we speak of the causes of beatification and canonization of the saints of both the Congregation of the Mission and the Daughters of Charity, a major theme we need to remember is that, in the past, the Vincentians always avoided taking the first steps and initiating causes to obtain the canonization of their own members, a stance taken because of the way humility was thought of, a stance whose only exception was made for our Founder, St. Vincent de Paul, beatified in 1729 and canonized in 1737.

Fr. Chierotti, in his *Summarium historicum* [Historical Summary] (1974) found in the “Positio” [State of the Question] prepared for the cause of the servant of God Fr. Marcantonio Durando, CM, brought to light the reason for which no process of beatification should ever be begun in the Congregation (p. XIV). In the 18<sup>th</sup> General Assembly of 1835 *Unanime voce reiecta est propositio* [the proposal was unanimously rejected] (the possible presentation of the cause of beatification of Fr. Francesco Folchi of the Province of Rome) ...*quia humilitati instituti nostri minus consentanea videtur* [because it is seen as a diminishing of humility in our Company] (session 8).

It was actually the cause of Perboyre, begun in 1842 with that of [Blessed Francis Regis] Clet, which made a break with this older mentality and began a different way of thinking to which Fr. François Verdier made reference in his Circular Letter of 1 January 1931:

*With time, points of view change and today, while humility is still seen as one of the most necessary virtues for our Congregation, we do not think that we are lacking in it as we pursue, in the Roman Office, the causes of several of own.*

Only two years had passed since Perboyre’s death. His reputation spread rather quickly. St Justin de Jacobis in Eritrea (*Diario* II, 125) remembered with great devotion the death of his confrere on 11 September 1842. Cardinal Fransoni, Prefect of the Congregation for the Propagation of the Faith, who had sent Justin de Jacobis to Africa, advised the Procurator, Vito Guarini, to open the cause of Clet and of Perboyre.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Roberto D’Amico, C.M., “The History of the Canonization of Francis Regis Clet” in *Vincentiana* 45 (2001) pp. 54-55.

By a Decree of Pope Gregory XVI, dated 9 July 1843, the Cause of Perboyre was united to that of others martyred between 1799-1840. Perboyre's name appears in a first *Sommario* published in 1842 as the last of 41 people. Similarly, Clet's name appears in a second *Sommario* as the 13<sup>th</sup> of 14 people listed.

In number XXXVI of the *Relazioni* of the first group, the *Relazione* of Bishop Joseph Rizzolati, OFM, Vicar Apostolic of Hu-quang (28 October 1840) on the martyrdom of Perboyre is published and, in number XLIV, the miraculous healing of Sr. Antoine Vincent, DC, in Constantinople in 1842.

These reports and other documents — along with the dispensation of the Pope on 10 April 1842 — substitute for the required Ordinary Process, which is normally done in the local diocese. This is one of the concessions made to make the path easier, given the particular difficulties that prevented a literal carrying out of the normal path for a cause of beatification. As one can see, from the Brief of Pope Urban VIII (*Caelestis Hierusalem Cives*) of 5 July 1834 to the Constitution *Divinus Perfectionis Magister* of Pope John Paul II (25 January 1983), the path of the causes is fraught with difficulties and very complicated procedures (easily a hundred of steps to complete). Thus, all the easing of the path notwithstanding, Perboyre's cause, from its beginning until his beatification (10 November 1889), lasted 45 years. If we use the measure of its time, it was a process that was completed fairly fast.

In 1855 the separation and acceleration of the Cause of Perboyre was asked for *because of the abundance of documentation, of the deposition of witnesses and of the graces that had been received.*<sup>2</sup>

In the *Animadversiones* on the Introduction of the Cause, on p. 15, the Promoter of the Faith, Msgr. Frattini, had been impressed by the power of the documentation and of the testimonies about this champion of the faith, and could make only small observations, given little value by himself, on spelling errors of names.

A request was made to dispense from the so-called Apostolic Process, that is, from the second Inquiry that was to be carried out under the direction of the Pope, as normal procedure dictated. A concession was granted so that the Apostolic Process could take place in China, along the lines of the Ordinary Process spoken of previously; above all, to make a value judgment on the testimony that would be able to be gathered in Rome on the occasion of the visit of some people from China. This was put together, in 1857, but the Process in

---

<sup>2</sup> Thomas Davitt C.M., "The Cause for the Canonization of John Gabriel Perboyre" in *Vincentiana* 40 (1996) p. 108.

China did not happen in time, and so the Pre-preparatory Commission of 22 July 1862 could examine only the documentation we have described.

In the meantime, the Decree on the Validity of the Acts already accomplished had been obtained on 20 December 1860, that on the *non cultu* on 20 February 1861 and that on his Writings on 21 September 1861. On 28 February 1861, a dispensation was obtained from the norm that 50 years had to pass from the death of a person declared Venerable before a conclusion could be drawn on the heroicity of his virtues and on his martyrdom.

However, the need to complete everything with the Apostolic Process in China meant, for all practical purposes, an interruption of the process. But his reputation kept growing. After bringing his remains to Paris (Motherhouse, 1860), a more solemn resting place was made for him in a side chapel in 1879. On the occasion of the Recognition of the Remains, on 2 March 1889, the magazine *Annales de la Mission* (44), 1889, pp. 319-333, published a review of all these events.

Graces kept multiplying. A true and proper canonical process was done in Versailles for a miracle in 1866.

Finally, in 1870, in Hu-nam and Hu-pen (the two vicariates into which Hu-quang had by now been divided), the two Processes required were closed. But the transcript sent to Rome was lost; before it was found in 1880, the Postulator had obtained another copy of it, which was sent to Rome in 1879.

The Decree for the validity of these processes was signed on 2 June 1881. The final Decree of Martyrdom was announced in the presence of the Pope on 25 November 1888. The Superior General, Fr. A. Fiat, was able to assist at the ceremony.<sup>3</sup>

The Decree called *de tuto* (one can surely continue on) was signed by Cardinal Laurenzi (30 May 1889), and the Pope published the Decree of Beatification on 9 November 1889.

The Rite of the Mass was made a *Double major*, and the tribute in the Martyrology recounts what happened on 11 September, the date of his death.

*In China, Blessed John Gabriel Perboyre, priest of the Congregation of the Mission, born in Puech in France, after having tolerated with strength and constancy the most cruel and most prolonged torture in the defense of the faith of Christ, he became like his Redeemer in a singular manner. Strung up by the neck with*

---

<sup>3</sup> *Annales de la Mission* (44) 1889, pp.5-6; *Osservatore Romano*, 25 November 1888.

ropes, and suspended on a beam, he completed the admirable innocence of his life by martyrdom. His feast, however, is celebrated on 7 November. Translation in the *Annali della Missione* (54), 1948, supplement to nos. 4 and 5. (As is noted with the Office for his feast updated in 1975, on the basis of the Reform of the Liturgical Calendar of 1969, the celebration now falls on 11 September).

A request to obtain for him, even though he was only a Blessed, the title of *Secondary Patron* of the six Chinese vicariates was presented by the Postulator Natale Barbagli in 1891, but it came to nothing.

### **Beatification**

The ceremony of Beatification on 10 November 1889 is described in the *Annali della Missione* (45), 1890, pp. 27-32, making reference to the *Monitore Romano*, 12-13 November 1890.

In the *Sala della Loggia* his brother James, CM (who was 79 years old), and his sister Gabrielle (Sr. Marie, DC, who was 72 years old), were present. His other sister, Antoinette, DC, was in China.

The magazine *Annales de la Mission* had followed the various steps in the process through the years. In the above-mentioned volume 45 it notes all the triduum celebrated in honor of the new Blessed, in particular, the one celebrated in Naples in the Provincial House of the Daughters of Charity, at which his sister Gabrielle (Sr. Marie) assisted (4-6 February 1890). She died in Naples in 1896, and was buried there in the chapel of the Daughters of Charity.<sup>4</sup>

### **The Miracle Granted to a Daughter of Charity in 1889**

The miracle, which led to the canonization of the Blessed martyr John Gabriel Perboyre (1802-1840), occurred on the very day of his beatification, 10 November 1889. A Daughter of Charity of Héverlé, Diocese of Malines (Belgium), Sr. Gabrielle Isoré, DC (1851-1906), was healed of a type of paralysis, first diagnosed as myelitis, later designated as acute ascending spinal lepto-meningitis, when she was 38 years old.

The sister, having arrived at a very critical point in her illness, invoked the intercession of Blessed Perboyre through a Novena which the superior of the house, Sr. Joseph Hauff, had organized at the suggestion of a fellow sister, asking all the houses of the Company in Belgium to join them in it. The Novena ended

---

<sup>4</sup> *Presenza Vincenziana* 19 (1996) pp. 23-26.

on the actual day of the ceremony of beatification in Rome, Sunday, 10 November 1889.

Sister by now had become totally immobilized, and had a sad prognosis that predicted her death; on 9 November — the doctor said — “...*I had lost every hope of seeing sister’s condition improve. Her death seemed imminent.*” Instead, on Sunday morning, Sr. Isoré got out of bed, healed.<sup>5</sup>

“...*I went then as far as the chapel; I opened the door and exclaimed: Either I am crazy, or I am healed!*” As she and the other sisters had promised there were prayers of gratitude, and diffusion of devotion to Blessed John Gabriel Perboyre. The sister enjoyed good health from that point on and returned to her work until she died in 1906. Her doctor had to recognize that “*for a sick woman who arrived at the point to which Sr. Gabrielle was reduced, entire months of active treatment would have been called for to obtain a healing that would still have been incomplete.*”

The process [to approve the miracle] took place in Malines in 1892. The witnesses deposed were the doctor who took care of her, Dr. Boine, the superior, the protagonist of the healing and others.

In 1901 the Pre-preparatory Commission took place in Rome. In 1903 the Preparatory Commission was held with a *Nova Positio super miraculis* [new presentation concerning the miracles].

Everything indicated that a positive judgment would be forthcoming. The Postulator General, Fr. Veneziani, wrote thus to the Superior General:

*As Your Paternity will see in the catalogue of the causes of beatification and canonization treated by the Sacred Congregation of Rites that I sent you a few weeks ago, the cause of Blessed Perboyre is the one that is most favored by the Congregation, as is the cause of Blessed Chanel. If nothing to the contrary happens, either for the next papal jubilee, or at least for the 50<sup>th</sup> anniversary of the definition of the Dogma of the Immaculate Conception, our Blessed martyr, along with Blessed Chanel, will be solemnly inscribed in the register of saints. For now, these affairs are going forward quite well; already a doctor has been named ex-officio to study the position in order to give an opinion on the miracles. The Promoter has promised to give me soon the “animadversions”*

---

<sup>5</sup> Because the norm required that a miracle had to happen “after” the beatification, and sister was healed the same morning of the beatification, a rescript and indult was asked for and granted *ad cautelam* [for discretion’s sake] on 15 December 1994 from the Pope [John Paul II].

[problems connected with the cause] (from a letter of Fr. A. Veneziani to the Superior General, 11 June 1901).

*As I wrote to Your Paternity on other occasions, Dr. Lapponi, the Pontifical Archiatra [Doctor], is convinced that the proposed miracles are excellent. The lawyer Morani, who is quite expert in these matters, says that the cause will succeed* (letter of Fr. A. Veneziani to the Superior General, 23 December 1902).<sup>6</sup>

There is talk approved miracles because, in fact, two of them were proposed; the other was the healing of Sr. Joseph Destailleur, which took place at Reims, France.

Objections, however, did arise, or rather doubts proposed by two doctors who asked if the “myelitis” diagnosed might not have caused by a hysterical illness, and thus be functional. At the level of the Preparatory Commission, held in 1903, the decision was made to seek further examinations. The Pope granted a new looking into this miracle by two very expert doctors.

As the Postulator, Fr. Bisoglio, notes in a letter to the Congregation of Rites (3 June 1957), “*from the inquiries made there is no evidence that any act was put in motion from this decision.* He therefore asked that the new examinations asked for be done.

In fact, we have a *Report of Professor Vincenzo LoBianco* about the miracle of Sr. Gabrielle Isoré (10 May 1959), in which the Professor basically says that he would not have any knowledge to add to what the doctors had already said for and against.

In 1991, our office of the Postulator General focused its energies on the case of Sr. Gabrielle Isoré, to see if, in light of modern scientific advances, one could better clear up the doubt that had brought discussion to a halt: was the sickness organic or functional? Could one explain naturally the healing as it was documented?

In their detailed report, two practicing medical experts interpreted those documents above all in the light of modern scientific advances, thanks to which they were able to exclude positively the hypothesis of a functional cause of the sickness (hysteria), noting that the precise diagnosis of this case in today’s terms would be *ascending polyneuritis*. The opinion of the Medical Meeting, 17

---

<sup>6</sup> Fr. Thomas Davitt has noted with good reason the caution of the Superior General, Fr. A. Fiat. In the Circular Letters of these years there is no hint of an imminent canonization, and no disappointment, therefore, with the fading of hopes for it: cf. *Vincentiana* 40 (1996), p. 108.

November 1994, was that the healing was to be considered as instantaneous, complete, and lasting, and could not be explained by our scientific knowledge.

Important in this determination were the records of the *Archive of the Daughters of Charity* (Motherhouse in Paris, Rue du Bac) from 1887-1906, from which could be seen that the health of the sister, at first serious, was, from 1889, the year of the presumed miracle, good, until her death in 1906.

The Congress of Theologians was held on 21 February 1995, and the Meeting of the Cardinals on 4 April 1995. The Holy Father approved the Decree in which the miracle was definitively accepted on 6 April 1995.

## **Canonization**

The final steps that led to the day of canonization were those foreseen by the process laid out by the Congregation for the Causes of Saints, culminating in the Consistory in which the Pope asks the opinion of the cardinals before proceeding to the ultimate and definitive act of canonization. The Consistory took place on 29 January 1996.

A detailed recounting of the events of the day of canonization and of the celebrations that followed it was published in the *Annali della Missione*.<sup>7</sup>

On 1 June, the day before the canonization, a Prayer Vigil to prepare for the canonization was held in the Basilica of St. Paul Outside the Walls, presided over by Rev. Robert P. Maloney, CM, Superior General.

On 2 June, the canonization of St. John Gabriel Perboyre took place in St. Peter's Square, presided over by the Holy Father. Canonized with him were Blessed Egidio Maria di San Giuseppe Francesco Antonio Portillo (1729-1812) of the Order of Friars Minor, and Blessed Juan Grande Román (1546-1600) of the Order of the Hospital Workers of St. John of God.

In the homily the Pope also spoke of other Chinese martyrs:

*To the memory of John Gabriel Perboyre, whom we celebrate today, we wish to unite the memory of all those who have given witness to the name of Jesus Christ in the land of China during the past centuries. I think in particular of the blessed martyrs whose common canonization, hoped for by so many faithful, would be a*

---

<sup>7</sup> *Annali della Missione* 103 (1996) pp.99-166: all of number 3 is dedicated to the new saint. Also *Vincentiana* 40 (1996) dedicated issue number 2 to Perboyre on the occasion of his canonization, as did other magazines and newspapers, which we do not list here.



*sign of hope for the Church present in the midst of this people, to whom I remain close in heart and in prayer.*

In this way the Pope acceded to the request that came to him from many Chinese bishops, and what he hoped for came to pass four years later, on 1 October 2000, Mission Sunday in the Jubilee Year, with the canonization of 120 martyrs of China, among whom was our own Blessed Francis Regis Clet.<sup>8</sup>

The next day, Monday, 3 June, after the solemn Eucharistic concelebration in St. Peter's presided over by the Bishop of Cahors, Most Rev. Maurice Gaidon, the diocese of origin of Perboyre, the Holy Father spoke again in the Paul VI Audience Hall, where he greeted the bishops who had come from China, from France, and from other countries, in particular His Beatitude, the Patriarch Stephanos II, who is our confrere, and the Superior General, Fr. Robert P. Maloney.

The fact that in the first days of June the Meeting of all Visitors of the world had been organized in Salamanca (which in fact took place 4-15 June 1996), it happened that they were already travelling and thus the great majority could take part in the Canonization in Rome. So there was a large gathering of faithful, Vincentians, Daughters of Charity, and representatives of the Vincentian Family from all over the world.

(ROBERT STONE, C.M., translator)

---

<sup>8</sup> D'Amico, *op. cit.*, pp. 53-61.

## **Décrète de canonization del Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre\***

### **JEAN-PAUL, EVEQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU POUR PERPETUELLE MEMOIRE**

Jésus, le Fils de Dieu, a montré sa Charité en donnant sa vie pour nous. «Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Jean 15, 13; cf. I Jean 3, 10). Ainsi le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre a réalisé dans sa vie et dans sa mort une admirable ressemblance avec le Christ. Né en France en 1802, dans un village appelé Puech de Montgesty, d'une famille fervente qui a donné à l'Église trois missionnaires de saint Vincent, deux Filles de la Charité, une sœur Carmélite et deux époux chrétiens, il entra au petit séminaire uniquement d'abord pour accompagner son frère Louis. Mais le caractère de ce lieu ravit son âme. Il comprit qu'il était sûrement appelé au sacerdoce.

En 1818, il entra dans la Congrégation de la Mission, et le 23 septembre 1826, à Paris, il fut ordonné prêtre. Il remplit des fonctions éminentes dans une province de sa Congrégation. Doué d'une grande sensibilité, il fut très affecté par la mort de son frère Louis qui, missionnaire se rendant en Chine, perdit la vie au cours du voyage. Nommé à Paris sous-directeur des novices, il demanda à être envoyé en mission auprès des païens. Plusieurs doutaient de sa santé, mais il obtint la permission de partir, et le mois de mars 1835 il s'embarqua au port du Havre.

Après son débarquement à Macao, il passa un certain temps d'adaptation et, ayant pris l'apparence d'un Chinois, il partit pour la province du Hunan, à laquelle il était destiné. Immédiatement il commença son ministère apostolique en visitant les Chrétiens dispersés dans de petits villages. Il se distingua par un très grand zèle des âmes, et surtout par son amour des pauvres. Il menait une vie de pauvre avec les pauvres qu'il favorisait particulièrement. Il se fit «le prochain des pauvres». Il a écrit ceci: «Comme j'interrogeais un catéchiste médecin, qui m'accompagnait, sur les causes des maladies de tant d'hommes, il me répondait toujours: la cause est la même, c'est la faim et la misère. Je continuais alors mon chemin en silence, tourmenté d'une angoisse de conscience, vu que je vivais et ne pouvais mourir avec eux». Avant d'être élevé sur la croix du bourreau, il monta sur la croix des pauvres. Il fut attaché à la croix par la charité avant de l'être par la persécution. Comme il était disciple de saint Vincent qu'il aimait filialement, dans sa vie le Christ souffrant tint la place principale; il fut « Homme de la Croix ». Du fait que, peut-être, sa congrégation ne retranchait rien de sa peine, il comprit tout à fait ce qu'elle voulait qu'il souffre pour elle. Il faut signaler surtout

---

\* Traduction de le teste originale (en latin): AAS 89 (1997) 81-83.

l'intention du martyr. Jean-Gabriel paraît bien avoir désiré le martyr. Dans une lettre envoyée à ses parents, il dit ceci: «Nous avons des fatigues et quelques peines à supporter, mais il y en a partout, et puis il faut bien gagner le ciel à la sueur de son front. Si nous avons à souffrir le martyr, ce serait une grande grâce que le Bon Dieu nous accorderait; c'est une chose à désirer et non à craindre».

En 1839, il fut assailli à l'improviste par des soldats. Le bon pasteur s'appliquait à veiller de près sur son troupeau, en se cachant dans les environs. Il fut capturé, et une longue série de jugements commença, souvent avec des tortures. On tenta de lui faire abandonner la foi, on se moqua de sa religion, on l'excita à fouler aux pieds un crucifix. Enfin il fut condamné à mort. Jean-Gabriel subit le martyr à Wuhan, étranglé sur un gibet en forme de croix, le 11 septembre 1840. Ses reliques furent transportées en France dans la Maison-Mère de la Congrégation de la Mission, à Paris, en 1860. Puisqu'il était considéré comme vrai martyr de la foi, sa cause de canonisation fut introduite avec soin et, les formalités établies par le Droit ayant été accomplies, il fut inscrit au nombre des Bienheureux par Léon XIII le 10 novembre 1889. Le 6 avril 1995 parut le décret d'une guérison par l'intervention divine sur l'intercession du Bienheureux. Après le Consistoire réuni le 29 janvier 1996, Nous avons décidé que le rite de la canonisation serait célébré le 2 juin suivant.

Aujourd'hui donc, en la Basilique Saint Pierre, au cours de la sainte Messe, Nous avons prononcé cette formule de canonisation :

*En l'honneur de la Sainte et Indivise Trinité, pour l'exaltation de la foi catholique et la croissance de la vie chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et la Nôtre, après mûre délibération, l'invocation très fréquente de l'assistance divine et la consultation d'un grand nombre de Nos Frères, Nous décrétons et définissons que les Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, Egidio Maria de Saint Joseph Pontillo et Jean Grande Roman sont Saints et Nous les inscrivons au catalogue des Saints, établissant qu'ils doivent être honorés d'une pieuse dévotion parmi les Saints dans l'Église universelle. Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.*

Ce que nous avons décrété Nous voulons qu'il ait force de loi maintenant et à l'avenir, en dépit de toutes causes contraires quelles qu'elles soient.

Fait à Rome en la Basilique Saint Pierre le deux juin de l'an du Seigneur mille neuf cent quatre-vingt-seize, le dix-huitième de Notre Pontificat.

Moi, Jean-Paul II  
Évêque de l'Église Catholique

Eugène Sevi  
Protonotaire Apostolique

Loco + Plumbi  
*In Secret. Status tab., n. 395.478*

(Traduction : RAYMOND FACELINA, C.M., R.I.P.)

# Saint Jean-Gabriel Perboyre

## Bibliographie<sup>1</sup>

### 1. Les lettres

*Lettres du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, Prêtre de la Mission, Annotées et publiées par Joseph Van den Brandt, Frère Lazariste, Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 1940, 300 pp.*

Saint Jean-Gabriel Perboyre, Prêtre de la Mission : *Correspondance*, Annotée et publiée par Joseph Van den Brandt, Frère Lazariste, Pékin 1940; Nouvelle édition revue et corrigée ; Congrégation de la Mission, Rome 1996, 324 pp.

### 2. Biographies et quelques études

ARCHIVES DE LA MAISON-MÈRE, *Cause du Bienheureux J-G. Perboyre.*

ANNALES DE LA CONGRÉGATION, Tomes I-XI, LV-LVII, 1832-1842 ss.

ANNALES DE LA CONGRÉGATION, *Histoire de la Congrégation de la Mission en Chine (1699-1950)*, par Octave Ferreux, N°127, 1963, Paris.

BINDI, E., *Vita del Beato G. Perboyre*, Roma, 1889.

BOUCARD, *Vie du Bienheureux Jean Gabriel Perboyre*, Paris, 1900.

CASTAGNOLA, L., *Missionario martire*, Roma, 1940.

CHARBONNIER, J., *Histoire des chrétiens de Chine*, Paris, 1992.

CHATELET, A., *Jean-Gabriel Perboyre martyr*, Librairie Vincentienne, Meudon, 1943, 364 pp.

DEMINUID, M., *Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, prêtre, missionnaire et martyr*, Téqui, Paris, 1890, 160 pp.

DUCOURNEAU, J-Y., *Une semence d'éternité : St Jean-Gabriel Perboyre*, Médiaspaul, Paris, 1996, 157 pp. (Existe une traduction en espagnol par CEME, Salamanca, 1997, 150 pp.).

---

<sup>1</sup> Cette bibliographie est composée à partir des trois "bibliographies" : une publiée en *Vincentiana* 40 (1996) 116, dans le note 8 de l'article de L. Mezzadri : *Dans la lignée des martyrs chrétiens : Jean-Gabriel Perboyre* et une autre envoyée à la rédaction de *Vincentiana* par P. Lamblin, et enfin un dernier ajout à ces deux « bibliographies » : les titres, même ceux des petites publications, qui manquaient et qui se trouvent à la bibliothèque de la Curie Générale de la CM, à Rome. Il faut souligner l'abondance des bibliographies en raison de la béatification (1889) et de la canonisation (1996).

ETIENNE, J.-B., *Notice sur la vie et la mort de M. J-G. Perboyre*, Adrien Le Clère, Paris, 1842.

GAUTHIER, J.-P., *Du Cantal au Kiang-Si*, Paris, 1981.

GENG, YONG-SHUN, *Jean-Gabriel Perboyre, 1<sup>er</sup> saint canonisé de Chine*, Taiwan, 1999.

HERRERA, J., *Alter Christus. Vida del Beato Juan Gabriel Perboyre*, Madrid, 1942.

LARIGALDIE, G., *Jean-Gabriel Perboyre*, Lethielleux, Paris, 1891.

LAURENT, R., *Tong-Wen-Hio : un favori du ciel*, Lessines, 1964.

MEZZADRI, L., *San Giovanni Gabriele Perboyre : Lettere Scelte*, C.L.V.- Edizioni Vincenziane, Roma, 1996, 190 pp.

MONGESTY, J. de, *Témoin du Christ : le Bienheureux J-G. Perboyre*, Paris, 1905, 249 pp. (dans la bibliothèque de la Curie Générale, à Rome, on trouve une traduction en Italien où à côté du nom de l'auteur, G. MONGESTY, il est écrit à la main : « = G. Larigaldie, C.M. », déjà mentionné dans cette bibliographie).

MONGESTY, J. de, *La Congrégation de la Mission en Chine III*, Paris, 1912.

ROSA-FORNELLI, C. Rosa, *Vita e martirio del Beato G. Gabriele Perboyre, prete della Missione*, Torino, 1891, 230 pp.

SYLVESTRE, A., *Jean-Gabriel Perboyre, prêtre de la Mission, martyr en Chine*, Mothes, Moissac, 1994, 256 pp. (existe une traduction à l'italien par E. Fey, C.L.V.- Edizione Vincenziane, Roma, 1995, 212 pp.).

THOMAS, A., *Histoire de la Mission de Pékin*, Paris, 1925.

VAESSEN, G., *Un calvario na China*, Petropolis, 1953.

VAURIS, *Le Disciple de Jésus ou Vie du Vénérable Perboyre*, Adrien Le Clère, Paris, 1853, 580 pp.

VAURIS, M., *Vie du Vénérable Perboyre*, Paris, 1857.

VAURIS, M., *Vie du Bienheureux J-G. Perboyre*, Paris, 1889, 473 pp.

VAURIS, *Vie et Martyre du Bienheureux J-G. Perboyre*, Gaume, Paris, 1890, 127 pp.

WALSHE, P., *Saint John-Gabriel Perboyre*, Dublin, 1996.

ZANELLI, D., *Vita del missionario Gian Gabriele Perboyre*, Roma, 1842.

### 3. Biographies anonymes<sup>2</sup>

*Compendio della vita del Beato Giovanni Gabriele Perboyre*, version du français, Tipografia Liturgica Editrice Romana, Roma, 1889, 92 pp.

*Jean Gabriel Perboyre*, Association Jean Gabriel Perboyre, Puech, 32 pp.

*Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*, Lahure, Paris, 1889, 34 pp.

*Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre*, Zellich, Constantinople, 1890, 14 pp.

*Vie abrégée du Vénérable J.-Gabriel Perboyre : prêtre de la Congrégation de la Mission* (Il semble que son auteur soit E. Mott), Paris, Gaume, 1886, 115 pp.

*Vie du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre : prêtre de la Congrégation de la Mission*, par un prêtre de la même Congrégation, Revue et Abrégée, Lille (sans date), 180 pp.

*Vita del Beato G. Gabriele Perboyre, prete della Congregazione della Missione*, Tipografia Liturgica Editrice Romana, Roma, 1889, 385 pp.

### 4. Documents

SACRA RITUUM CONGREGATIONE, *Positio super martyrio et causa martyrii Ven. Servi Dei Joannis Gabrielis Perboyre*, Romae, 1862, 91 pp.

CONGREGATIO DE CAUSIS SANCTORUM (P.N. 879). *Sinarum. Canonizationis Beati Ioannis Gabrielis Perboyre (+1840). Novissima Positio Super Miraculo*, Roma, Tipografia Guerra s.r.l., 1994.

### 5. Revues et journal<sup>3</sup>

*ANALES DE LA C.M. Y DE LAS HIJAS DE LA CARIDAD, N°5, septiembere-octubre 1996, pp. 400-410 : « Crónica de la canonización de J.-G. Perboyre », par T. Marquina,*

*ANNALI DELLA MISSIONE, Vol. 103 (1996) 97-166: « Canonizzazione di Giovanni Gabriele Perboyre – Roma, 1-3 giugno 1996 ».*

---

<sup>2</sup> Il est probable que certains de ces livres apparaissent avec le nom du supposé auteur dans un classement antérieur.

<sup>3</sup> Nous indiquons particulièrement ici certaines revues qui ont consacré un numéro spécial ou certains articles à J.-G. Perboyre, en raison de sa canonisation.

*BULLETIN DES LAZARISTES DE FRANCE*, N°155, octobre 1996, 234-244 : « Saint Jean-Gabriel Perboyre ».

*CLAPVI*, Año XXII, N°92, julio-septiembre 1996, 135-229: « Juan Gabriel Perboyre y América Latina ».

*C.M. BUDS* (Students' Magazine), (Special Issue : July 1996) 1-34 : « John Gabriel Perboyre ».

*COLLOQUE* (Journal of the Irish Province of the C.M.), 1982, N°6, 12-49 (réédité dans *Colloque* 1996, pp. 169-208 ; existe un livret de 46 pp., avec la traduction de cet article en allemand ) : « John Gabriel Perboyre », par T. Davitt.

*ÉCHOS DE LA COMPAGNIE*, 1996, N°9-10, septembre-octobre, 321-329 : « Les canonisations sont faites pour nous... » (Canonisation du Bienheureux J-G. Perboyre), par Sœur M. Latini, FdIC.

*L'OSSERVATORE ROMANO*, CXXXVI – N°126 (41.125), Dimanche 2 juin 1996 (jour de la canonisation de J-G. Perboyre).

*VINCENTIANA*, 40 (1996) 71-127: « Jean-Gabriel Perboyre », 40 (1996) 438-463 : « La Canonisation de Jean-Gabriel Perboyre » et 46 (2002): « Jean-Gabriel Perboyre (1802-1840) ».

*VINCENTIAN HERITAGE*, 1995, Vol. 16, N°2, pp. 209-213 (publié aussi dans *Colloque* 1996, N°33, pp. 209-212) : « The Cause for the Canonization of John Gabriel Perboyre », par T. Davitt.

## 6. Livrets <sup>4</sup>

AUTORES VARIÉS, *Jean-Gabriel Perboyre: Mártir na China*, Iprosul, Curitiba, 75pp.

AUTORES VARIÉS, *Il Primo Santo della Cina. Gian Gabriele Perboyre: « Sono contento di morire per Cristo »*, Alzani, Pinerolo, 1996, 35 pp.

BUONDER, A., *Johann Gabriel Perboyre*, 47 pp.

CASTILLO, F., *La Cruz en el Celeste Imperio*, Bogotá, 1989, 55 pp. [Traduit en italien et publié dans *Annali della Missione* 102 (1995) 243-267. Existe, également, un feuillet à part de ce texte, en italien].

CHIEROTTI, L., *Il Beato Gian Gabriele Perboyre (1802-1840)*. « Lo strangolarono ad una croce », Cooperazione Vincenziana, Genova, 1995, 60 pp.

---

<sup>4</sup> Nous avons inséré dans cette section la majeure part des publications qui comprennent moins de 100 pages.



CHINA PROVINCE. *Two Vincentian Martyrs in China. Blessed Francis-Regis Clet. Blessed John Gabriel Perboyre*, Taiwan, 1979, 56 pp.

CONGREGACIÓN DE LA MISIÓN – PERÚ, *Juan Gabriel Perboyre, C.M. (1802-1840)*, 2ª ed., Centro de Animación Vicentina, Lima, 1995, 51 pp.

ESPIAGO, F., *Otro Cristo : Juan Gabriel Perboyre*, La Milagrosa, Madrid, 22 pp.

LEÓN, M., *Juan Gabriel Perboyre –santo y formador–*, Provincia de Venezuela, 1996, 52 pp.

NUOVO, L., *San Giovanni Gabriele Perboyre: Missionario e martire sulla croce con Cristo*, San Paolo, Torino, 1996, 87 pp.

NUOVO, L., *Św. Jan Gabriel Perboyre: Apostoł Chin* (traduction de l'italien par K. Stelmach), Cracovia, 1996, 55 pp.

PAROCCHI, L.M., *Il Beato G. Gabriele Perboyre. Omelia pronunciata nella chiesa della Missione a Montecitorio de S.E. L.M. Parocchi, Cardinale della Santa Chiesa Romana, Vicario Generale de sua Santità, Vescovo d'Albano, ricordo della beatificazione solennizzata a Roma il 17 novembre 1889*, 25 pp.

PROVINCIA DE FORTALEZA, *João Gabriel Perboyre : Un Santo para una nova China*, Fortaleza, 12 pp.

PUBLICACIONES VOCACIONALES C.M. (Provincia de Puerto Rico). *Siembra bajo el sol de Oriente. Vida y martirio de Francisco Regis Clet, C.M. y Juan Gabriel Perboyre, C.M., mártires de la Congregación de la Misión*, Editora Amigo. República Dominicana, 40 pp.

ROMÁN, J.M., *Juan Gabriel Perboyre, Misionero*, La Milagrosa, Madrid, 1996, 47 pp.

ST. PETER'S, PHIBSBORO'S , *Blessed John Gabriel Perboyre* (Vincentian Martyr in China), Drogheda, Dublín, 1939, 26 pp.

SYLVESTRE, A., *Jean-Gabriel Perboyre : prêtre de la C.M. Saint-Lazare, martyrisé en Chine le 11 septembre 1840*, deuxième édition, Mothes, Moissac, 1991, 46 pp. (Il existe une traduction de ce feuillet en slovaque).

\*\*\*

Canonizzazione di S. Giovanni Gabriele Perboyre, C.M., *Veglia di preghiera* (in preparazione alla canonizzazione del Beato G.-G. Perboyre), Giammarioli, Frascati, 1996, 72 pp.

*Canonizzazione dei Beati Jean Gabriel Perboyre, Egidio Maria di San Giuseppe Pontillo (e) Juan Grande Román, Tipografia Vaticana, 1996, 134 pp.*

Canonizzazione di S. Giovanni Gabriele Perboyre, C.M., *Messa di ringraziamento* (in preparazione alla canonizzazione del Beato G.-G. Perboyre), Giammarioli, Frascati, 1996, 78 pp.

(De plus on peut trouver des petites publications avec des panégériques, neuvaines, triduum, homélies et chants, dédiés à notre Saint).